COLLECTION L'ESPACE CRITIQUE
DIRIGÉE PAR PAUL VIRILIO

Le crime parfait

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

OUBLIER FOUCAULT, 1977.
L'EFFET BEAUBOURG, 1977.
DE LA SÉDUCTION, 1979.
SIMULACRES ET SIMULATION, 1981.
LE MIROIR DE LA PRODUCTION, 1985.
L'AUTRE PAR LUI-MÊME, Habilitation, 1987.
COOL MEMORIES, 1987.
COOL MEMORIES II, 1990.
LA TRANSPARENCE DU MAL, 1990.
LA GUERRE DU GOLFE N'A PAS EU LIEU, 1991.
L'ILLUSION DE LA FIN, 1992.
LE CRIME PARFAIT, 1994.

Chez d'autres éditeurs

LE SYSTÈME DES OBJETS, Les Essais, Gallimard, 1968.
LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION, Le Point, Denoël, 1970.
POUR UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU SIGNE, Les Essais, Gallimard, 1972.
LE MIROIR DE LA PRODUCTION, Casterman, 1973.
L'ÉCHANGE SYMBOLIQUE ET LA MORT, Sciences Humaines, Gallimard, 1976.
A L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES, Cahiers d'Utopie, 1978.
LE PC OU LES PARADIS ARTIFICIELS DU POLITIQUE, Cahiers d'Utopie, 1978.
LES STRATÉGIES FATALES, Grasset, 1983.
LA GAUCHE DIVINE, Grasset, 1984.
AMÉRIQUE, Grasset, 1986.

Jean Baudrillard

Le crime parfait

Galilée

© Éditions Galilée, 1995.
9, rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 3, rue Hautefeuille, 74006 Paris.

ISBN 2-7186-0448-4 ISSN 0335-3095

« Alors, mon ami, suivant l'exemple des Phéniciens, tu réglais ta route selon les astres ?

– Non, dit Ménippe, c'est dans les astres mêmes que j'ai voyagé. »

« Étant donné l'accumulation des preuves, il n'y a pas d'autre hypothèse plausible que la réalité.

Étant donné l'accumulation des preuves du contraire, il n'y a pas d'autre solution que l'illusion. »

Ceci est l'histoire d'un crime – du meurtre de la réalité. Et de l'extermination d'une illusion – l'illusion vitale, l'illusion radicale du monde. Le réel ne disparaît pas dans l'illusion, c'est l'illusion qui disparaît dans la réalité intégrale.

Si le crime était parfait, ce livre devrait être parfait lui aussi, puisqu'il veut être la reconstitution du crime.

Hélas, le crime n'est jamais parfait. D'ailleurs, dans ce livre noir de la disparition du réel, ni les mobiles ni les auteurs n'ont pu être repérés, et le cadavre du réel lui-même n'a jamais été retrouvé.

Quant à l'idée qui préside au livre, elle n'a jamais pu être repérée non plus. C'était elle l'arme du crime.

Si le crime n'est jamais parfait, la perfection, elle, est toujours criminelle, comme son nom l'indique. Dans le crime parfait, c'est la perfection elle-même qui est le crime, comme dans la trans-

parence du mal, c'est la transparence elle-même qui est le mal. Mais la perfection est toujours punie : la punition de la perfection, c'est la reproduction.

Y a-t-il à ce crime des circonstances atténuantes ? Certainement pas, puisque celles-ci sont toujours à chercher dans les mobiles ou les auteurs. Or, ce crime est sans motivation et sans auteur, et reste donc parfaitement inexplicable. C'est là qu'est sa véritable perfection. Mais bien sûr, du point de vue du concept, c'est plutôt une circonstance aggravante.

Si les conséquences du crime sont perpétuelles, c'est qu'il n'y a ni meurtrier ni victime. S'il y avait l'une ou l'autre, le secret du crime serait levé un jour ou l'autre, et le processus criminel serait résolu. Le secret, finalement, c'est que l'un et l'autre soient confondus : « In the last analysis, the victim and the prosecutor are one. We can only grasp the unity of human race if we can grasp, in all its horror, the truth of this ultime equivalence » (Éric Gans). « En dernière analyse, le meurtrier et la victime sont une seule personne. Nous ne pouvons concevoir l'unité de la race humaine que si nous pouvons concevoir, dans toute son horreur, la vérité de cette ultime équivalence. »

En dernière analyse, l'objet et le sujet sont un. Nous ne pouvons saisir l'essence du monde que si nous pouvons saisir, dans toute son ironie, la vérité de cette équivalence radicale.

Le crime parfait

S'il n'y avait pas les apparences, le monde serait un crime parfait, c'est-à-dire sans criminel, sans victime et sans mobile. Dont la vérité se serait à jamais retirée, et dont le secret ne serait jamais levé, faute de traces.

Mais, justement, le crime n'est jamais parfait, car le monde se trahit par les apparences, qui sont les traces de son inexistence, les traces de la continuité du rien. Car le rien lui-même, la continuité du rien laisse des traces. Et c'est par là que le monde trahit son secret. C'est par là qu'il se laisse pressentir, tout en se dérobant derrière les apparences.

L'artiste lui aussi est toujours proche du crime parfait, qui est de ne rien dire. Mais il s'en détache, et son œuvre est la trace de cette imperfection criminelle. L'artiste est, selon Michaux, celui qui résiste de toutes ses forces à la pulsion fondamentale de ne pas laisser de traces.

La perfection du crime réside dans le fait qu'il est toujours déjà accompli – *perfectum.* Détourne-

ment, dès avant qu'il se produise, du monde tel qu'il est. Il ne sera donc jamais découvert. Il n'y aura pas de Jugement dernier pour le punir ou pour l'absoudre. Il n'y aura pas de fin parce que les choses ont toujours déjà eu lieu. Ni résolution ni absolution, mais déroulement inéluctable des conséquences. Précession du crime originel – dont peut-être on retrouverait la forme dérisoire dans la précession actuelle des simulacres ? Notre destin ensuite, c'est l'accomplissement de ce crime, son déroulement implacable, la continuité du mal, la continuation du rien. Nous n'en vivrons jamais la scène primitive, mais nous en vivons à tout moment la prosécution et l'expiation. Il n'y a pas de fin à cela, et les conséquences en sont incalculables.

De même que les quelques secondes initiales du Big Bang sont insondables, les quelques secondes du crime originel son irrepérables. Crime fossile donc, comme les bruits fossiles épars dans l'univers. Et c'est l'énergie de ce crime, comme celle de l'explosion initiale, qui va se distribuer de par le monde, jusqu'à son épuisement éventuel.

Telle est la vision mythique du crime originel, celle de l'altération du monde dans le jeu de la séduction et des apparences, et de son illusion définitive.

Telle est la forme du secret.

La grande question philosophique était : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ». Aujourd'hui, la véritable question est : « Pourquoi y a-t-il rien plutôt que quelque chose ? ».

L'absence des choses à elles-mêmes, le fait qu'elles n'aient pas lieu tout en en prenant l'air, le fait que

tout se retire derrière sa propre apparence et n'est donc jamais identique à lui-même, c'est là l'illusion matérielle du monde. Et celle-ci reste au fond la grande énigme, celle qui nous plonge dans l'effroi et dont nous nous protégeons par l'illusion formelle de la vérité.

Sous peine d'effroi, nous devons déchiffrer le monde, et donc en anéantir l'illusion première. Nous ne supportons ni le vide, ni le secret, ni l'apparence pure. Et pourquoi devrions-nous le déchiffrer, au lieu d'en laisser rayonner l'illusion comme telle, dans tout son éclat ? Eh bien, cela aussi est une énigme, cela fait partie de l'énigme, que nous ne puissions en supporter le caractère énigmatique. Cela fait partie du monde, que nous ne puissions en supporter l'illusion ni l'apparence pure. Nous n'en supporterions pas mieux, si elle devait exister, la vérité radicale et la transparence.

La vérité, elle, veut se donner nue. Elle cherche nudité désespérément, comme Madonna dans le film qui l'a rendue célèbre. Ce strip-tease sans espoir est celui même de la réalité, qui se « dérobe » au sens littéral, offrant aux yeux des voyeurs crédules l'apparence de la nudité. Mais justement, cette nudité l'enveloppe d'une pellicule seconde, qui n'a même plus le charme érotique de la robe. Il n'y a même plus besoin de célibataires pour la mettre à nu, puisqu'elle a renoncé d'elle-même au trompe-l'œil pour le strip-tease.

La principale objection à la réalité est d'ailleurs son caractère de soumission inconditionnelle à toutes les hypothèses qu'on peut faire sur elle. C'est ainsi qu'elle décourage les esprits les plus vifs, par son conformisme le plus misérable. Vous pouvez la

soumettre, elle et son principe (que font-ils d'ailleurs ensemble, sinon copuler platement et engendrer d'innombrables évidences ?) aux sévices les plus cruels, aux provocations les plus obscènes, aux insinuations les plus paradoxales, elle se plie à tout avec une servilité inexorable. La réalité est une chienne. Quoi d'étonnant d'ailleurs, puisqu'elle est née de la fornication de la bêtise avec l'esprit de calcul – déchet de l'illusion sacrée livrée aux chacals de la science ?

Pour retrouver la trace du rien, de l'inachèvement, de l'imperfection du crime, il faut donc ôter à la réalité du monde. Pour retrouver la constellation du secret, il faut ôter à l'accumulation de réalité et de langage. Il faut ôter un à un les mots du langage, ôter une à une les choses de la réalité, arracher le même au même. Il faut que, derrière chaque fragment de réalité, quelque chose ait disparu, pour assurer la continuité du rien – sans cependant céder à la tentation de l'anéantissement, car il faut que la disparition reste vivante, que la trace du crime reste vivante.

Ce que nous avons désappris de la modernité, où nous n'avons de cesse d'accumuler, d'additionner, de surenchérir, c'est que c'est la soustraction qui donne la force, que de l'absence naît la puissance. Et pour n'être plus capables d'affronter la maîtrise symbolique de l'absence, nous sommes aujourd'hui plongés dans l'illusion inverse, celle, désenchantée, de la prolifération des écrans et des images.

Or l'image ne peut plus imaginer le réel, puisqu'elle l'est. Elle ne peut plus le rêver, puisqu'elle en est la réalité virtuelle. C'est comme si les choses

avaient avalé leur miroir, et étaient devenues transparentes à elles-mêmes, toutes entières présentes à elles-mêmes, en pleine lumière, en temps réel, dans une transcription impitoyable. Au lieu d'être absentes d'elles-mêmes dans l'illusion, elles sont forcées de s'inscrire sur les milliers d'écrans à l'horizon desquels non seulement le réel, mais l'image a disparu. La réalité a été chassée de la réalité. Seule la technologie relie peut-être encore les fragments épars du réel. Mais où est passée la constellation du sens ?

Le seul suspense qui reste, c'est de savoir jusqu'où le monde peut se déréaliser avant de succomber à son trop peu de réalité, ou inversement jusqu'où peut-il s'hyperréaliser avant de succomber sous le trop de réalité (c'est-à-dire lorsque, devenu parfaitement réel, devenu plus vrai que le vrai, il tombera sous le coup de la simulation totale).

Pourtant il n'est pas sûr que la constellation du secret soit anéantie par la transparence de l'univers virtuel, ni que la puissance de l'illusion soit balayée par l'opération technique du monde. On peut pressentir derrière toutes les techniques une sorte d'affectation absolue et de double jeu – leur exorbitance même en faisant un jeu de transparition du monde, derrière l'illusion de le transformer. La technique est-elle l'alternative meurtrière à l'illusion du monde, ou bien n'est-elle qu'un avatar gigantesque de la même illusion fondamentale, son ultime et subtile péripétie, la dernière hypostase ?

A travers la technique, c'est peut-être le monde qui se joue de nous, l'objet qui nous séduit par l'illusion du pouvoir que nous avons sur lui. Hypothèse vertigineuse : la rationalité, culminant dans

la virtualité technique, serait la dernière des ruses de l'irraison, de cette volonté d'illusion, dont la volonté de vérité n'est, selon Nietzsche, qu'un détour et un avatar.

A l'horizon de la simulation, non seulement le monde a disparu, mais la question même de son existence ne peut plus être posée. Mais c'est peut-être une ruse du monde lui-même. Les iconolâtres de Byzance étaient des gens subtils qui prétendaient représenter Dieu pour sa plus grande gloire, mais qui, simulant Dieu dans les images, dissimulaient par là même le problème de son existence. Derrière chacune d'elles, en fait, Dieu avait disparu. Il n'était pas mort, il avait disparu. C'est-à-dire que le problème ne se posait même plus. Il était résolu par la simulation. Ainsi faisons-nous du problème de la vérité ou de la réalité de ce monde : nous l'avons résolu par la simulation technique, et par la profusion d'images où il n'y a rien à voir.

Mais n'est-ce pas la stratégie de Dieu lui-même que de profiter des images pour disparaître, obéissant lui-même à la pulsion de ne pas laisser de traces ?

Ainsi la prophétie est réalisée : nous vivons dans un monde où la plus haute fonction du signe est de faire disparaître la réalité, et de masquer en même temps cette disparition. L'art aujourd'hui ne fait pas autre chose. Les media aujourd'hui ne font pas autre chose. C'est pourquoi ils sont voués au même destin.

Parce que rien ne veut plus exactement être regardé, mais seulement visuellement absorbé et circuler sans laisser de traces, dessinant en quelque

sorte la forme esthétique simplifiée de l'échange impossible, il est difficile aujourd'hui de ressaisir les apparences. Si bien que le discours qui en rendrait compte serait un discours où il n'y a rien à dire – l'équivalent d'un monde où il n'y a rien à voir. L'équivalent d'un objet pur, d'un objet qui n'en est pas un. L'équivalence harmonieuse du rien par le rien, du Mal par le Mal. Mais l'objet qui n'en est pas un ne cesse de vous obséder par sa présence vide et immatérielle. Tout le problème est, aux confins du rien, de matérialiser ce rien – aux confins du vide, de tracer le filigrane du vide, – aux confins de l'indifférence, de jouer selon les règles mystérieuses de l'indifférence.

L'identification du monde est inutile. Il faut saisir les choses dans leur sommeil, ou dans toute autre conjoncture où elles s'absentent d'elles-mêmes. Comme dans les « Belles Endormies », où les vieillards passent la nuit auprès de ces femmes, fous de désir, mais sans y toucher, et s'éclipsent avant leur réveil. Eux aussi sont allongés auprès d'un objet qui n'en est pas un, et dont l'indifférence totale aiguise le sens érotique. Mais le plus énigmatique, c'est que rien ne permet de savoir si elles dorment vraiment ou si elles ne jouissent pas malicieusement, du fond de leur sommeil, de leur séduction et de leur propre désir en suspens.

N'être pas sensible à ce degré d'irréalité et de jeu, de malice et de spiritualité ironique du langage et du monde, c'est n'être pas capable de vivre en effet. L'intelligence n'est rien d'autre que ce pressentiment de l'illusion universelle, jusque dans la passion amoureuse, sans que celle-ci pourtant en soit altérée dans son mouvement naturel. Il y a

quelque chose de plus fort que la passion : l'illusion. Il y a quelque chose de plus fort que le sexe ou le bonheur : la passion de l'illusion.

L'identification du monde est inutile. Même notre visage, nous ne pouvons l'identifier, puisque la symétrie en est altérée par le miroir. Le voir tel qu'il est serait de la folie, puisque nous n'aurions plus de secret pour nous-mêmes, et serions donc anéantis par transparence. L'homme n'aurait-il pas évolué vers une forme telle que son visage lui demeure invisible et qu'il devienne définitivement non identifiable, non seulement dans le secret de son visage, mais dans n'importe lequel de ses désirs ? Mais il en est ainsi de tout objet, qui ne nous parvient que définitivement altéré, y compris sur l'écran de la science, y compris dans le miroir de l'information, y compris sur l'écran de notre cerveau. Toutes choses s'offrent ainsi sans espoir d'être autre chose que l'illusion d'elles-mêmes. Et c'est bien ainsi.

Heureusement que les objets qui nous apparaissent ont toujours déjà disparu. Heureusement que rien ne nous apparaît en temps réel, pas plus que les étoiles dans le ciel nocturne. Si la vitesse de la lumière était infinie, toutes les étoiles seraient là simultanément, et la voûte du ciel serait d'une incandescence insupportable. Heureusement que rien n'a lieu en temps réel, sinon nous serions soumis, dans l'information, à la lumière de tous les événements, et le présent serait d'une incandescence insupportable. Heureusement que nous vivons sur le mode d'une illusion vitale, sur le mode d'une absence, d'une irréalité, d'une non-immédiateté des choses. Heureusement que rien n'est instantané, ni

simultané, ni contemporain. Heureusement que rien n'est présent ni identique à soi-même. Heureusement que la réalité n'a pas lieu. Heureusement que le crime n'est jamais parfait.

Le fantôme de la volonté

L'illusion radicale est celle du crime originel, par lequel le monde est altéré dès le départ, jamais identique à lui-même, jamais réel. Le monde n'existe que par cette illusion définitive qui est celle du jeu des apparences – le lieu même de la disparition incessante de toute signification et de toute finalité. Non seulement métaphysique : dans l'ordre physique aussi, dès l'origine, quelle qu'elle soit, le monde apparaît et disparaît perpétuellement.

Altération qui tend à se résorber dans l'information croissante, et qui finira par se résoudre dans l'information absolue : l'équivalence du monde au monde – l'illusion finale, celle d'un monde parfait, achevé, perpétré, consommé, parvenu au comble de l'existence et de la réalité, en même temps qu'à l'extrême de ses possibilités. C'est Dieu, pour ne pas le cacher, qui est au terme de ce processus d'information et de complexification croissantes, de vérification du monde en temps réel. C'est Dieu qui préside à cette dissolution du monde comme illusion, et à sa résurrection comme simulacre, comme

réalité virtuelle, au terme d'un processus d'exténuation par le réel de toutes ses possibilités. C'est Dieu qui préside à la réalisation inconditionnelle du monde et à son illusion finale. Dieu n'est jamais à l'origine, il est toujours à la fin. Autant dire qu'elle est forcément malheureuse, et qu'il vaut mieux rester sur sa fin.

Que le monde soit illusion procède de son imperfection radicale. Si tout avait été parfait, le monde n'existerait tout simplement pas, et si par malheur il le redevenait, il n'existerait tout simplement plus. Telle est l'essence du crime : s'il est parfait, il ne laisse plus de traces. Ce qui nous assure de l'existence du monde, c'est donc son caractère accidentel, criminel, imparfait. Du coup, il ne peut nous être donné que comme illusion.

Tout ce qui est projeté au-delà de cette illusion, de cette évidence accidentelle du monde, qui l'éloigne à jamais de son sens et de son origine, n'est qu'un phantasme justificatif. Rétroprojection d'une causalité et d'une intelligibilité fantôme, d'un ordre exceptionnel qui ne fait que confirmer la règle du désordre accidentel, et qui n'en est sans doute qu'un épisode.

Nous balançons entre une illusion et une vérité aussi insupportables l'une que l'autre. Mais peut-être la vérité est-elle encore plus insupportable, et désirons-nous finalement l'illusion du monde, même si nous dressons contre elle toutes les armes de la vérité, de la science et de la métaphysique ? Notre vérité en puissance est celle du nihilisme, mais, selon Nietzsche, « elle n'équivaut pas à la puissance suprême. La volonté d'apparence, d'illusion, de tromperie, de devenir, de changement (de tromperie

objective), équivaut à quelque chose de plus profond, de plus originel, de plus métaphysique que la volonté de vérité, d'être, de réalité : cette volonté n'est elle-même qu'une forme de la volonté d'illusion ».

« Aber die Warhheit gilt nicht als oberste Macht. Der Wille zum Schein, zur Illusion, zur Täuschung, zum Werden, zum Wechseln (zur objektiven Täuschung) gilt hier als tiefer, ursprünglicher, metaphysischer als der Wille zur Wahrheit, zur Wirklichkeit, zum Sein – letzterer ist selbst bloss eine Form des Willens zur Illusion. »

Comment peut-on croire à la vérité de ce qui n'a ni principe ni fin ? Tout ce que nous pouvons y ajouter, c'est cette petite illusion finale, en même temps que l'illusion causale d'un effet non accidentel – illusion réparatrice en regard de l'illusion dévastatrice du monde. Mais ceci n'est qu'un supplément artificiel. Notre conscience, par où nous prétendons surpasser le monde, n'est elle-même qu'un excès secondaire, l'extrémité fantôme d'un monde pour qui cette simulation de conscience est parfaitement superflue. Jamais nous n'équivaudrons par un acte de volonté à l'irruption accidentelle du monde.

Nous ne pouvons projeter dans le monde plus d'ordre ou de désordre qu'il n'y en a. Nous ne pouvons le transformer plus qu'il ne se transforme lui-même. Là est la faiblesse de notre radicalité historique. Toutes les pensées du changement, les utopies révolutionnaires, nihilistes, futuristes, toute cette poétique de la subversion et de la transgression caractéristiques de la modernité apparaîtront naïves en regard de l'instabilité, de la réversibilité naturelle

du monde. Non seulement la transgression, mais la destruction même est hors de notre portée. Jamais nous n'équivaudrons par un acte de destruction à la destruction accidentelle du monde.

Ce que nous pouvons ajouter par la destruction artificielle est déjà inscrit dans la révolution incessante du monde, dans la trajectoire ironique des particules et dans les turbulences chaotiques des systèmes naturels. Et l'accident final n'est pas plus de notre ressort que l'accident initial. Là non plus, il ne faut pas rêver. Nous n'ajouterons rien au néant du monde, puisque nous en faisons partie. Mais nous n'ajouterons rien non plus à sa signification puisqu'il n'en a pas.

L'excès est celui du monde, ce n'est pas le nôtre. C'est le monde qui est excessif, c'est le monde qui est souverain.

Ceci nous garde de l'illusion de la volonté, qui est aussi celle de la croyance et du désir. L'illusion métaphysique d'y être pour quelque chose, et de faire échec à la continuation du rien.

Notre volonté est comme une grossesse nerveuse, ou une prothèse artificiellement innervée. Ou comme la souffrance « virtuelle » du membre fantôme, qui suit l'amputation du membre réel (toute réalité virtuelle résulte ainsi d'une opération chirurgicale du monde réel). La volonté est du même ordre. Son extrapolation dans les affaires du monde n'est que celle du désir, ou de la souffrance du membre fantôme. Les rêves aussi nous donnent l'illusion de les diriger, ou d'en suspendre l'échéance. Ils nous donnent même l'illusion de la conscience du rêve, qui fait partie de leur mécanisme. C'est le clinamen de la volonté qui interfère avec les chromosomes du rêve.

Comme dans les rêves, la volonté doit épouser cette déclinaison accidentelle du monde – s'infléchir, et non se réfléchir. N'être elle-même qu'un enchaînement inattendu, qui perpétue l'événement du monde, et peut-être en précipite le cours. N'être en rien différente du désir.

Chez Nabokov, dans l'univers gracieux d'Ada, comme dans l'univers tragique, il n'y a jamais de décision. Tout y est fait d'accidents, heureux ou malheureux. Ni faute, ni remords. Tout est immoral, et pour cela tellement sensuel. Non seulement les corps, mais la volonté elle-même devient sensuelle et accidentelle. Les acteurs ne croient pas à leur propre existence, et n'en assument pas la responsabilité. Ils se contentent de décliner leur volonté et leur désir, d'en respecter l'incidence énigmatique, tout en observant à l'égard de l'existence certaines règles du jeu, dont la première est de n'y pas consentir.

L'existence est ce à quoi il ne faut pas consentir. Elle nous a été donnée comme lot de consolation, et il n'y faut pas croire. La volonté est ce à quoi il ne faut pas consentir. Elle nous a été donnée comme illusion d'un sujet autonome. Or s'il y a quelque chose de pire que d'être soumis à la loi des autres, c'est bien d'être soumis à sa propre loi. Le réel est ce à quoi il ne faut pas consentir. Il nous a été donné comme simulacre, et le pire est d'y croire à défaut d'autre chose. Il n'y a que la règle à laquelle il faut consentir. Mais alors ce n'est plus la règle du sujet, c'est la règle du jeu du monde.

Le réel, lui, n'est que l'enfant naturel de la désillusion. Lui-même une illusion secondaire. La croyance en la réalité est, de toutes les formes imaginaires, la plus basse, la plus triviale.

Pourtant, la détermination étend son empire, et le champ de ce qui relève de notre décision s'élargit de jour en jour. Nous ne sommes plus libres de ne pas vouloir. Il faut vouloir là même où on n'en a pas envie.

On ne devrait d'ailleurs pas s'arrêter là. Ce ne sont pas seulement les parents, ce sont les embryons qu'on devrait interroger sur le choix de leur sexe. Là du moins éclaterait l'absurdité de la situation. Or nous sommes le plus souvent dans cette situation de devoir nous déterminer sur ce dont nous ne savons rien et n'avons rien envie de savoir. Le pouvoir des autres de disposer de votre vie est un abus. Mais le droit et le devoir pour chacun de disposer de soi-même est plus dangereux encore. C'est ainsi que la servitude volontaire s'est métamorphosée en son contraire : l'injonction de désir, l'injonction de liberté et de choix, qui en est la forme achevée. La volonté est piégée par la liberté illimitée qui lui est donnée, et elle y consent de par l'illusion d'une détermination propre.

Or le même ordre règne sur les volontés et dans la biologie. C'est la même régulation aléatoire et automatique des volontés dans notre univers opérationnel que celle de la distribution des sexes à la naissance, ou que celle de l'opinion librement exprimée de millions de citoyens, qui aboutit au même résultat statistique qu'une consultation de singes.

D'où vient alors qu'on veuille substituer la volonté de l'homme au cours aléatoire des choses ? Il reste bien sûr la gloire de l'artifice, et de faire échec à l'ordre naturel. Nous désirons vouloir – là est le secret – comme nous désirons croire, comme nous désirons pouvoir, parce que l'idée d'un monde sans

volonté, sans croyance et sans pouvoir nous est insupportable. Mais la plupart du temps nous ne pouvons que vouloir ce dont l'échéance est toujours déjà là. Ainsi l'étudiant de Prague arrive sur le terrain du duel, et l'adversaire est déjà mort – son double est passé par là. Précession du double, de l'opérateur involontaire du désir. Précession de l'événement, de l'effet sur la cause – métalepsie de la volonté.

On insiste toujours sur l'antériorité de la volonté, comme de la cause sur l'effet. Mais le plus souvent elle se confond avec l'événement comme sa mise en scène rétrospective, comme la séquence d'un rêve illustre la sensation physique du corps endormi. De toute façon, quelle que soit la volonté, les événements ultérieurs seront toujours de l'ordre du fatal, c'est-à-dire de ce qui vous arrive, heur ou malheur, par inadvertance – mais non sans un enchaînement secret.

Pourquoi alors devrions-nous vouloir ? Pourquoi devrions-nous désirer ? Nous ne pouvons pas ne pas le faire. Il nous faut contribuer par le désir ou par la volonté à l'échéance d'un monde où ils n'ont rien à voir. C'est notre contribution involontaire à notre propre destin. Cette impulsion est telle chez l'homme, selon Nietzsche, que, de peur de ne rien désirer, il préférera le désir du rien – se faisant ainsi, à travers le déploiement d'une volonté sans objet, l'agent le plus sûr de cette continuité du rien qui est le prolongement du crime originel.

« Pourquoi y a-t-il rien plutôt que quelque chose ? » Finalement, il n'y a pas de réponse à cela, puisque le rien procède du mythe, du crime originel, alors que le quelque chose procède de ce qu'il est convenu

d'appeler la réalité. Or, le réel n'est jamais sûr. La question devient alors, non pas « D'où vient l'illusion ? », mais « D'où vient le réel ? » Comment se fait-il qu'il y ait même un effet de réel ? Là est la véritable énigme. Si le monde était réel, comment se fait-il qu'il ne soit pas depuis longtemps rationnel ? S'il n'est qu'illusion, comment peut s'engendrer même un discours du réel et du rationnel ? Mais y a-t-il justement autre chose qu'un discours du réel et du rationnel ? Peut-être n'y a-t-il jamais eu un quelconque progrès vers plus de science, de conscience et d'objectivité, et tout cela n'a-t-il été que le discours d'intellectuels et d'idéologues qui depuis trois siècles en ont tiré un profit considérable ?

Le même problème se pose en sciences physiques. Bruno Jarrosson : « La première réaction des pères de la physique quantique devant les aberrations qui sortaient de leurs équations (effondrement de l'univers de référence : temps, espace, principe d'identité, du tiers exclu, inséparabilité, illocation des particules) fut de considérer le monde microscopique comme radicalement étrange et mystérieux. Une telle interprétation n'est pourtant pas la plus logique. Car le monde microscopique est à prendre tel quel. Si nous ne pouvons pas en tirer une conception du monde macroscopique, alors le mystère réside dans le monde macroscopique. Dès lors, nous devons penser que le plus étrange n'est pas l'étrangeté du monde microscopique, mais la non-étrangeté du monde macroscopique. Pourquoi les concepts d'identité, de tiers-exclu, de temps et d'espace sont-ils opérationnels dans le monde macros-

copique ? Voilà ce qu'il faut expliquer. » (« Du micro au macro – le mystère des évidences. »)

L'univers de référence étant devenu inintelligible, la raison ne peut que se poser à elle-même, puisqu'elle en fait partie, la question de sa propre existence : comment peut-il exister un temps mesurable, une séparation des éléments et des corps ? Comment, étant donné le principe d'incertitude, peut-il exister un objet et un sujet de la science ?

De même le réel, devenu inintelligible, pose à la raison, qui en fait partie, une question insoluble : comment se fait-il que puissent fonctionner les concepts de réalité, d'objectivité, de vérité, de causalité, d'identité ? Pourquoi quelque chose semble-t-il exister plutôt que rien ?

Mais en fait il n'y a rien.

Pourquoi y a-t-il de la volonté plutôt que pas de volonté ?

Mais il n'y a pas de volonté. Il n'y a pas de réel. Il n'y a pas quelque chose. Il y a rien. C'est-à-dire l'illusion perpétuelle d'un objet insaisissable, et du sujet qui croit le saisir. L'illusion d'une Chose, et d'une causalité rationnelle – réconfortante certes pour notre intellect, mais inimaginable dans quelque autre univers, y compris dans l'univers micro-physique. Comme dit Updike : « Dieu est uniquement responsable de ce que nous pouvons voir et entendre, mais en aucune façon de quoi que ce soit au niveau microscopique. »

Ainsi rien ne sert de vouloir réconcilier l'ordre de la volonté et l'ordre du monde, au bénéfice philosophique de celle-ci. Il y a la continuité du monde tel qu'il signifie pour nous, et la continuité du monde tel qu'en secret il n'est rien et ne signifie

rien. Celle-ci n'existe pas à proprement parler. Elle ne se vérifie pas, elle ne peut que se trahir, transparaître comme le mal, loucher à travers les apparences. Il n'y a pas de dialectique entre les deux ordres. Ils sont étrangers l'un à l'autre.

L'illusion radicale

Donc, le monde est une illusion radicale. C'est une hypothèse comme une autre. De toute façon, elle est insupportable. Et pour la conjurer, il faut réaliser le monde, lui donner force de réalité, le faire exister et signifier à tout prix, lui ôter tout caractère secret, arbitraire, accidentel, en chasser les apparences et en extraire le sens, l'ôter à toute prédestination pour le rendre à sa fin et à son efficacité maximale, l'arracher à sa forme pour le rendre à sa formule. Cette gigantesque entreprise de désillusion – littéralement : de mise à mort de l'illusion du monde au profit d'un monde absolument réel – c'est cela qui est proprement la simulation.

Ce qui s'oppose à la simulation, ce n'est donc pas le réel, qui n'en est qu'un cas particulier, c'est l'illusion. Et il n'y a pas de crise de la réalité, bien au contraire : du réel, il y en aura toujours plus, puisqu'il est produit et reproduit par la simulation, et qu'il n'est lui-même qu'un modèle de simulation. La prolifération de la réalité, comme d'une espèce animale dont on aurait éliminé les prédateurs natu-

rels, constitue notre véritable catastrophe. C'est le destin fatal d'un monde objectif.

Il faut rendre sa puissance et son sens radical à l'illusion, le plus souvent ravalée au niveau d'une chimère qui nous détourne du vrai : ce dont les choses s'affublent pour cacher ce qu'elles sont. Alors que l'illusion du monde, c'est la manière qu'ont les choses de se donner pour ce qu'elles sont, alors qu'elles n'y sont pas du tout. Dans l'apparence, les choses sont ce pour quoi elles se donnent. Elles apparaissent et disparaissent sans laisser transparaître quoi que ce soit. Elles se déploient sans souci de leur être, ni même de leur existence. Elles font signe, mais ne se laissent pas déchiffrer. Dans la simulation par contre, dans ce gigantesque dispositif de sens, de calcul et d'efficience qui englobe tous nos artifices techniques jusqu'à l'actuelle réalité virtuelle, c'est l'illusion du signe qui est perdue au profit de son opération. L'indistinction heureuse du vrai et du faux, du réel et de l'irréel le cède au simulacre qui, lui, consacre l'indistinction malheureuse du vrai et du faux, du réel et de ses signes, le destin malheureux, forcément malheureux, du sens dans notre culture.

Nous continuons à fabriquer du sens, alors même que nous savons qu'il n'y en a pas. Il reste d'ailleurs à savoir si l'illusion du sens est une illusion vitale, ou une illusion destructrice du monde et du sujet lui-même ? Quoi qu'il en soit, face à cette stratégie du sujet, le monde en développe une bien plus subtile et paradoxale, qui est de se donner pour ce qu'il est, alors qu'il n'y est pas. Face au sujet, irréductible producteur de sens, il y a le monde, inépuisable producteur d'illusion – y compris sans

doute celle du sens, avec la complicité involontaire du sujet.

Il n'y aura pas de fin à cette course échevelée sur l'anneau de Moebius où la surface du sens se reverse perpétuellement dans celle de l'illusion – sauf si l'illusion du sens l'emportait définitivement, ce qui mettrait fin au monde.

Toute notre histoire témoigne de cet appareillage de la raison, lui-même en voie de se désappareiller. Notre culture du sens croule sous l'excès de sens, la culture de la réalité croule sous l'excès de réalité, la culture de l'information croule sous l'excès d'information. Ensevelissement du signe et de la réalité dans le même linceul.

On tente de nous persuader d'une bonne finalité inéluctable de la technique, de faire jouer l'environnement artificiel comme une seconde nature, de sélectionner les seuls réflexes automatiques, selon les modalités d'une sorte de code génétique mental. On tente d'effacer tout réflexe surnaturel de la pensée, de celle qui réagit instinctivement à l'illusion du monde, qui retourne les apparences contre la réalité, qui joue de l'illusion du monde contre le monde lui-même : l'intelligence manichéenne du mal, l'intelligence du monde comme machination. On dit : l'état de nature est impensable, puisque la pensée n'y existe pas. Mais c'est exactement ce vers quoi nous tendons : un état d'intelligence opérationnelle pure, donc de désillusion radicale de la pensée.

Ce rêve d'extirper tout sortilège de la pensée, d'éliminer tout principe du mal est aussi absurde que celui d'éliminer toute concupiscence, même en rêve.

Si l'hérésie des apparences est notre crime originel, alors toute velléité rationnelle de l'éliminer est le symptôme d'une erreur fantastique de la volonté, d'une aberration du désir.

De toute façon, l'illusion est indestructible. Le monde tel qu'il est – qui n'est pas du tout le monde « réel » – se dérobe perpétuellement à l'investigation du sens, provoquant l'actuelle catastrophe de l'appareil de production du monde « réel ». Tant il est vrai qu'on ne combat pas l'illusion par la vérité – ça, c'est l'illusion redoublée – mais par une illusion plus haute.

Il ne peut être répondu à la fantasmagorie des arrière-mondes, dont le dernier et le plus subtil est la synthèse artificielle de celui-ci, que par l'illusion supérieure de notre monde.

Chaque révolution entraîne une involution générale, selon une sorte de spirale descendante. On ne peut contrer cette spirale négative que par un coup de force inverse, en y surenchérissant – sur l'insignifiance par le rien, sur le visible par l'apparence, sur le faux par l'illusion, sur le mal par le pire.

L'illusion radicale du monde ne saurait être réduite. L'illusion de la réduire, c'est l'illusion secondaire de la dénégation et de la transformation du monde. Mais peut-être ce mouvement, allant à son extrême, se prend-il à son propre jeu, et finit-il par anéantir ses propres traces, laissant place au détournement, à l'imperfection, au crime originel ? Peut-être y a-t-il une ruse du monde, comme il y a une ruse de l'histoire, et la rationalité, la perfection dans son ensemble ne feraient qu'accomplir son décret irrationnel ? Les sciences et les techniques

ne seraient alors qu'un immense détour, ironique, à l'horizon de sa disparition.

Ce qui dans la vérité n'est que vérité tombe sous le coup de l'illusion. Ce qui dans la vérité excède la vérité relève d'une illusion supérieure. Seul ce qui excède la réalité peut dépasser l'illusion de la réalité.

La Genèse en trompe l'œil

On connaît le paradoxe de Bertrand Russell, dans *Analysis of Mind,* selon lequel le monde aurait été créé il y a quelques minutes, mais pourvu d'une humanité qui se rappelle un passé illusoire.

On peut ressusciter à ce propos l'hypothèse de P.H. Gosse, naturaliste anglais du XIX[e] siècle, dans son livre *Omphalos* (commenté par Stephen J. Gould dans *Le Sourire du flamant rose*), selon laquelle toutes les traces géologiques et fossiles de l'origine et de l'évolution des espèces, y compris de l'espèce humaine, seraient une simulation contemporaine de la création du monde par Dieu selon la Bible, il y a cinq mille ans.

Tout ce qui semble remonter au-delà, jusque dans les profondeurs du temps, serait une mise en scène imaginée par Dieu dans sa mansuétude, pour octroyer une origine et une histoire à notre monde et destinée à nous donner l'illusion de l'écoulement du temps. Dieu aurait fait don aux hommes d'un passé pour tempérer la confrontation insupportable avec le monde tel qu'il est, issu du coup de force

d'une volonté supérieure. Nous n'imaginons même plus la brutalité de l'acte créateur, mais Dieu peut-être en a tenu compte, et fait don en compensation d'un simulacre d'histoire, pour rendre supportable à l'homme sa propre existence. Évidemment, on peut se poser la question : Dieu a-t-il vraiment eu pitié de l'espèce humaine, ou bien n'est-ce qu'une plaisanterie gratuite, pour se jouer de l'homme une fois de plus, en lui faisant miroiter le fruit défendu de la connaissance de ses propres origines, alors qu'il ne s'agissait que d'un mirage ?

De toute façon, la proposition de Gosse est extraordinaire : pour assurer les révélations de la Bible, il fait de Dieu un malin génie de la simulation. N'y a-t-il pas là une subtile impiété ? Dieu aurait pu se contenter de créer le monde sans inventer cette anamorphose en trompe l'œil. Ça ne peut donc être que l'effet de son malin plaisir. Il en devient du coup fort sympathique, même si c'est aux dépens des futurs archéologues, voués à une incertitude définitive. Car Gosse dit bien que « ces strates et ces fossiles concrétisés par Dieu dans la pierre, par un acte instantané *ex nihilo,* sont aussi vrais que s'ils étaient la manifestation de l'écoulement du temps réel ». Si le passé irréel n'est pas moins vrai que notre réalité objective, alors celle-ci n'est pas plus vraie que ce passé irréel. C'est le cas de dire, selon l'Ecclésiaste : « Le simulacre n'est pas ce qui cache la vérité, c'est la vérité qui cache qu'il n'y en a pas. Le simulacre est vrai. »

Heureusement, tout cela est faux, dicté par une foi aveugle et inconséquente. Cependant, si on écarte le préjugé de la foi pour ne retenir que l'hypothèse de la simulation, la pensée de Gosse ouvre sur des

horizons étonnants et sur une éventualité tout à fait sérieuse. Elle prend même l'allure d'une prophétie. Car son hypothèse est bien en train de se réaliser : tout notre passé est bien en train de glisser dans le simulacre fossile, mais c'est l'homme qui a hérité du malin génie de l'artifice qui était celui de Dieu. La reconstitution virtuelle de la genèse de l'espèce est aujourd'hui l'œuvre de l'homme lui-même, et elle est en passe de devenir la réalité virtuelle de notre passé comme de notre futur.

Non seulement nos fossiles sont répertoriés, inventoriés, interprétés et réinterprétés au gré des hypothèses et des cycles de mode scientifiques, mais tout prend l'air d'un travail filmique (montage, cadrages, éclairage, séquences, fondus-enchaînés) sur un matériel géo- et archéologique dont la réalité objective devient impalpable. Il en est de ces vestiges comme des particules microphysiques, qui n'ont d'autre existence que les traces qu'elles laissent sur nos écrans.

L'accumulation des traces et des hypothèses contradictoires laisse le même arrière-goût d'incertitude, de crédibilité relative. L'objectivité de ces vestiges est hors de cause. Ce qui fait problème, c'est leur statut de réalité et donc de preuve, leur statut d'objets soudain rendus incrédibles par l'acuité même de leur inventaire et des méthodes d'analyse. Hyperréalité de ces traces, comme de n'importe quel « matériel » traqué jusque dans son détail – toute exploration « scientifique » finissant par l'extermination de son objet réel.

Évidemment, ce n'est plus Dieu qui commande à cela, comme chez Gosse. C'est notre propre appareil de connaissance, par lequel nous sommes en

train de volatiliser les traces de notre existence, de subtiliser les preuves de notre monde sensible. Nous nous sommes substitués au Dieu d'Omphalos dans l'invention d'un passé définitivement fictif. Encore y a-t-il une différence dans les voies de la simulation. Car si le Dieu illusionniste de Gosse avait inventé de toutes pièces les traces du passé de l'espèce, sa création, elle, inaugurait un monde réel et une histoire. Une fois mises en place, les choses voguent vers leur destination finale, sans préjudice de leur passé illusoire. Cet effet spécial de l'imagination divine ou de l'ironie du Créateur est sans incidence sur leur état actuel. Nous, par contre, ne faisons plus la part de la réalité et de la simulation. Pour nous le nombril d'Adam (qui n'avait pas lieu d'exister, puisqu'il n'était pas né d'une femme, mais qu'il fallait représenter sur les peintures, afin que soit effacé l'arbitraire divin de l'acte originel), pour nous la question du nombril d'Adam ne se pose même plus : c'est toute l'espèce humaine qu'il faut affubler d'un nombril en trompe l'œil, dans la mesure où il n'y a plus trace, chez nous, d'aucun cordon ombilical qui nous relierait au monde réel. Nous sommes nés d'une femme, pour quelque temps encore, mais bientôt nous retournerons, avec la génération *in vitro,* dans la condition « anomphalique » d'Adam : les futurs « humains » n'auront plus d'ombilic.

Métaphoriquement, nous sommes déjà dans « l'ombilic des limbes ». Non seulement les traces de notre passé sont devenues virtuelles, mais notre présent lui-même est livré à la simulation. C'est comme si le Dieu de Gosse, bien plus malin et diabolique encore qu'il l'avait imaginé, avait, dans son impénétrable dessein humoristique, étendu sa

simulation divine jusqu'aux confins du futur. Ou bien encore cette simulation du passé ne serait plus, somme toute, une bonne farce, mais la conséquence implacable de la simulation généralisée de notre vie présente, l'extension logique de notre Virtual Reality.

Toute cette allégorie théologique recouvre des problèmes très actuels. Que cette simulation soit l'œuvre d'un Dieu bienfaisant ou le piège d'un Dieu malin, n'est pas indifférent. Il n'est pas indifférent de savoir si l'illusion virtuelle où nous nous engageons est une illusion bénéfique ou si, en allant plus avant dans ce sens, nous ne faisons que nous enfoncer dans le stratagème, selon un choix cette fois délibéré de l'espèce humaine, fascinée par l'idée de s'inventer un destin artificiel. Ou bien ne rêve-t-elle que de se venger en détraquant la création divine, en l'altérant par une simulation systématique, en faisant de l'univers un artefact total, par dérision envers le Jugement dernier ?

Dieu, en escamotant le processus de l'évolution, avait par là même protégé l'homme d'une fin inéluctable. Car, paradoxalement, la seule assurance contre la mort est d'avoir été créé *ex nihilo,* ce qui préserve les chances d'une résurrection tout aussi miraculeuse, alors que si vous êtes le fruit d'une évolution, vous ne pouvez que disparaître en fin de parcours. Le coup de force de la Genèse est le garant d'une immortalité future, alors que la généalogie de l'espèce la condamne à disparaître avec le temps. Et tout notre problème, dans notre effort pour accoucher d'un monde réel, est au fond le même que celui de Dieu : ne pas désespérer l'espèce

humaine par le constat de son existence réelle et de sa finitude.

Pour Gosse, la chose est simple : la réalité existe de par l'autorité de Dieu. Mais que faire, si ce même Dieu est capable de créer simultanément le vrai et le faux ? (Ce n'est même pas une manipulation diabolique, puisque la semence de l'illusion est venue de Dieu lui-même.) Dans ce cas, qu'est-ce qui nous garantit que notre monde n'est pas aussi faux que le simulacre de monde antérieur ? Du coup, c'est toute l'étendue de la réalité – présent, passé et futur – qui devient sujette à caution. Si Dieu est capable de faire surgir un leurre parfait de l'ère antérieure à la Genèse, alors notre réalité actuelle est à jamais invérifiable. Elle n'est donc pas une hypothèse scientifique.

L'écriture automatique du monde

Le crime parfait, c'est celui d'une réalisation inconditionnelle du monde par actualisation de toutes les données, par transformation de tous nos actes, de tous les événements en information pure – bref : la solution finale, la résolution anticipée du monde par clonage de la réalité et extermination du réel par son double.

C'est exactement le thème de la nouvelle de Arthur Clarke sur les 9 milliards de noms de Dieu. Une communauté de moines du Tibet est vouée depuis des siècles à transcrire ces 9 milliards de noms de Dieu, au terme de quoi le monde sera accompli et prendra fin. La tâche est fastidieuse, et les moines fatigués font appel aux techniciens d'IBM, dont les ordinateurs font le travail en quelques mois. En quelque sorte, l'histoire du monde s'accomplit en temps réel, par l'opération du virtuel. Malheureusement, c'est aussi la disparition du monde en temps réel. Car soudain la promesse de la fin se réalise, et les techniciens effarés, qui n'y croyaient guère, voient, en redes-

cendant dans la vallée, les étoiles s'éteindre une à une.

C'est peut-être là ce qui nous attend en effet au terme de cette transfiguration technique du monde : sa fin accélérée, sa résolution immédiate – succès final du millénarisme moderne, mais sans espoir de salut, d'apocalypse ou de révélation. Simplement hâter l'échéance, accélérer le mouvement vers une disparition pure et simple. L'espèce humaine se trouverait investie, sans le savoir, tels les techniciens d'IBM, de cette noble tâche : déclencher, en en épuisant toutes les possibilités, le code de disparition automatique du monde.

C'est l'idée même du Virtuel.

Vivez votre vie en temps réel – vivez et souffrez directement sur l'écran. Pensez en temps réel – votre pensée est immédiatement codée par l'ordinateur. Faites votre révolution en temps réel – non pas dans la rue, mais dans le studio d'enregistrement. Vivez votre passion amoureuse en temps réel – avec vidéo incorporée tout au long de son déroulement. Pénétrez votre corps en temps réel – endovidéoscopie, le flux de votre sang, vos propres viscères comme si vous y étiez.

Rien n'y échappe. Il y a toujours une caméra cachée quelque part. On peut être filmé sans le savoir. On peut être appelé à rejouer tout cela devant n'importe quelle chaîne de télévision. On croit exister en version originale, sans savoir qu'elle n'est plus qu'un cas particulier du doublage, une version exceptionnelle pour les *happy few*. On est sous le coup d'une retransmission instantanée de tous les faits et gestes sur n'importe quel canal.

Jadis on aurait vécu cela comme contrôle policier. Aujourd'hui on le vit comme promotion publicitaire.

De toute façon, la caméra virtuelle est dans la tête. Pas besoin de médium pour réfléchir nos problèmes en temps réel : chaque existence est téléprésente à elle-même. La TV et les médias sont depuis longtemps sortis de leur espace médiatique pour investir la vie « réelle » de l'intérieur, exactement comme le fait le virus pour une cellule normale. Pas besoin de casque ni de combinaison digitale : c'est notre volonté qui finit par se mouvoir dans le monde comme dans une image de synthèse. Nous avons tous avalé notre récepteur, ce qui produit d'intenses effets de brouillage dus à la trop grande proximité de la vie et de son double, dus au collapsus du temps et de la distance. Que ce soit la téléprésence, le psychodrame télévisuel en direct ou l'immédiateté de l'information sur tous les écrans, c'est toujours le même mouvement de court-circuit de la vie réelle.

La virtualité est autre chose que le spectacle, qui laissait encore place à une conscience critique et à une démystification. L'abstraction du « spectacle », y compris chez les Situationnistes, n'était jamais sans appel. Tandis que la réalisation inconditionnelle, elle, est sans appel. Car nous ne sommes plus aliénés ni dépossédés – nous sommes en possession de toute l'information. Nous ne sommes plus spectateurs, mais acteurs de la performance, et de plus en plus intégrés à son déroulement. Alors que nous pouvions affronter l'irréalité du monde comme spectacle, nous sommes sans défense devant l'extrême réalité de ce monde, devant cette perfection virtuelle. En fait, nous sommes au-delà de toute

désaliénation. C'est la forme nouvelle de la terreur, en regard de laquelle les affres de l'aliénation étaient bien peu de chose.

Nous avons fait la critique de toutes les illusions, métaphysique, religieuse, idéologique – ce fut l'âge d'or d'une désillusion joyeuse. Il n'en est resté qu'une : l'illusion de la critique elle-même. Les objets passés au feu de la critique – le sexe, le rêve, le travail, l'histoire, le pouvoir – se sont vengés par leur disparition même, produisant en retour l'illusion consolatrice de la vérité. L'illusion critique, n'ayant plus de victimes à dévorer, s'est dévorée elle-même. Plus encore que les machines industrielles, les rouages de la pensée sont en chômage technique. A l'extrémité de sa course, la pensée critique s'enroule sur elle-même. De prospective, elle devient ombilicale. Se survivant à elle-même, elle aide en fait son objet à survivre. Tout comme la religion s'est définitivement réalisée en d'autres formes, irréligieuses, profanes, politiques, culturelles, où elle est irrepérable en tant que telle (y compris dans le revival actuel, où elle prend le masque de la religion), ainsi la critique des techniques virtuelles masque le fait que leur concept est distillé partout dans la vie réelle, à doses homéopathiques. En dénonçant leur spectralité, ainsi que celle des media, on laisse entendre qu'il y aurait quelque part une forme originale de l'existence vécue. Alors que si le taux de réalité baisse de jour en jour, c'est que le médium lui-même est passé dans la vie, devenue rituel ordinaire de la transparence. Tout cet appareillage digital, numérique, électronique, n'est que l'épiphénomène de la virtualisation des êtres en profondeur. Et si l'imagination collective en est tellement saisie, c'est que

nous sommes déjà, non dans quelque autre monde, mais dans cette vie même, à l'état de socio-, de photo-, de vidéosynthèse. Le virtuel et les media sont notre fonction chlorophyllienne. Et si on peut dès aujourd'hui fabriquer un clone de tel acteur célèbre, qu'on fera jouer à sa place, c'est qu'il était devenu depuis longtemps, sans le savoir, sa propre réplique, son propre clone avant qu'on le clonât.

Il y a un ancêtre à toute cette faune médiatique des technologies du virtuel, à ce *reality show* perpétuel : c'est le *ready-made*. Tels quels, ceux qu'on extrait de leur vie réelle pour venir jouer leur psychodrame sidaïque ou conjugal à la télé ont pour ancêtre le porte-bouteilles de Duchamp, que celui-ci extrait de la même façon du monde réel pour lui conférer ailleurs, dans un champ qu'on convient encore d'appeler l'art, une hyperréalité indéfinissable. *Acting-out* paradoxal, court-circuit instantané. Le porte-bouteilles, exinscrit de son contexte, de son idée et de sa fonction, devient plus réel que le réel (hyperréel) et plus art que l'art (transesthétique de la banalité, de l'insignifiance, de la nullité, où se vérifie aujourd'hui la forme pure et indifférente de l'art).

N'importe quel objet, individu ou situation est aujourd'hui un *ready-made* virtuel, dans la mesure où de n'importe lequel il peut être dit ce que Duchamp dit au fond du porte-bouteilles : il existe, je l'ai rencontré. C'est ainsi que chacun est invité à se présenter tel quel et à jouer sa vie en direct sur l'écran, tout comme le *ready-made* vient jouer son rôle tel quel, en direct, sur l'écran du musée. Les deux sont d'ailleurs confondus dans l'initiative de nouveaux musées qui se préoccupent d'amener

les gens non plus devant la peinture – pari réussi, mais pas assez interactif, et trop « spectaculaire » – mais dans la peinture, dans la réalité virtuelle du *Déjeuner sur l'herbe* par exemple, dont ils pourront ainsi jouir en temps réel, et éventuellement interagir avec l'œuvre et les personnages.

Même problème avec les *reality shows :* il faut amener le téléspectateur non pas devant l'écran (il y a toujours été – c'est même là son alibi et son refuge), mais dans l'écran, de l'autre côté de l'information. Lui faire opérer la même conversion que Duchamp avec son porte-bouteilles, en le transférant tel quel de l'autre côté de l'art, créant ainsi une ambiguïté définitive entre l'art et le réel.

Aujourd'hui, l'art n'est plus que cette confusion paradoxale entre les deux, et l'intoxication esthétique qui en résulte. De même, l'information n'est plus que la confusion paradoxale de l'événement et du médium, et l'incertitude politique qui en résulte. C'est ainsi que nous sommes tous devenus des *ready-made.* Hypostasiés comme le porte-bouteilles, empaillés dans notre identité stérile, muséifiés vivants, comme ces populations entières transfigurées *in situ* par décret esthétique ou culturel, clonés à notre propre image par la Haute Définition, et voués par cette exacte ressemblance à la stupéfaction médiatique comme le *ready-made* est voué à la stupéfaction esthétique. Et tout comme *l'acting-out* de Duchamp ouvre sur le degré zéro, mais généralisé, de l'esthétique, où n'importe quel déchet fait fonction d'œuvre d'art, avec pour conséquence que n'importe quelle œuvre d'art fait fonction de déchet, ainsi cet *acting-out* médiatique ouvre sur une virtualité généralisée, qui met fin au réel par sa promotion de tous les instants.

Le concept clef de cette Virtualité, c'est la Haute Définition. Celle de l'image, mais aussi bien celle du temps (le Temps Réel), de la musique (la Haute Fidélité), du sexe (la pornographie), de la pensée (l'Intelligence Artificielle), du langage (les langages numériques), du corps (le code génétique et le génome). Partout la Haute Définition marque le passage, au-delà de toute détermination naturelle, vers une formule opérationnelle – « définitive » précisément –, vers un monde où la substance référentielle se fait de plus en plus rare. La plus haute définition du médium correspond à la plus basse définition du message – la plus haute définition de l'information correspond à la plus basse définition de l'événement – la plus haute définition du sexe (le porno) correspond à la plus basse définition du désir – la plus haute définition du langage (dans le codage numérique) correspond à la plus basse définition du sens – la plus haute définition de l'autre (dans l'interaction immédiate) correspond à la plus basse définition de l'altérité et de l'échange, etc.

L'image de haute définition. Rien à voir avec la représentation, encore moins avec l'illusion esthétique. Toute l'illusion générique de l'image est anéantie par la perfection technique. Hologramme ou réalité virtuelle ou image tridimensionnelle, elle n'est plus que l'émanation du code digital qui la génère. Elle n'est plus que la rage de faire qu'une image ne soit plus une image, c'est-à-dire justement ce qui ôte une dimension au monde réel.

Déjà, du muet au parlant, puis à la couleur, au relief et à la gamme actuelle des effets spéciaux, l'illusion cinématographique s'en est allée au fil de la performance. Plus de vide, plus d'ellipse, plus de silence. Plus on approche de cette définition

parfaite, de cette perfection inutile, plus se perd la puissance de l'illusion. Il n'est que de penser pour s'en convaincre à l'Opéra de Pékin – comment avec le simple mouvement de leur corps, le vieillard et la jeune fille rendaient vivante sur scène l'étendue du fleuve, comment, dans la scène du duel, les deux corps se frôlant de leurs armes sans se toucher rendaient physiquement palpables les ténèbres où le duel se livrait. Là, l'illusion était totale, une extase physique et matérielle plus qu'esthétique ou théâtrale, justement parce qu'on avait retranché toute présence réaliste de la nuit et du fleuve. Aujourd'hui, on alimenterait le plateau avec des tonnes d'eau, on tournerait le duel dans l'obscurité en infrarouge.

Le Temps Réel : proximité instantanée de l'événement et de son double, dans l'information. Proximité de l'homme et de son action à distance : réglez toutes vos affaires à l'autre bout du monde, par ectoplasme interposé. Comme chaque détail de l'hologramme, chaque instant du temps réel est microscopiquement codé. Chaque parcelle du temps concentre l'information totale relative à l'événement, comme si on le maîtrisait en miniature de tous les côtés à la fois. Or, la réplique instantanée d'un événement, d'un acte ou d'un discours, leur transcription immédiate a quelque chose d'obscène, car le retard, le délai, le suspense sont essentiels à l'idée et à la parole. Tous ces échanges immédiatement comptabilisés, répertoriés, stockés, tout comme l'écriture dans le traitement de texte, tout cela témoigne d'une compulsion interactive qui ne respecte ni le temps ni le rythme de l'échange (sans parler du plaisir), et conjugue dans la même opé-

ration l'insémination artificielle et l'éjaculation précoce.

Il y a une incompatibilité profonde entre le temps réel et la règle symbolique de l'échange. Ce qui régit la sphère de la communication (interface, immédiateté, abolition du temps et de la distance) n'a aucun sens dans celle de l'échange, où la règle veut que ce qui est donné ne soit jamais immédiatement rendu. Il faut le rendre, mais jamais sur-le-champ. C'est une offense grave, mortelle. Jamais d'interaction immédiate. Le temps est justement ce qui sépare les deux moments symboliques et en suspend la résolution. Le temps non différé, le « direct » est inexpiable. Tout le champ de la communication est ainsi de l'ordre de l'inexpiable, puisque tout y est interactif, donné et rendu sans retard, sans ce suspens, même infime, qui fait le rythme temporel de l'échange.

L'Intelligence Artificielle. C'est la pensée enfin réalisée, pleinement matérialisée par l'interaction incessante de toutes les virtualités d'analyse, de synthèse et de calcul, tout comme le temps réel se définit par l'interaction incessante de tous les instants et de tous les acteurs. Opération de haute définition : l'information qui en résulte est plus vraie que le vrai – elle est vraie en temps réel. C'est pourquoi elle est fondamentalement incertaine. Que l'Intelligence Artificielle dérape dans une trop haute définition, dans une sophistication délirante des données et des opérations, ne fait que confirmer qu'il s'agit bien là de l'utopie réalisée de la pensée.

Voici venir d'ailleurs les ordinateurs obéissant à la pensée. Cette forme extrême risque de donner des résultats étranges. A quel seuil de conscience, ou de formalisation, interviendra la machine ? Elle

risque de se brancher, par anticipation réflexe, sur les pensées subconscientes, voire inconscientes, sur les phantasmes les plus primitifs. Comme le double de l'étudiant de Prague, qui était toujours là avant lui, transformant en actes ses plus obscures velléités. Nos « pensées » seront ainsi actualisées avant même d'avoir lieu, exactement comme l'événement dans l'information. La conséquence, si on doit en arriver là, serait que tout le système de la pensée s'alignerait bientôt sur celui de la machine. Elle ne finirait par penser que ce que la machine peut capter et traiter, ou encore sur sollicitation de la machine. Il en est bien déjà ainsi avec les ordinateurs et l'informatique. Dans l'interface généralisée, la pensée elle-même deviendra réalité virtuelle, l'équivalent des images de synthèse ou de l'écriture automatique des traitements de texte.

Intelligence Artificielle ? Il n'y a pas l'ombre d'un artifice là-dedans, pas l'ombre d'une pensée de l'illusion, de la séduction, du jeu du monde, bien plus subtil, plus pervers, plus arbitraire. Or la pensée n'est ni une mécanique des fonctions supérieures, ni une gamme de réflexes opérationnels. Elle est une rhétorique des formes, de l'illusion mouvante et des apparences – une anamorphose du monde, et non une analyse. La machine informatique et cérébrale, elle, n'est pas maîtresse des apparences, elle ne maîtrise que le calcul et sa tâche, comme celle de toutes les machines cybernétiques et virtuelles, est de détruire cette illusion essentielle par la contrefaçon du monde en temps réel.

De même que l'illusion de l'image disparaît dans sa réalité virtuelle, que l'illusion du corps disparaît dans son inscription génétique, que l'illusion du monde disparaît dans son artefact technique, ainsi

disparaît dans l'Intelligence Artificielle l'intelligence (sur)naturelle du monde comme jeu, comme leurre, comme machination, comme crime, et non comme mécanisme logique ou machine cybernétique réflexe, dont le cerveau humain serait le miroir et le modèle.

Fin de l'illusion sauvage de la pensée, de la scène, de la passion, fin de l'illusion du monde et de sa vision (et non de sa représentation), fin de l'illusion de l'Autre, du Bien et du Mal (du Mal surtout), du vrai et du faux, fin de l'illusion sauvage de la mort, ou de celle d'exister à n'importe quel prix : tout cela est volatilisé dans la téléréalité, dans le temps réel, dans les technologies sophistiquées qui nous initient aux modèles, au virtuel, au contraire de l'illusion – à la désillusion totale.

Au royaume des ombres, personne n'en a plus et ne risque de la déchirer en marchant dessus, comme Peter Schlemihl. Ce qui peut arriver en revanche, c'est que ce ne soient plus les corps qui projettent leur ombre, mais les ombres qui projettent leur corps, lesquels ne seraient plus que l'ombre d'une ombre. Ce qui est déjà le cas de notre réalité virtuelle, qui n'est que la remise en circulation, *sub specie corporis, sub specie realitatis,* de l'abstraction et des données numériques de la vie. Comme dans cette autre fable où le Diable remettait en circulation l'ombre de l'étudiant que celui-ci lui avait vendue, sous la forme vivante du Double dont l'étudiant n'était plus que la doublure.

Chimère paradoxale que cette opération virtuelle du monde. Déclinaison mondiale de toutes les données, même phantasme que celui de la déclinaison des noms de Dieu – chimère dans laquelle nous

nous enfouissons comme dans un sarcophage métallique, en apesanteur, rêvant de vivre, par la grâce du Digital, toutes les situations possibles. Phantasme de synthèse de tous les éléments, par où nous tentons de forcer les portes du monde réel.

Avec la Réalité Virtuelle et toutes ses conséquences, nous sommes passés dans l'extrême de la technique, dans la technique comme phénomène extrême. Au-delà de la fin, il n'y a plus de réversibilité, ni de traces, ni même de nostalgie du monde antérieur. Cette hypothèse est bien plus grave que celle de l'aliénation technique, ou de l'arraisonnement heideggerien. C'est celle d'un projet de disparition irréversible, dans la plus pure logique de l'espèce. Celle d'un monde absolument réel, où, contrairement à l'artiste de Michaux, nous aurions succombé à la tentation de ne pas laisser de traces.

Tel est l'enjeu de la Virtualité. Et on ne peut douter de son ambition absolue. Si elle était menée à son terme, cette effectuation radicale serait l'équivalent d'un crime parfait. Alors que le crime « originel » n'est jamais parfait et laisse toujours des traces, – nous-mêmes en tant qu'êtres vivants et mortels sommes la trace de cette imperfection criminelle – l'extermination future, celle qui résulterait d'une détermination absolue du monde et de ses éléments, ne laisserait aucune trace. Nous n'aurions même pas le loisir de disparaître. Nous serions désintégrés dans le Temps Réel et la Réalité Virtuelle bien avant que les étoiles ne s'éteignent.

Heureusement que tout cela est littéralement impossible. Irréalisable la Très Haute Définition, dans son ambition de produire des images, des sons,

de l'information, des corps, en microvision, en stéréoscopie, tels que vous ne les avez jamais vus, tels que vous ne les verrez jamais. Irréalisable le phantasme de l'Intelligence Artificielle – le devenir-monde du cerveau, le devenir-cerveau du monde, tel qu'il devrait fonctionner sans corps, sans défaillance, autonomisé, inhumain. Trop intelligent, trop performant pour être vrai.

En fait, il n'y a pas de place à la fois pour l'intelligence naturelle et pour l'intelligence artificielle. Il n'y a pas de place à la fois pour le monde et pour son double.

L'horizon de la disparition

« Quand l'horizon disparaît, alors se lève l'horizon de la disparition. »

D. KAMPER

L'homme n'a de cesse d'expulser ce qu'il est, ce qu'il éprouve, ce qu'il signifie à ses propres yeux. Que ce soit par le langage, qui a fonction d'exorcisme, ou par tous les artefacts techniques qu'il a inventés, et à l'horizon desquels il est en voie de disparaître, dans un processus irréversible de transfert et de substitution. MacLuhan voyait dans les technologies modernes des « extensions de l'homme », il faudrait y voir plutôt des « expulsions de l'homme ».

Le terme d'*acting-out* résume le mieux cette sorte d'énergie qui tend à se débarrasser de quelque chose, et d'elle-même sans doute en premier lieu. Se débarrasser de ses phantasmes en les faisant passer dans la réalité – ils n'en deviennent pas réels

pour autant : le passage à l'acte traduit simplement l'impossibilité pour le phantasme de demeurer phantasme. Se projeter dans un monde fictif et aléatoire, qui n'a d'autre mobile que cette abréaction violente à nous-mêmes. Se construire un monde virtuel parfait pour faire l'impasse sur le monde réel. Ou encore pour l'histoire se débarrasser de ses incohérences et de ses contradictions en un seul événement imprévisible, dont les acteurs donnent l'impression de n'être que les figurants – tels les événements de l'Est, qui n'ont pas de sens en soi, n'étant que la liquidation d'une situation impossible. L'excès de positivité, de stimulation opérationnelle des systèmes actuels nous précipite partout dans cette sorte de situation impossible où nous ne sommes plus en position d'action, mais de pure réaction, d'opération réflexe et de réponse automatique.

Nous ne sommes plus aliénés au cœur d'une réalité conflictuelle, nous sommes expulsés par une réalité définitive et non contradictoire. Expropriés de nos désirs par leur accomplissement même. A la fois absorbés, introjectés, et totalement éjectés. Lévi-Strauss distinguait deux sortes de cultures : celles qui introjectent, qui absorbent, qui dévorent – les cultures anthropophagiques, et celles qui vomissent, qui éjectent, qui expulsent – les cultures anthropoémiques, les cultures modernes. Mais la nôtre, notre culture contemporaine, semble réaliser une brillante synthèse entre les deux, entre l'intégration la plus poussée, celle des fonctions, celle des espaces, celle des hommes, et l'éjection la plus radicale, le rejet quasi biologique – le système nous expulsant, à mesure qu'il nous intègre, dans d'innombrables prothèses techniques, jusqu'à la toute

dernière et la plus admirable : celle de la pensée dans l'Intelligence Artificielle.

Acting-out de toute une société prise dans son phantasme de dissipation d'elle-même en énergie pure, en circulation pure, sans objectif visible que cette performance, que cette délivrance dans le vide, que cette mobilité à tout prix, dont nous, les particules vivantes, les corps vivants, ne sommes plus que les déchets satellisés.

Nous nous éloignons ainsi de plus en plus du centre de gravité (le nôtre, celui du monde). Nous rejoignons ainsi les systèmes galactiques qui s'éloignent les uns des autres à des vitesses proportionnelles à leur masse. Car ce n'est qu'à l'intérieur des systèmes que règne la loi de la gravitation. Partout ailleurs règne l'antigravitation, l'attraction négative. D'où tirons-nous notre énergie, celle qui se mobilise dans les réseaux, sinon de la démobilisation de notre propre corps, de la liquidation du sujet et de celle de la substance matérielle du monde ?

Un jour peut-être, toute cette substance sera transformée en énergie, et toute cette énergie en information pure. Ce sera en quelque sorte l'*acting-out* définitif, le *total achievement,* la solution finale. Tout sera à la fois accompli, réalisé, et éjecté dans le vide. Nous entrerons, délivrés de nous-mêmes, dans l'univers spectral et sans problèmes. Ça, c'est la Grande Virtualité.

Peut-être est-ce pour échapper à cette objectivité terrifiante du monde que nous sommes en train de l'irréaliser, pour échapper à l'ultimatum d'un monde réel que nous sommes en train de le rendre virtuel ?

Car le concept de réalité, s'il donne force à l'existence et au bonheur, donne encore plus sûrement force de réalité au mal et au malheur. Dans un monde réel, la mort aussi devient réelle, et secrète un effroi à sa mesure. Tandis que dans un monde virtuel, nous faisons l'économie de la naissance et de la mort, en même temps que d'une responsabilité tellement diffuse et accablante qu'elle en devient impossible à assumer. Sans doute sommes-nous prêts à payer ce prix pour ne plus avoir à exercer perpétuellement cette tâche écrasante de distinguer le vrai du faux, le bien du mal, etc. L'angoisse morale et métaphysique qui en résulte, et qui a fini par s'accumuler jusqu'à la névrose, peut-être l'espèce est-elle collectivement prête à la rejeter, en même temps que le privilège de la conscience critique, au profit d'une liquidation des différences, des catégories et des valeurs ? Peut-être est-elle prête à l'abandon de la transcendance et de la métaphore, au profit des enchaînements métonymiques ? Plus de polarité, d'altérité, d'antagonisme : une supraconductivité, une électricité statique de la communication – peut-être à ce prix passerons-nous à côté de la mort, dans le linceul transparent d'une immortalité sur mesure ?

La question reste de savoir si le projet technique de la Virtualité est une fonction ascendante de l'espèce humaine, ou un moment de sa vertigineuse disparition (les deux ne sont pas incompatibles) ? Est-ce que nous n'aurions pas inventé un moyen hautement détourné de radicaliser notre existence en lui donnant une chance de disparition totale ? Toutes les autres cultures ont laissé des traces. Notre crime à nous serait parfait, car il ne laisserait pas de traces, et serait irréversible.

Quel est le désir métaphysique le plus radical, la jouissance spirituelle la plus profonde ? Celle de n'être pas là, mais de voir. Comme Dieu. Car Dieu justement n'existe pas, ce qui lui permet d'assister au monde en son absence. Nous aussi aimerions par-dessus tout expurger le monde de l'homme afin de le voir dans sa pureté originelle. Nous entrevoyons là une possibilité inhumaine, qui restituerait la forme plus-que-parfaite du monde, sans l'illusion de l'esprit, ni même celle des sens. Une hyperréalité exacte et inhumaine, où nous pourrions jouir enfin de notre absence, et du vertige de la désincarnation. Si je peux voir le monde au-delà de ma disparition, c'est que je suis immortel. Les Immortels eux-mêmes venaient se mêler épisodiquement aux péripéties du monde, pour y jouir de leur incognito.

Ceci peut aller jusqu'à mettre en scène quelque désastre collectif, rien que pour voir. Mais ceci n'a rien à voir avec l'instinct de mort. C'est la ruse de Dieu, qui élude la question de son existence en s'éclipsant derrière ses images. C'est la ruse de l'original qui s'éclipse derrière ses multiples copies. Par le fait même d'exister, nous sommes dès le départ dans une situation anthropologique impossible. Nulle part nous ne pouvons faire la preuve de notre existence ni de son authenticité. L'existence, l'être, le réel sont à proprement parler impossibles. La seule solution à cette situation, à moins du recours métaphysique à une volonté supérieure (celle de Dieu, mais qui n'a plus cours), c'est le crime. Le crime est au départ de toutes les cultures, comme l'*acting-out* par excellence. Et dans ce sens l'entreprise technologique elle-même peut faire figure de projection criminelle, d'*acting-out* sacri-

ficiel, d'exorcisme – une de ces formes excentriques qui déjouent la gravité de l'existence.

D'autres cultures ont su gérer cette illusion métaphysique en la faisant circuler, chacun prenant en charge la vie de l'autre au fil des rituels et des générations. Tandis que nous, obsédés par la réalité objective, nous déchargeons de notre illusion d'être sur la technique. Sans doute y jouons-nous avec la mort comme d'autres cultures le faisaient avec le sacrifice. Mais ce sacrifice-là n'éveille plus les mêmes magies ni les mêmes rêves. Il ressemble plutôt à un meurtre expérimental, dont le meurtrier et la victime ne seraient que les opérateurs techniques.

Mais peut-être est-ce une fonction vitale que celle de disparaître ? Peut-être réagissons-nous ainsi comme êtres vivants, comme êtres mortels, à la menace d'un univers immortel, à la menace d'une réalité définitive ? Ainsi le déploiement technologique signifierait que l'homme a cessé de croire en son existence propre et qu'il s'est déterminé pour une existence virtuelle, un destin par procuration. Tous nos artefacts deviennent alors le lieu de l'inexistence du sujet, de son désir d'inexistence. Car un sujet sans existence propre est une hypothèse au moins aussi vitale que celle d'un sujet affublé d'une telle responsabilité métaphysique.

Vue sous cet angle, la technique devient une aventure merveilleuse, aussi merveilleuse qu'elle apparaît monstrueuse dans l'autre cas de figure. Elle devient un art de disparaître. Plus que de la transformation du monde, sa finalité serait celle d'un monde autonome, pleinement réalisé, dont nous pourrions enfin nous retirer. Or il ne saurait y avoir de perfection du monde naturel, et l'être humain

en particulier est une dangereuse imperfection. Si le monde doit être parfait, il faut le fabriquer. Et s'il veut gagner cette sorte d'immortalité, l'être humain lui aussi doit se produire comme artefact, s'expulser de lui-même sur une orbite artificielle, où il pourra graviter éternellement.

C'est ainsi que nous rêvons d'un monde miraculeusement mû sans notre intervention, d'êtres autonomes qui, loin d'échapper à notre volonté, comme dans l'apprenti sorcier, réaliseraient notre désir d'échapper à notre volonté.

C'est ainsi que nous rêvons de voir les ordinateurs accéder à une autoprogrammation intelligente. Cependant, si nous leur accordons de devenir plus intelligents que nous, nous ne leur accordons pas de volonté propre. Nous ne concevons pas de volonté rivale dans aucune autre espèce, et pour que nous cédions la place à des êtres artificiels supérieurs, il faut que leur intelligence même soit la manifestation de notre désir. Si Dieu a permis que l'homme puisse se poser la question de sa propre liberté, nous n'envisageons pas que des êtres que nous avons engendrés puissent se poser la même question. Pas de liberté, pas de volonté, pas de désir, pas de sexualité : c'est en cela justement que nous les voulons parfaits. Nous ne leur accordons surtout pas ce que Dieu a fini par concéder à l'homme : l'intelligence du Mal.

Il semble cependant que ces machines « intelligentes » aient flairé, sinon le crime et la faute, du moins les voies obscures de l'accident et de la catastrophe. Qu'elles se soient dotées de quelques maléfices fonctionnels, virus électroniques et autres effets pervers qui les protègent de la perfection et leur épargnent, à elles aussi, d'aller au bout de

leurs possibilités. Le crime parfait eût été d'inventer un monde sans failles et de s'en retirer sans laisser de traces. Mais nous n'y réussissons pas. Nous laissons quand même partout des traces – virus, lapsus, germes et catastrophes – des signes d'imperfection qui sont comme la signature de l'homme au cœur du monde artificiel.

Non seulement l'Intelligence Artificielle, mais toute la haute technicité illustre le fait que, derrière ses doubles et ses prothèses, ses clones biologiques et ses images virtuelles, l'être humain en profite pour disparaître. Ainsi le répondeur automatique : « Nous sommes absents. Laissez un message... » Ainsi le magnétoscope branché sur la télévision se charge de voir le film à votre place. S'il n'y avait pas eu cette possibilité on se serait cru obligé de le voir. Car on se sent toujours un peu responsable des films qu'on n'a pas vus, des désirs qu'on n'a pas réalisés, des gens à qui on n'a pas répondu, des crimes qu'on n'a pas commis, de l'argent qu'on n'a pas dépensé. Tout cela finit par faire une masse de possibilités refoulées, et l'idée qu'il y a une machine pour les stocker, les filtrer, où elles vont s'amortir tout doucement, est une idée profondément rassurante. Toutes ces machines peuvent être dites virtuelles, puisqu'elles sont le filtre (le philtre) de la jouissance virtuelle, celle de l'image, qui suffit la plupart du temps à notre bonheur.

Toutes ces machines qui se veulent d'interaction directe sont en fait à responsabilité différée. Car bien sûr je me réserve de voir ce film plus tard, mais je n'en ferai rien la plupart du temps. D'ailleurs, suis-je sûr d'avoir envie de le voir ? En revanche, il est sûr que la machine doit fonctionner.

Ainsi l'amortissement de la machine coïncide avec l'amortissement du désir. Toutes ces machines sont merveilleuses. Elles rendent à l'homme une espèce de liberté, elles le délestent du poids de sa propre volonté. Elles le délestent de la machine elle-même, puisque souvent elles se connectent entre elles et fonctionnent en boucle. Elles le délestent de sa propre production : quel soulagement de voir d'un seul coup s'effacer, par un caprice de l'ordinateur (ou par un acte manqué, ce qui revient au même) vingt pages de texte mises en mémoire ! Jamais elles n'auraient eu une telle valeur si elles n'avaient pas eu la chance de disparaître. Ce que l'ordinateur vous avait donné – trop aisément peut-être – il vous le reprend avec la même facilité. Tout est dans l'ordre. Équation technologique à somme nulle. On parle toujours des effets pervers négatifs, ici la technique assume un effet pervers positif (homéopathique). Le circuit intégré se referme sur lui-même, assurant en quelque sorte l'effacement automatique du monde.

A l'illusion tragique du destin nous préférons l'illusion métaphysique du sujet et de l'objet, du vrai et du faux, du bien et du mal, du réel et de l'imaginaire, mais, dans une phase ultime, nous préférons encore l'illusion virtuelle, celle du ni vrai ni faux, du ni bien ni mal, celle d'une indistinction du réel et du référentiel, celle d'une reconstruction artificielle du monde où, au prix d'un désenchantement total, nous jouirons d'une immunité totale.

Mais pourquoi vouloir échapper au destin, à l'ordre de la disparition ? Par instinct de conservation ? Maigre motivation. Par défi à l'ordre naturel et pour la gloire de l'artifice ? Pour l'illusion de

changer le monde ou de le maîtriser ? Par le phantasme d'anéantir quelque origine que ce soit et d'y substituer une autogénération à l'infini ?

D'où peut venir cette compulsion d'en finir avec le monde en le réalisant, en le forçant à l'objectivité matérielle ? D'où vient l'idée de l'infléchir en altérant jusqu'au code génétique de la matière ? L'absurdité de cette entreprise apparaît déjà au niveau du génome humain. Une fois déchiffré, numérisé, devenu transparent et opérationnel, quel destin meilleur inventer pour l'homme ? Quelle destination donner au monde en général, une fois qu'on en dispose ? Physiquement et métaphysiquement, il n'y a pas d'autre destin à l'univers que l'univers lui-même.

Dans notre volonté d'inventer le monde réel, tel qu'il soit transparent à notre science et à notre conscience, tel qu'il ne nous échappe plus, nous n'échappons pas à cette transparence même, devenue la transparence du mal, par où le destin s'effectue de toute façon, diffusant à travers les interstices mêmes de cette transparence que nous voulions lui opposer. Encore une fois le cristal se venge.

Nous avons tenu quelque temps le destin et la mort à distance, aujourd'hui c'est lui qui reflue vers nous à travers les écrans de la science. Finalement, de par un détour ironique, c'est peut-être même la science qui aura précipité l'échéance. Mais bien sûr, comme dans l'ordre tragique, enfin resurgi après qu'on l'a cru perdu dans l'illusion comique de la réalité, on ne s'en rendra compte qu'au dernier moment.

La triste conséquence de tout cela, c'est qu'on ne sait plus quoi faire du monde réel. On ne voit plus du tout la nécessité de ce résidu, devenu

encombrant. Problème philosophique crucial : celui du réel en chômage technique. C'est d'ailleurs le même que celui du chômage social : que faire de la force de travail à l'ère de l'informatique ? Que faire de ce déchet exponentiel ? Le renvoyer aux poubelles de l'histoire ? Le mettre sur orbite, l'envoyer dans l'espace ? On ne se débarrassera pas plus facilement du cadavre de la réalité. En désespoir de cause, on sera forcé d'en faire une attraction spéciale, une mise en scène rétrospective, une réserve naturelle : « En direct de la réalité ! Visitez ce monde étrange ! Donnez-vous le frisson du monde réel ! »

Peut-être existera-t-il plus tard des vestiges fossiles du réel, comme il en existe des ères géologiques révolues ? Un culte clandestin des objets réels, vénérés comme fétiches, et qui prendront du coup une valeur mythique ? Déjà l'objet ancien fait figure d'objet réel par contraste avec les objets industriels, mais ce n'est qu'une préfiguration du temps où le moindre objet sensible sera aussi précieux qu'une relique égyptienne.

D'ores et déjà nous ne travaillons plus que pour ceux qui nous découvriront un jour, nous et notre « réalité », comme des vestiges d'une époque mystérieuse, ou hétéroclite, comme le crâne de Piltdown : mélange d'un crâne de Néanderthalien avec une mâchoire d'australopithèque – voilà ce que repéreront plus tard les archéologues d'un âge métaphysique, pour qui nos problèmes seront devenus aussi inintelligibles que pour nous le mode de vie et de pensée des tribus néolithiques. Le seul problème sera celui de la datation et de la classification, du fond des archéothèques, devenues les champs de fouilles de l'Ère du Digital. On ne sait quel

Carbone 14 permettra, grâce à la radioactivité moribonde de ces quelques vestiges, de restituer la genèse de tous ces concepts, sans parler de leur sens. Car entre-temps une autre chronologie sera née – l'an zéro de la Réalité Virtuelle. Tout ce qui aura précédé sera devenu fossile. La pensée elle-même prend déjà figure d'objet fossile, de trace archéologique. A visiter elle aussi comme attraction spéciale, sous la houlette de quelque *think-operator :* « La pensée en temps réel ! Donnez-vous le frisson historique de la pensée ! »

Au fond nous ne sommes pas loin du Dieu de Gosse, qui livrait aux hommes, clefs en mains, les signes d'une histoire antérieure. Car nous sommes en train de fabriquer la préhistoire d'une époque qui n'en aura même plus le souvenir, au point que tous ces vestiges pourront même être suspectés (comme ce fut le cas au XVIII^e siècle pour les peintures rupestres) d'avoir été fabriqués après coup par des imposteurs du XXI^e siècle, témoignant d'une préhistoire anthropologique obscure, et somme toute inutile – celle d'une intelligence naturelle, heureusement substituée par l'Intelligence Artificielle.

Le compte à rebours

La réalité, le monde réel n'aura donc duré qu'un certain temps, le temps que notre espèce le fasse passer par le filtre de l'abstraction matérielle du code et du calcul. Réel depuis un certain temps, le monde n'était pas destiné à le rester longtemps. Il aura traversé l'orbite du réel en quelques siècles, et se sera très vite perdu au-delà.

En termes purement physiques, on peut dire que l'effet de réalité n'existe que dans un système de vitesse et de continuité relatives. Dans des sociétés plus lentes, comme les primitives, la réalité n'existe pas, elle ne « cristallise » pas, faute d'une masse critique suffisante. Pas assez d'accélération pour qu'il y ait de la linéarité, et donc des causes et des effets. Dans les sociétés trop rapides, comme la nôtre, l'effet de réalité s'estompe : l'accélération fait se bousculer les effets et les causes, la linéarité se perd dans la turbulence, la réalité, dans sa continuité relative, n'a plus le temps d'avoir lieu. La réalité n'existe donc que dans un certain créneau de temps et d'accélération, dans une certaine fenêtre,

ou dans une certaine plage des systèmes en expansion, en phase de « libération », comme l'étaient jusqu'ici nos sociétés modernes, mais qui sont en passe de ne plus l'être – la réalité se perdant de nouveau, selon l'anamorphose des mêmes systèmes en expansion, dans l'illusion, mais cette fois dans l'illusion virtuelle.

Cependant, même si elle n'est plus qu'un chef-d'œuvre en péril, menacée par l'avancement même des sciences et des techniques qui ont assuré sa prééminence, la réalité du monde est une hypothèse rassurante, et à ce titre, elle domine encore aujourd'hui notre système de valeurs. Le déni de réalité reste moralement et politiquement suspect. Le principe de simulation reste l'équivalent du principe du Mal. Le véritable scandale est moins l'atteinte aux mœurs qu'au principe de réalité, et nous ne sommes pas loin des procès du Moyen Age, où la faute la plus grave qui incombait aux sorcières était de succomber non pas tant au Mal qu'à l'illusion du Mal et à sa fantasmagorie.

Cependant, non seulement les sciences microphysiques et les techniques du virtuel sont à la limite du désaveu de réalité, mais nous le sommes tous dans nos actes les plus quotidiens. Il y a comme une minceur spectrale de ce concept, comme un pressentiment panique et collectif qu'à force de vouloir le monde de plus en plus réel, on est en train de le dévitaliser – le réel grandit, le réel grandit, un jour tout sera réel, et quand le réel sera universel, ce sera la mort.

Dans un film des Marx Brothers, Harpo se tient adossé à un mur. « Qu'est-ce que vous faites là ? » – « Je soutiens le mur » – « Vous vous foutez de

moi ! Déguerpissez ! » Harpo fait un pas de côté et le mur s'écroule. Ne sommes-nous pas tous adossés à la paroi, et ce mur n'est-il pas le mur de la Réalité ? Il suffirait qu'un seul se retire, et le mur s'effondrerait, ensevelissant les millions de gens qui squattent cette caserne désaffectée. De toute façon, la situation est bien celle d'un réel dévasté, et on ne compte déjà plus ceux qui sont ensevelis vivants sous les décombres. Il ne s'agit donc pas d'affirmer que le réel existe ou n'existe pas – proposition burlesque qui traduit bien ce qu'est pour nous cette réalité : une hallucination tautologique (« le réel existe, je l'ai rencontré »). Il n'y a qu'un mouvement d'exacerbation de la réalité vers son paroxysme, où elle involue d'elle-même et implose sans laisser de traces, pas même le signe de sa fin. Car le corps du réel n'a jamais été retrouvé. Dans le linceul du virtuel, le cadavre du réel est à jamais introuvable.

Jadis les deux termes étaient liés dans la mouvance vivante d'une histoire : du virtuel émergeait la forme actuelle, comme la statue du bloc de marbre. Aujourd'hui, ils sont enchevêtrés dans la fameuse mouvance du mort. Car le mort continue de se mouvoir, et le cadavre du réel ne cesse de grandir. Le virtuel n'est d'ailleurs que la dilatation du corps mort du réel – prolifération d'un univers achevé, auquel il ne reste plus qu'à s'hyperréaliser à n'en plus finir.

Nous sommes dans la phase accélérée de ce mouvement où toutes choses « réelles » sont pressées de vivre et de mourir. Nous sommes dans la phase, peut-être interminable, d'hystérésie du réel, de rémanence des lambeaux du réel dans l'immense virtualité qui les entoure, comme chez Borgès les lambeaux de territoire sur l'étendue de la carte.

Nous persévérons en effet dans la déconstruction de plus en plus sophistiquée d'un monde qui ne peut plus sécréter sa fin. Tout peut donc se prolonger à l'infini. Nous n'avons plus les moyens d'arrêter les processus, qui se déroulent désormais sans nous, au-delà de la réalité en quelque sorte, dans une spéculation sans fin, dans une accélération exponentielle. Mais du coup dans une indifférence exponentielle elle aussi. « Sans fin » égale « sans faim » : c'est comme une histoire anorexique qui ne s'alimente plus de péripéties réelles, et qui s'épuise dans le compte à rebours. Histoire sans désir, sans passion, sans tension, sans événement véritable, où le problème n'est plus de changer la vie, qui était l'utopie maximale, mais celui de survivre, qui est l'utopie minimale.

Nous vivons à la fois dans la hantise de la scène primitive et dans le suspense de la phase terminale. Celle-ci se caractérise d'ailleurs par la résurrection de tous les démons de la scène primitive, que nul progrès ni révolution historique n'a désarmés, tout comme les germes et les virus qu'on croyait enfouis ressuscitent un à un en phase terminale de la maladie.

Le sida est d'ailleurs l'illustration de cette échéance prescrite de la mort. Mais il n'en est qu'un cas particulier : nous serons tous voués dans le futur à connaître d'avance l'échéance et les modalités de notre mort. Nous serons donc tous en situation de compte à rebours, d'épuisement programmé du temps. Cette prescription de la mort en temps fini en fait une sorte de bombe à retardement et un événement terrifiant, parce qu'elle en condamne même la perspective aléatoire. D'où l'urgence vitale de rester en deçà de l'exécution du

programme, de déprogrammer la fin. Or notre système vise exactement à l'inverse : venir à bout de la fin, à bout des possibilités.

Déjà l'espèce humaine est passée au-delà de ses possibilités. Excès d'intelligence potentielle, hypertélie de l'intelligence. Si la loi de la sélection naturelle était vraie, notre cerveau devrait se recroqueviller, car ses capacités excèdent toute destination naturelle et menacent l'espèce de disparition. C'était déjà le débat entre Darwin et Wallace, que ce dernier résolvait par l'intervention de Dieu. Dieu seul était responsable de ce privilège surnaturel de l'homme. Mais si Dieu est responsable de cette fantaisie biologique, alors il est complice du génie du Mal, dont le propre est de pousser l'univers à l'excès. N'y a-t-il pas, dans la réussite catastrophique de l'homme, des signes de l'aberration de la volonté divine ?

Cette disproportion entre le cerveau humain et les tâches spécifiques de l'espèce est flagrante dans le cas de l'immense majorité de nos activités (tiercé, jogging, télé, sans parler des « affaires » et de la politique). Si 80 % des gènes humains sont inutiles, qu'en est-il alors de la charge utile du cerveau ? Était-il nécessaire de mobiliser une telle machinerie corticale et cérébro-spinale pour en arriver là ? Qui dira pourquoi tel ou tel dispose d'un arsenal de milliards de neurones ? Évidemment, c'est une question stupide au regard de son insertion dans les mutations téléonomiques de l'espèce. Encore peut-il se flatter de faire partie de cette proportion mystérieuse d'êtres inutiles (comme les 80 % de gènes – inutiles à quoi ?) qui assurent sans doute une fonction de réserve et de sauvegarde de l'espèce, au contraire de ces hypercerveaux vissés devant

leur ordinateur, lesquels, déjà largement sous-utilisés, se réduisent encore à faire fonctionner une machine à leur place.

Le même coup se répète avec l'Intelligence Artificielle et les nouvelles technologies. D'ores et déjà, les puces informatiques excèdent tout usage possible, elles entraînent le système dans des usages délirants. Tous deux, cerveau et technologies humaines confondus, concourent dans une volonté de maximalisation du capital-temps, du capital-vie, où s'anéantissent toutes les marges, toutes les zones franches. Il n'y a plus de réserves d'inutilité, elles sont menacées d'exploitation intensive. L'insignifiance est menacée d'un excès de signification. La banalité est menacée de son heure de gloire. La masse des signifiants flottants diminue dangereusement. La mort elle-même est menacée de mort... Dès lors que la balance dialectique est rompue, c'est le système entier qui devient terroriste. Il faudrait inverser la parole de Hölderlin (« Là où croît le danger, croît aussi ce qui sauve » – « Da, wo die Gefahr wächst, wächst das Rettende auch ») et dire : Là où croît ce qui sauve, croît aussi le danger (« Da, wo das Rettende wächst, wächst die Gefahr auch »), ce qui caractériserait la menace bien plus grave de désagrégation et de mort qui vient de notre excès de sécurité, de prévention, d'immunité, de l'excès fatal du positif.

De cet épuisement virtuel, l'horloge de Beaubourg, où s'inscrit numériquement en millions de secondes le compte à rebours de cette fin de millénaire, est une belle illustration. Comme pour les lancements spatiaux ou les bombes à retardement

(peut-être Beaubourg en est-il une ?), le temps ne se compte plus à partir d'une origine, mais se décompte à partir de la fin. Et cette fin n'est plus le terme d'une histoire, d'un déroulement progressif, mais la marque d'une somme nulle, de l'épuisement d'un capital-temps.

Il n'y a plus de finalité de l'humain dès lors qu'il inscrit dans un capital génétique et dans la numération du génome. Il n'y a plus d'histoire ni de temps à proprement parler dès lors qu'il s'inscrit dans une comptabilité à rebours. Quand on compte les secondes qui vous séparent de la fin, c'est que tout est déjà fini. Peut-être est-ce l'ombre de l'an 2000 qui plane sur cette comptabilité dégressive et sur la jouissance, délicieuse ou terrifiante, du laps de temps qui nous est laissé.

L'illusion matérielle

Aussi longtemps qu'une illusion n'est pas reconnue comme une erreur, sa valeur est exactement équivalente à celle d'une réalité. Mais une fois reconnue l'illusion comme telle, elle n'en est plus une. C'est donc le concept même d'illusion, et lui seul, qui est une illusion.

Ceci vaut pour l'illusion subjective, celle du sujet qui se trompe de réalité, qui prend l'irréel pour le réel, ou pire : qui prend le réel pour le réel (celle-là est sans espoir). Contre cette illusion subjective et métaphysique : l'illusion radicale, l'illusion objective du monde. Contradiction dans les termes : comment une illusion peut-elle être objective ? Mais justement : cette objectivité qu'on a si longtemps fait jouer en faveur de la vérité, il est séduisant de la faire jouer dans l'autre sens, comme il le fut, en d'autres temps, de croire en une réalité objective du Mal. Hérésie spirituelle certes, mais hypothèse

passionnante. De toute façon, puisque même notre objectivité scientifique prend tout doucement un caractère illusoire par les temps qui courent, il n'est pas interdit que l'illusion prenne, de son côté, un tour objectif.

L'illusion objective, c'est le fait physique que, dans cet univers, nulles choses ne coexistent en temps réel, ni les sexes, ni les étoiles, ni ce verre ni cette table, ni moi-même et tout ce qui m'entoure. Du fait de la dispersion et de la vitesse relative de la lumière, toutes choses n'existent qu'en différé, dans un désordre inexprimable de temporalités, à distance inéluctable l'une de l'autre. Et donc jamais véritablement présentes les unes aux autres, ni donc « réelles » l'une pour l'autre. Le fait de cette distance irrémédiable et de cette simultanéité impossible, le fait que, lorsque je perçois cette étoile, elle a peut-être déjà disparu – relation qui peut être étendue, toutes proportions gardées, à n'importe quel objet physique ou être vivant – ceci est le fondement indépassable, la définition pour ainsi dire matérielle de l'illusion.

Celle du temps est du même ordre. C'est le fait objectif que vous n'êtes jamais là tout entier dans l'instant, et que la présence intégrale n'est jamais que virtuelle. S'il est vrai qu'en n'importe quel point du temps, vous êtes en cet instant et non ailleurs, vous n'êtes jamais non plus dans ce seul point où se résumerait tout l'événement. Le temps « réel » n'existe donc pas, personne n'existe en temps réel, rien n'a lieu en temps réel – et le malentendu est total.

Cette distance est vitale, car sans elle nous ne percevrions rien du tout, ce serait une promiscuité

intégrale, qui fut sans doute le premier état du monde – le seul état qu'on puisse dire avoir existé en temps réel, puisque toute la matière y était coexistente à elle-même, présente à elle-même en un seul point et dans un seul instant. Dès que cet état initial (et parfaitement hypothétique) cesse, commence l'illusion du monde. Dès lors, les éléments ne seront plus jamais présents les uns aux autres. Tout commencera d'exister, mais, par le fait même, sur la base d'une absence relative, mais définitive, les uns aux autres. Donc, sur la base d'une illusion sans appel.

Cette distance, cette absence sont aujourd'hui menacées. Ce qui est impossible au niveau cosmique (que la nuit disparaisse de par la perception simultanée de la lumière de toutes les étoiles), ou dans la sphère de la mémoire et du temps (que tout le passé soit perpétuellement présent, et qu'il n'y ait plus de nuit des événements), ceci est possible aujourd'hui dans l'univers technique de l'information. La menace techno-informatique est celle d'une éradication de la nuit, de cette précieuse différence de la nuit et du jour, par un éclairage total de tous les instants. Auparavant, les messages s'estompaient à une échelle planétaire, avec la distance. Aujourd'hui nous sommes menacés d'une insolation mortelle, d'une profusion aveuglante, par *feed-back* incessant de toute l'information sur tous les points du globe.

Heureusement que nous ne vivons pas nous-mêmes en temps réel ! Que serions-nous en temps « réel » ? Nous nous identifierions à chaque instant exactement à nous-mêmes. Supplice équivalent à celui du jour perpétuel – une sorte d'épilepsie de la présence,

d'épilepsie de l'identité. L'autisme, la folie. Plus d'absence à soi-même, plus de distance aux autres. Or l'altérité est cette heureuse distorsion sans laquelle tous seraient moi simultanément. C'est l'illusion vitale de l'altérité qui fait que le moi ne succombe pas à sa réalité absolue. Le langage, lui aussi, est ce qui fait que tout ne signifie pas à tout instant, et que nous échappons à l'irradiation perpétuelle du sens. Cette illusion spécifique du langage, cette fonction poétique n'existe plus dans les langages virtuels ou numériques, où l'équivalence est totale, l'interaction aussi bien réglée que dans les circuits fermés de questions-réponses, et l'énergie aussi immédiatement décodable que celle de la source de chaleur par l'eau dans la casserole. Ces langages ne sont pas plus un langage que l'image de synthèse n'est une image.

Heureusement quelque chose dans le langage est irréductible à cette computation, quelque chose dans le sujet est irréductible à l'identification, quelque chose dans l'échange est irréductible à l'interaction et à la communication.

Même l'objet scientifique est insaisissable dans sa réalité. Comme les étoiles, il n'apparaît qu'à des années-lumière, comme trace sur les écrans. Comme elles, il peut aussi bien, quand nous l'enregistrons, avoir disparu. Le fait qu'on ne puisse à la fois définir la vitesse et la position d'une particule fait partie de l'illusion de l'objet, et de son jeu perpétuel. Même les particules dans l'accélérateur ne se télescopent pas en temps réel, et ne sont pas exactement contemporaines l'une de l'autre.

La physique moderne nous livre d'autres schémas que celui de notre principe de réalité. Celui-ci

repose sur la distinction des choses entre elles, mais sur leur corrélation dans un même espace – leur présence les unes aux autres. Celui de la physique repose au contraire sur l'inséparabilité, mais sur l'absence des choses les unes aux autres (elles n'interagissent pas dans un espace homogène). Les particules sont inséparables, mais à des années-lumière.

Que tout soit secrètement inséparable, mais que rien ne communique véritablement, c'est-à-dire ne transite par le même monde dit réel, que seuls s'échangent des effets singuliers venus de temps et d'espaces, d'êtres et d'objets qui ne sont pas à proprement parler « réels » les uns pour les autres (leur « réalité en soi » étant à jamais inintelligible), c'est là l'illusion objective du monde. Cet effet de singularité concerne toutes choses, terrestres et stellaires, insolites ou banales, vivantes ou inanimées : la perception que nous en avons nous les indique comme définitivement éloignées de leur source et ne devant jamais la rejoindre.

L'illusion objective, c'est l'impossibilité d'une vérité objective, dès lors que le sujet et l'objet ne sont plus distincts, et celle de toute connaissance fondée sur cette distinction. C'est la situation actuelle de la science expérimentale – inséparabilité des phénomènes, inséparabilité du sujet et de l'objet. Non pas celle de leur confusion magique dans la pensée dite irrationnelle, mais celle de l'investigation la plus sophistiquée, au terme de laquelle s'impose l'énigme radicale de l'objet, et de sa disparition en tant que tel.

La distinction du sujet et de l'objet, dont la fiction peut se maintenir dans une zone de perception à

l'échelle humaine, éclate au niveau des phénomènes microscopiques et des phénomènes extrêmes. Ceux-là restituent l'inséparabilité fondamentale de l'un et de l'autre, autrement dit l'illusion radicale du monde au regard de notre appareil de connaissance. On a beaucoup insisté sur l'altération de l'objet par le sujet dans l'observation. Mais on ne s'est pas posé la question de l'altération inverse et son effet de miroir diabolique. Or, les situations intéressantes sont celles où l'objet se dérobe, devient insaisissable, paradoxal, ambigu, et infecte de cette ambiguïté le sujet lui-même et son protocole d'analyse. On s'est toujours préoccupé des conditions dans lesquelles le sujet découvre l'objet, sans du tout explorer celles dans lesquelles l'objet découvre le sujet. Nous nous flattons de découvrir l'objet et concevons celui-ci comme attendant gentiment d'être découvert. Mais le plus rusé n'est peut-être pas celui qu'on pense, et si c'était lui, l'objet, qui nous découvrait dans toute cette histoire ? Si c'était lui qui nous inventait ? Il en résulterait alors non seulement un principe d'incertitude, maîtrisable par les équations, mais un principe de réversibilité, bien plus radical et plus offensif. (De même, les virus ne nous ont-ils pas découverts au moins autant que nous les avons découverts, avec toutes les conséquences qui en découlent ? Et les Indiens eux-mêmes n'ont-ils pas fini par nous découvrir ? C'est l'éternelle revanche des peuples du miroir.)

Ces phénomènes ne sont pas circonscrits aux micro-univers. En politique, en économie, dans les sciences « humaines », l'inséparabilité du sujet et de l'objet ressurgit partout où l'objectivité simulée de la science s'était installée depuis trois siècles.

Il n'y a pas qu'en physique qu'il est impossible de calculer simultanément la vitesse et la position d'une particule. Il en est de même quant à la possibilité de calculer à la fois la réalité et la signification de l'événement dans l'information, l'imputation des causes et des effets dans tel processus complexe, le rapport du terroriste et de l'otage, du virus et de la cellule. Chacune de nos actions en est au stade de la particule erratique de laboratoire : on ne peut plus en calculer à la fois la fin et les moyens. On ne peut plus calculer à la fois le prix d'une vie humaine et sa valeur statistique. L'incertitude a filtré dans tous les domaines de la vie – on ne voit pas pourquoi elle serait le privilège de la science. Et ceci non pas en fonction de la complexité des paramètres : de celle-ci on peut toujours venir à bout. C'est une incertitude radicale parce qu'elle est liée au caractère extrême des phénomènes, et non seulement à leur complexité. Au-delà de la limite *(ex-terminis)*, les lois de la physique elles-mêmes se réversibilisent, et nous ne maîtrisons plus la règle du jeu, s'il y en a une. De toute façon, ce n'est plus celle du sujet et de la vérité.

Puisque nous ne pouvons pas saisir à la fois la genèse et la singularité de l'événement, l'apparence des choses et leur sens, de deux choses l'une : ou nous maîtrisons le sens, et les apparences nous échappent – ou le sens nous échappe, et les apparences sont sauves. Comme le sens nous échappe la plupart du temps, c'est la certitude que le secret, l'illusion qui nous lie sous le sceau du secret, ne sera jamais levée. Ceci n'est pas mystique, mais relève d'une stratégie active du monde à notre égard – stratégie d'absence et de dessaisissement qui fait

que, par le jeu même des apparences, les choses s'éloignent de plus en plus de leur sens, et sans doute même les unes des autres, le monde accentuant sa fuite dans l'étrangeté et le vide.

Tandis que les physiciens cherchent les équations qui unifieraient toutes les énergies, les galaxies continuent de s'éloigner les unes des autres à des vitesses fabuleuses. Tandis que la sémiotique cherche une théorie unifiée du champ linguistique, les langues et les signes continuent de s'éloigner les uns des autres comme les galaxies, en fonction d'on ne sait quel Big Bang linguistique, mais toujours secrètement inséparables.

L'illusion du monde, son énigme vient aussi du fait que, pour l'imagination poétique, celle des apparences, il apparaît d'un seul coup, il est là tout entier d'une seule fois, alors que pour la pensée analytique il a une origine et une histoire. Or tout ce qui apparaît d'un seul coup, sans continuité historique, est inintelligible. Tout ce par quoi nous prétendons l'élucider ne peut rien changer au coup de force originel, à cette brusque irruption dans l'apparence, que la volonté de transparence et d'information s'efforce en vain de résoudre.

Si le monde a une histoire, nous pouvons espérer le mener à son explication finale. Si en revanche il est né d'un seul coup, il n'est pas susceptible d'être assigné à une fin – nous sommes protégés de sa fin par ce non-sens qui prend force d'illusion poétique. L'illusion étant par excellence l'art d'apparaître, de surgir de rien, nous protège de l'être. Étant par excellence l'art de disparaître, elle nous protège de la mort. Le monde est protégé de sa fin par son

indétermination diabolique. Tout ce qui est déterminé en revanche est voué à être exterminé.

Deux ordres de pensée tournent autour de cet obstacle ontologique. Pour l'une, classique et « rationnelle », la seule hypothèse est celle d'une évolution et d'un progrès des formes vivantes. Pour l'autre, fort improbable (sans espoir de preuves), la biomasse est apparue d'un seul coup – c'est le Big-Bang du vivant – elle est là tout entière dès le début (même si l'histoire des formes complexes est à suivre). Exactement comme le langage chez Lévi-Strauss : la logomasse, la masse du signifiant, surgit d'un seul coup, tout entière. On n'y rajoutera rien en termes d'information. Il y en a même trop – un excès de signifiant qui ne sera jamais réduit. Une fois apparue, comme la biomasse, elle est indestructible. Aussi indestructible que la masse elle-même, la substance matérielle du monde et, plus proches de nous, les masses sociologiques, dont l'apparition, tout aussi soudaine et imprévisible, est elle aussi irréversible, jusqu'au collapse éventuel.

Astromasse, biomasse, logomasse, sociomasse : toutes sont sans doute destinées à prendre fin, mais non pas progressivement : par un effondrement soudain, comme elles sont apparues. Les cultures elles aussi s'inventent d'un seul coup – leur surgissement est inexplicable en termes évolutionnistes. Elles ont toute leur intensité au début et elles disparaissent très vite, parfois même soudainement et sans raison visible (seule la nôtre tend à s'éterniser).

Quant à l'univers mental, il fonctionne selon la même règle catastrophique : tout est là dès le départ, ça ne se négocie pas au coup par coup. C'est comme

la règle d'un jeu : telle qu'elle est, elle est parfaite, toute idée de progrès ou de changement est absurde.

On ne peut pas davantage imaginer que l'illusion advienne progressivement, que le monde devienne de plus en plus illusion (en revanche, on peut imaginer qu'il se prenne de plus en plus pour réel, et le devienne à ses propres yeux). Il faut donc faire la même hypothèse d'un surgissement total, imprévisible, et définitif : le taux d'illusion ne saurait ni croître, ni diminuer, puisqu'elle est coextensive au monde comme apparence. L'illusion, c'est l'effet-monde lui-même.

Cette soudaineté, cette émergence à partir du vide, cette non-antériorité des choses à elles-mêmes continue d'affecter l'événement du monde au cœur même de son déroulement historique. Ce qui fait événement, c'est ce qui rompt avec toute causalité antérieure. L'événement du langage, c'est ce qui le fait ressurgir miraculeusement tous les jours, comme forme achevée, hors de toutes significations antérieures. La photo elle aussi est l'art de dissocier l'objet de toute existence antérieure et de capter sa probabilité de disparaître dans l'instant qui suit. Finalement, nous préférons le *ex nihilo,* ce qui tient sa magie de l'arbitraire, de l'absence de causes et d'histoire. Rien ne fait plus plaisir que ce qui surgit ou disparaît d'un seul coup, que l'enchaînement du vide derrière celui du plein. L'illusion est faite de cette part magique, de cette part maudite qui crée une sorte de plus-value absolue par soustraction des causes, ou par distorsion des effets et des causes.

Cette machination du Rien, qui fait que les choses y contredisent à leur réalité même, peut être conçue indifféremment comme poétique ou crimi-

nelle. Tout ce qui est inintelligible est criminel en substance, et toute pensée qui alimente cette machination énigmatique est la perpétuation de ce crime. Si le monde est sans référence et sans raison dernière, pourquoi voulez-vous que la pensée en ait une ?

Les vestiges secrets de la perfection

« L'espoir de la théorie est qu'en imprimant au formalisme un degré de symétrie suffisamment élevé, tout en conservant sa cohérence, il soit possible de déterminer de façon univoque l'équation parfaite du monde. Une fois achevée cette tâche, il convient de la ruiner aussitôt.

La prouesse nécessaire de brisure de symétrie – passage de la perfection à l'imperfection – est accomplie en physique au moyen d'une procédure de grand art.

On s'abstrait donc d'abord des apparences boiteuses de la réalité pour la rendre conforme au canon de la beauté classique, puis on brise une à une les symétries de la beauté absolue afin de rendre le modèle ressemblant à l'apparence sensible. »

Michel Cassé
(Du Vide et de la Création)

Aux extrêmes températures originelles (celles hypothétiques du Big Bang), les particules et les anti-particules sont produites en nombre égal. Prodigieuse formation, en un temps très court, de toutes les particules élémentaires et de leur double.

Ensuite, expansion et refroidissement de l'Univers – le processus de matérialisation de l'Univers se ralentit. Disparition des anti-particules, au profit des simples particules, sans anti-matière – d'où résulte le monde « réel », l'effet de réalité « matérielle » du monde. Mais, au départ, cette matérialisation implique à la fois la matière et l'anti-matière. Ce n'est que l'éclipse de celle-ci qui met fin à la densité et à l'énergie maximales, au profit de l'énergie minimale de la réalité. Le refroidissement de l'univers s'accompagne d'une matérialité restreinte, où règnent enfin quelques lois physiques vérifiables (y compris, avec l'émergence de la lumière, la possibilité de l'observation, et donc d'une « objectivité » du monde).

En deçà de cette « objectivité » matérielle, il y a donc le vide initial, qui se définit comme un espace sans particule réelle. Non pas le néant, mais un océan de particules virtuelles, qui lui confèrent une énergie propre, une énergie potentielle, qui n'est rien, mais peut se transformer en tout ce qui est. Énergie versatile, d'avant la précipitation de la matière dans le cycle des causes et des effets.

Tel est le Rien, le Vide, scène primitive de l'illusion matérielle, et la continuation du Rien, comme perpétuation de cet état. Ceci permet de dessiner ce qu'il en est de l'illusion par opposition au réel. L'illusion est la qualité d'un monde qui, par la structure antinomique de la matière, garde

la potentialité d'annulation et de retour immatériel de l'énergie. L'illusion est la caractéristique de ce qui garde la possibilité de s'anéantir par réversion violente (abréaction matière – anti-matière) et donc de passer au-delà de l'objectivité « matérielle » (matière et anti-matière sont indiscernables dans l'absolu, elles rayonnent de la même lumière, elles ne sont distinctes et reliées l'une à l'autre que par la possibilité de s'anéantir l'une l'autre). Seule l'énergie liée à la matérialité restreinte, la nôtre, est vouée à la dégradation et à l'entropie.

Le vide originel est amorphe, stérile, homogène, symétrique. Il est parfait. Aucune réalité ne peut y émerger. C'est l'illusion absolue. Il faudra que soit brisée cette symétrie pour que s'instaure une matérialité soumise à des lois, une imperfection, où émergent des corps réels (mais d'où peut bien venir cette imperfection ? Qu'est-ce qui déclenche les brisures de symétrie ?). De cette imperfection nous, les humains, sommes les traces, puisque la perfection est de l'ordre de l'inhumain. Cependant nous sommes aussi les héritiers du Vide, du Rien, de cette scène primitive de l'absence, de cet état parfaitement indéchiffrable et énigmatique de l'Univers – situation qui ne sera jamais rachetée par le réel et l'hégémonie du réel. Nous sommes à la fois les héritiers de la symétrie et des brisures de symétrie, et notre imperfection est aussi radicale que peut l'être l'illusion radicale du Vide.

Sur l'autre versant se profile le crime parfait : la destruction de toute illusion, la saturation par la réalité absolue. Toutes traces de l'état initial sont effacées. Avec l'aventure de la technique, nous

sommes embarqués dans l'achèvement de ce qui a commencé avec la dispersion du vide initial : l'anéantissement du vide, de cette illusion parfaite, au nom d'une réalité achevée – l'équivalent de l'entropie totale – dont l'échéance est incalculable. Mais elle peut s'accélérer imprévisiblement, en fonction du processus d'information croissante. Car celle-ci, contrairement à l'illusion négentropique de la théorie de l'information, fait elle-même partie de la dégradation entropique, de ce destin de la matérialité restreinte, celui de plus de visibilité, de transparence, d'hypercoïncidence qui nous éloigne de plus en plus des conditions initiales et nous rapproche de la solution finale.

A moins que... à moins qu'on ne retrouve, en approfondissant l'essence de la technique, selon Heidegger, la figure stellaire du secret ? A moins que l'illusion indestructible ne nous attende au terme du processus ? N'avons-nous pas affaire, à travers nos hypertechnologies, à la transformation de toute matière en virtualité, en information, en irradiation ? Le monde n'aurait pris force de réalité, de matérialité, que dans une phase intermédiaire, avec la possibilité d'établir quelques lois, quelques constantes physiques, qui déjà au niveau des microsciences deviennent problématiques. Peut-être n'obéissons-nous, dans nos effets de réalité, qu'à un effet gravitationnel, inverse du prodigieux effet antigravitationnel qui fut à l'origine de l'Univers et de son expansion ? Et pourquoi cette anti-gravitation fondamentale ne serait-elle pas toujours à l'œuvre ? Et ne devrions-nous pas privilégier, selon une nouvelle physique, au lieu de l'attraction du plein vers le centre, l'attraction du vide vers la périphérie ?

Le comble de la réalité

Nous vivons dans l'illusion que c'est le réel qui manque le plus, mais au contraire : la réalité est à son comble. A force de performance technique, nous sommes arrivés à un tel degré de réalité et d'objectivité qu'on peut même parler d'un excès de réalité qui nous laisse bien plus anxieux et déconcertés que le défaut de réalité, que nous pouvions du moins compenser par l'utopie et l'imaginaire. Tandis qu'à l'excès de réalité, il n'y a plus ni compensation ni alternative. Plus de négation ni de dépassement possible, puisque nous sommes au-delà. Plus d'énergie négative, venue de la distorsion entre l'idéal et le réel – seule une hyperréaction née de la surfusion de l'idéal et du réel, née de la positivité totale du réel.

Cependant, tout en étant passés au-delà du réel, dans l'accomplissement virtuel, nous gardons la désagréable impression d'en avoir manqué la fin. Toute la modernité a eu pour objectif l'avènement de ce monde réel, la libération des hommes et des énergies réelles, tendues vers une transformation

objective du monde, au-delà de toutes les illusions dont l'analyse critique a nourri la philosophie et la pratique. Aujourd'hui, le monde est devenu réel au-delà de nos espérances. Il y a eu renversement des données réelles et rationnelles par leur achèvement même.

Une telle proposition peut sembler paradoxale devant toutes les traces d'inachèvement du monde, de pénurie et de misère, telles qu'on pourrait penser qu'il commence à peine d'évoluer vers un état plus réel et plus rationnel. Mais il faut anticiper : cette mise en pratique systématique du monde est allée très vite, le système réalisant tout le potentiel utopique et substituant la radicalité de son opération à la radicalité de la pensée. Rien ne sert de se réfugier dans la défense des valeurs, même critiques, ce qui est politiquement correct, mais intellectuellement anachronique. Ce qu'il faut, c'est penser cette réalisation inconditionnelle du monde, qui en est en même temps le simulacre inconditionnel. Ce dont nous manquons le plus, c'est d'une pensée de l'achèvement de la réalité.

Cette configuration paradoxale d'un univers achevé impose un autre mode de pensée que celui de la pensée critique, une pensée d'au-delà de la fin, une pensée des phénomènes extrêmes.

Jusqu'ici nous avons pensé une réalité inachevée, travaillée par le négatif, nous avons pensé ce qui manquait à la réalité. Aujourd'hui il s'agit de penser une réalité à laquelle il ne manque rien, des individus auxquels il ne manque potentiellement rien, et qui ne peuvent donc plus rêver d'une élévation dialectique. Ou plutôt : la dialectique s'est bien accomplie, mais ironiquement pourrait-on dire, pas

du tout dans l'assomption du négatif dont rêvait la pensée critique, mais dans une positivité totale, sans appel. Par absorption du négatif, ou tout simplement par le fait que le négatif, en se niant lui-même, n'a fait que générer une positivité redoublée. Ainsi le négatif disparaît en substance, et si la dialectique a bien eu lieu, c'est sur le mode parodique de son élimination, par purification ethnique du concept. Toujours est-il que nous sommes forcés de penser cette positivité pure, de penser le « réel dépassé » (comme on parle du « coma dépassé »), et non plus le tranquille dépassement du réel, ou sa doublure dans l'imaginaire.

Il n'est pas sûr que nous ayons les concepts nécessaires pour penser ce fait accompli, cette performance virtuelle du monde qui équivaut à l'élimination de toute négation, c'est-à-dire à une dé-négation pure et simple. Que peut la pensée critique, la pensée du négatif, contre l'état de dénégation ? Rien. Pour penser les phénomènes extrêmes, il faut qu'elle devienne elle-même phénomène extrême, qu'elle abandonne toute prétention critique, toute illusion dialectique, toute espérance, rationnelle, et qu'elle entre, à l'image du monde, en phase paradoxale, en phase ironique et paroxystique. Il faut être plus hyperréel que le réel, plus virtuel que la réalité virtuelle. Il faut que le simulacre de la pensée aille plus vite que les autres. Puisque nous ne pouvons plus multiplier le négatif par le négatif, il faut multiplier le positif par le positif. Il faut être plus positif encore que le positif pour rendre compte à la fois de la positivité totale du monde et de l'illusion de cette positivité pure.

Rien n'a le même sens dès lors qu'il est confronté non à sa forme inachevée, mais à sa forme accomplie, ou même excessive. Nous ne nous battons plus contre le fantôme de l'aliénation, mais contre celui de l'ultra-réalité. Nous ne nous battons plus contre notre ombre, mais contre la transparence. Et chaque avancée technologique, chaque progrès dans l'information et dans la communication nous rapproche de cette transparence inéluctable. Tous les signes se sont inversés en fonction de cette précession de la fin, de cette irruption de l'échéance au cœur même des choses et de leur déroulement. Les mêmes gestes, les mêmes pensées, les mêmes espoirs qui nous rapprochaient de cette finalité rêvée nous en éloignent désormais, puisqu'elle est derrière nous. De même tout change de sens dès lors que le mouvement de l'Histoire franchit cette ligne de démarcation fatale : les mêmes événements changent de sens selon qu'ils ont lieu dans une histoire qui se fait ou dans une histoire qui se défait. Il en est de la courbure de l'Histoire comme de la trajectoire de la réalité. C'est le mouvement ascendant qui leur donne force de réalité. En courbe descendante, ou bien même parce que le mouvement se prolonge par inertie, tout est pris dans un espace de réfraction différente, comme dans un alternateur de gravité. Dans ce nouvel espace, comme dans celui d'Alice, les mots et les effets s'inversent, tous les mouvements se contrarient.

La balance qui réglait notre monde par la force du négatif est déréglée. Événements, discours, sujets ou objets n'existent que dans le champ magnétique de la valeur, lequel n'existe que par la tension entre les deux pôles : bien ou mal, vrai ou faux, masculin

ou féminin. Or ce sont ces valeurs, aujourd'hui dépolarisées, qui se mettent à tourner dans le champ indifférencié de la réalité. Et les objets se mettent eux aussi à tourner dans le champ indifférencié de la valeur. Il n'y a plus qu'une forme circulaire de commutation, ou de substitution, entre des valeurs disjonctées et erratiques. Tout ce qui entrait dans une opposition réglée perd son sens par indistinction d'avec son contraire, due à la montée en puissance d'une réalité qui absorbe toutes les différences et confond les termes opposés dans la même promotion inconditionnelle.

Toutes choses perdant leur distance, leur substance, leur résistance dans l'accélération indifférente du système, les valeurs affolées se mettent à produire leur contraire, ou à loucher l'une sur l'autre. Ainsi la transparence du Mal n'est-elle que la transpiration du pire à travers le meilleur. Que du Bien s'engendre le Mal, rien de plus réjouissant. Mais n'y a-t-il pas une ironie égale dans le fait que le Mal engendre le Bien ? En fait, il faut concevoir les choses autrement : le Bien, c'est quand le Bien engendre le Bien, ou que le Mal engendre le Mal : tout est dans l'ordre. Le Mal, c'est quand le Bien engendre le Mal, ou que le Mal engendre le Bien. C'est là que tout va mal. C'est comme si les cellules du cœur engendraient des cellules du foie. Toute distorsion des causes et des effets est de l'ordre du Mal.

Ainsi l'extermination du négatif est la solution finale. Mais les jeux ne sont pas faits. Le destin du positif, d'un système culminant dans la positivité et la spéculation pure reste lui-même énigmatique. Par une forme de cohérence secrète, on y retrouve

une sorte de balance du Mal, de syllogisme du Vide et de l'Absence – une dialectique de la nullité.

Dans les *Dialogues d'exilés,* Brecht montre deux exilés en transit au buffet de la gare devant une bière. Ziffer dit : « Cette bière n'est pas une bière. Mais ceci est compensé par le fait que ce cigare non plus n'est pas un cigare. Si la bière n'était pas une bière, mais que le cigare, lui, fût un cigare, alors tout irait mal. » L'ordre s'établit ainsi de la compensation harmonieuse de plusieurs désordres. C'est la version ironique de la double négation. Dans l'expression « bête et méchant », le fait d'être méchant compense harmonieusement le fait d'être bête – il n'y a plus de scandale, la logique est sauve. C'est la balance subtile du négatif, l'équilibre du Mal par le Mal. Qui n'a d'ailleurs pas son équivalent dans celle du Bien par le Bien : ça, c'est l'utopie d'un monde idéal, du bien idéal – l'utopie de la bêtise précisément.

Ainsi procède naturellement le monde, par un enchaînement logique du Mal qui semble beaucoup plus capable d'en rendre compte que l'enchaînement inverse du Bien.

Brecht, dans le même Dialogue : « Quand à l'endroit non voulu, il y a quelque chose, c'est le désordre. Quand à l'endroit voulu, il n'y a rien, c'est l'ordre. » Ainsi la dialectique suit son cours, non vers une solution idéale, mais vers un ordre nul, et l'évidence du monde comme d'une équation à somme nulle. Dialectique du pire, mais bien tempérée, la seule sur laquelle on puisse se fonder avec certitude. Heureusement que finalement, à l'endroit voulu, il n'y a rien plutôt que quelque chose.

Si cette dialectique de la nullité est plus sûre, c'est qu'elle correspond profondément à la règle symbolique. Rien ne s'échange en termes d'équivalence positive – seuls s'échangent véritablement l'absence et le négatif. Il faut que le mal soit donné et rendu pour que les êtres soient liés par une réciprocité profonde. Telle est l'économie de la part maudite, dont le rien, le mal, l'irréductible, l'absence sont les opérateurs symboliques.

Ainsi quand à l'endroit voulu (la rue en Mai 68), il advient quelque chose, c'est le désordre. Mais n'y a-t-il pas un désordre égal si, là où il aurait dû se passer quelque chose (sur les écrans pendant la guerre du Golfe), il ne se passe rien ? Pas d'images, pas de guerre à proprement parler ? Cependant le non-lieu des images correspondait bien secrètement au non-lieu de la guerre, si bien que là aussi tout était dans l'ordre, comme dans l'histoire de la bière et du cigare.

Vaut-il mieux être là où il ne faut pas, mais où il y a quelque chose à voir (ailleurs que devant la télévision), ou être là où il faut, mais où il n'y a rien à voir (devant l'écran) ?

Notre morale critique tend à faire advenir quelque chose en place du rien, le sujet en place de l'objet. Mais le véritable défi est de n'être rien plutôt que quelque chose, de n'être pas là où il devrait y avoir quelqu'un : stratégie du non-lieu, stratégie du pire, stratégie de l'illusion, stratégie de la séduction. Il y a peut-être là quelque affectation, mais, là où il y a de l'affectation, il y a du plaisir. L'idée en revanche qu'une chose soit justement là où il faut, que quelqu'un soit justement ce qu'il doit être – point de vue objectif de l'ordre – est une pensée

inconcevable. Il n'existe aucune possibilité de cet ordre dans un monde réel.

De toute façon, il n'y a pas de possibilité d'être soi-même. Il n'y a pas de possibilité pour l'idée d'être elle-même. Si elle se réalise, elle le fait en se désavouant. Tout ce qui se réalise va contre son propre concept. Ainsi, dans les Dialogues, il est dit aussi que si la bière n'est pas de la bière, si le cigare n'est pas un cigare, si l'homme n'est plus un homme, le passeport, lui, par contre, reste un passeport. L'homme est sans identité, mais le passeport qui l'identifie est identique à lui-même. Or, il est aussi le signe de l'exil, donc la seule chose qui l'identifie témoigne en même temps que l'homme est devenu étranger à lui-même. Dans notre univers de tous les rêves, de tous les désirs, il n'est d'autre destin que ce désaveu de l'idée, du concept ou du rêve. Le passeport est là, mais à l'endroit voulu par le passeport, il n'y a rien. C'est l'ordre.

Le monde actuel excède la critique en ce qu'il est pris dans un mouvement perpétuel de désillusion et de dissolution, le mouvement même qui le pousse vers l'ordre, et vers un conformisme absurde, dont l'excès crée une désorganisation plus grande encore que l'excès inverse du désordre.

Parvenu à ce point, le réel (si on peut dire) ne répond plus qu'à une sorte d'ironie objective et de description pataphysique.

La Pataphysique est la science imaginaire de notre monde, la science imaginaire de l'excès, des effets excessifs, parodiques, paroxystiques, en particulier de l'excès de vide et d'insignifiance.

L'existence qui croit en sa propre existence est

une infatuation, une flatulence ridicule. L'ironie pataphysique vise cette outrecuidance des êtres qui s'alimentent de l'illusion féroce de leur existence. Car celle-ci n'est qu'une structure gonflable, semblable à la gidouille d'Ubu, qui se dilate dans le vide et finit par exploser comme les Palotins.

Il y a de l'ironie dans tous les processus extrêmes, dans tous les processus d'involution, d'effondrement, d'inflation, de déflation, de réversibilité. Ironie qui joue non pas de la négation, mais de la positivité vide, de la platitude exponentielle, jusqu'à ce que le processus s'inverse de lui-même et retrouve la splendeur du vide.

L'ironie de la technique

A l'apogée des performances technologiques, il reste l'impression irrésistible que quelque chose nous échappe – non pas parce que nous l'aurions perdu (le réel ?), mais parce que nous ne sommes plus en position de le voir : à savoir que ce n'est plus nous qui l'emportons sur le monde, mais le monde qui l'emporte sur nous. Ce n'est plus nous qui pensons l'objet, c'est l'objet qui nous pense. Nous vivions sous le signe de l'objet perdu, désormais c'est l'objet qui nous perd.

Nous sommes en pleine illusion de la finalité de la technique comme extension de l'homme et de sa puissance, en pleine illusion subjective de la technique. Mais aujourd'hui ce principe opérationnel est mis en échec par son extension même, par cette virtualité sans frein, outrepassant les lois de la physique et de la métaphysique. C'est la logique du système qui, l'emportant au-delà de lui-même, en altère les déterminations. En même temps qu'à un stade paroxystique, les choses en sont arrivées à un stade parodique.

Toutes nos technologies ne seraient ainsi que l'instrument d'un monde que nous croyons maîtriser, alors que c'est lui qui s'impose à travers cet appareillage dont nous ne sommes que les opérateurs. Illusion objective donc, analogue à celle de la sphère médiatique. L'illusion naïve sur les media, c'est qu'à travers eux le pouvoir politique manipule ou mystifie les masses. L'hypothèse inverse est plus subtile. A travers les media, ce sont les masses qui altèrent définitivement l'exercice du pouvoir (ou de ce qui se prend pour tel). C'est là où il croit les manœuvrer que les masses imposent leur stratégie clandestine de neutralisation et de déstabilisation. Même si les deux hypothèses sont valables simultanément, c'est de toute façon la fin de la Raison médiatique, la fin de la Raison politique. Tout ce qui se fera ou se dira dans la sphère des media est désormais ironiquement indécidable. La même hypothèse vaut pour l'objet de la science. A travers les procédures les plus fines que nous déployons pour le capter, n'est-ce pas lui qui se joue de nous et se rit de notre prétention objective à l'analyser ? Les scientifiques eux-mêmes ne seraient pas loin de l'admettre.

Peut-on avancer l'hypothèse, au-delà d'un stade objectif et critique, d'un stade ironique de la science, d'un stade ironique de la technique ? Ce qui nous délivrerait de la vision heideggerienne de la technique comme stade ultime de la métaphysique, de la nostalgie rétrospective de l'être et de toute critique malheureuse en termes d'aliénation et de désenchantement. Au profit d'une gigantesque ironie objective de tout ce processus qui ne serait pas loin du snobisme radical, du snobisme post-historique dont parlait Kojève.

Il semble en effet que si l'illusion du monde en est perdue, l'ironie, elle, soit passée dans les choses. Il semble que la technique se soit chargée de toute l'illusion qu'elle nous a fait perdre, et que la contrepartie de la perte de l'illusion soit l'apparition d'une ironie objective de ce monde. L'ironie comme forme universelle de la désillusion, mais aussi du stratagème par lequel le monde se dérobe derrière l'illusion radicale de la technique, et le secret (celui de la continuation du Rien) derrière la banalité universelle de l'information. Heidegger : « Si nous regardons bien l'essence ambiguë de la technique, alors nous apercevons la constellation, le mouvement stellaire du secret. »

Les Japonais pressentent une divinité dans chaque objet industriel. Pour nous, cette présence sacrée s'est réduite à une petite lueur ironique, à une nuance de jeu et de distanciation, mais qui n'en est pas moins une forme spirituelle, derrière laquelle se profile le malin génie de la technique, qui lui-même veille à ce que le secret du monde soit bien gardé. L'Esprit Malin veille sous les artefacts, et de toutes nos productions artificielles on pourrait dire ce que Canetti dit des bêtes, que derrière chacune d'elles il y a quelqu'un de caché et qui nous nargue.

L'ironie est la seule forme spirituelle du monde moderne, qui les a toutes anéanties. Elle seule est dépositaire du secret, mais nous n'en avons plus le privilège. Car elle n'est plus une fonction du sujet, elle est une fonction objective, celle du monde objectal et artificiel qui nous entoure, et où se réfléchit l'absence et la transparence du sujet. A la fonction critique du sujet a succédé la fonction

ironique de l'objet. Dès lors qu'ils sont passés par le médium ou par l'image, par le spectre du signe et de la marchandise, les objets exercent une fonction artificielle et ironique de par leur existence même. Plus besoin d'une conscience critique pour tendre au monde le miroir de son double : notre monde moderne a avalé son double en même temps qu'il a perdu son ombre, et l'ironie de ce double incorporé éclate à chaque instant dans chaque fragment de nos signes, de nos objets, de nos modèles. Plus besoin de confronter les objets à l'absurdité de leur fonction, dans une irréalité poétique, comme le firent les surréalistes : les choses se chargent de s'éclairer ironiquement toutes seules, elles se défaussent de leur sens sans effort. Tout cela fait partie de leur enchaînement visible, trop visible, qui crée de lui-même un effet de parodie.

L'aura de notre monde n'est plus sacrée. Ce n'est plus l'horizon sacré des apparences, c'est celui de la marchandise absolue. Son essence est publicitaire. Au cœur de notre univers de signes, il y a un Malin Génie publicitaire, un *trickster*, qui a intégré la bouffonnerie de la marchandise et de sa mise en scène. Un scénariste génial (le capital lui-même ?) a entraîné le monde dans une fantasmagorie dont nous sommes tous les victimes fascinées.

Toute métaphysique est balayée par ce renversement de situation, où le sujet n'est plus le maître de la représentation (« I'll be your mirror ! »), mais l'opérateur de l'ironie objective du monde. C'est l'objet désormais qui réfracte le sujet et lui impose sa présence et sa forme aléatoire, sa discontinuité, son morcellement, sa stéréophonie, son instantanéité artificielle. C'est la puissance de l'objet qui se fraie

un chemin à travers l'artifice même que nous lui avons imposé. Il y a là comme une revanche : l'objet devient un attracteur étrange. Dépouillé de toute illusion par la technique, dépouillé de toute connotation de sens et de valeur, exorbité, c'est-à-dire dégagé de l'orbite du sujet, c'est alors qu'il devient un objet pur, supraconducteur de l'illusion et du non-sens.

Finalement, nous sommes face à deux hypothèses inconciliables : celle de l'extermination de toute illusion du monde par la technique et le virtuel – ou celle d'un destin ironique de toute science et de toute connaissance par où se perpétueraient le monde et l'illusion du monde. L'hypothèse d'une ironie « transcendantale » de la technique étant par définition invérifiable, il faut s'en tenir à ces deux perspectives inconciliables et simultanément « vraies ». Rien ne permet d'en décider. « Le monde est ce qui a lieu », comme dit Wittgenstein.

Le snobisme machinal

Nothing is perfect, because it is opposed to Nothing.
Le Rien est parfait parce qu'il ne s'oppose à Rien.

Il n'y a rien à dire de Warhol, et ceci justement, Warhol l'a déjà dit tout au long de ses interviews et de son Journal, sans rhétorique, sans ironie, sans commentaires – lui seul étant capable de réfracter l'insignifiance de ses images, de ses faits et gestes dans l'insignifiance de son discours. C'est ce qui fait que, quelque lumière que l'on fasse sur l'objet Warhol, sur l'effet Warhol, il reste en lui quelque chose de définitivement énigmatique, qui l'arrache au paradigme de l'art et de l'histoire de l'art.

L'énigme, c'est celle d'un objet qui s'offre dans une transparence totale, et donc ne se laisse pas naturaliser par le discours critique ou esthétique.

C'est celle d'un objet superficiel et artificiel qui réussit à préserver son artificialité, à se dégager de toute signification naturelle pour prendre une intensité spectrale, vide de sens, qui est celle du fétiche.

L'objet-fétiche, on le sait, n'a pas de valeur. Ou plutôt il a une valeur absolue, il vit de l'extase de la valeur. Chaque image de Warhol est ainsi à la fois insignifiante en soi et d'une valeur absolue, celle d'une figure dont tout désir transcendant s'est retiré, ne laissant place qu'à l'immanence de l'image. C'est en ce sens qu'elle est artificielle. Warhol est le premier qui introduit au fétichisme moderne, au fétichisme transesthétique, celui d'une image sans qualité, d'une présence sans désir.

Warhol part de n'importe quelle image pour en éliminer l'imaginaire et en faire un pur produit visuel. Ceux qui retravaillent l'image vidéo, l'image scientifique, l'image de synthèse, font exactement l'inverse. Ils se servent du matériel brut et de la machine pour refaire de l'art. Warhol, lui, est une machine. La véritable métamorphose machinique, c'est lui. Les autres exploitent la technique pour faire illusion. Warhol nous livre l'illusion pure de la technique – la technique comme illusion radicale – bien supérieure aujourd'hui à celle de la peinture.

Les images de Warhol ne sont pas banales parce qu'elles seraient le reflet d'un monde banal, mais parce qu'elles résultent de l'absence de toute prétention du sujet à l'interpréter. Elles résultent de l'élévation de l'image à la figuration pure, sans la moindre transfiguration. Plus de transcendance, mais une montée en puissance du signe, qui, perdant toute signification naturelle, resplendit dans le vide de toute sa lumière artificielle.

Dans la vision mystique, l'illumination du moindre détail vient de l'intuition divine qui l'éclaire, du pressentiment d'une transcendance qui l'habite. Pour nous, au contraire, l'exactitude stupéfiante du monde vient du pressentiment d'une essence qui le fuit, d'une vérité qui ne l'habite plus. Elle vient d'une perception minutieuse du simulacre, et plus précisément du simulacre médiatique et industriel. Tel est Warhol et son hypostase sérielle de l'image, de la forme pure et vide de l'image, son icônerie extatique et insignifiante. C'est à la fois notre nouveau mystique, et l'antimystique absolu, dans le sens où chaque détail du monde, chaque image reste initiatique, mais initiatique de rien du tout.

Cette transmutation fétichiste sépare Warhol de Duchamp et de tous ses prédécesseurs. Car Duchamp, Dada, les surréalistes et tous ceux qui ont travaillé à déconstruire la représentation et à faire éclater l'œuvre d'art, font encore partie d'une avant-garde et relèvent d'une façon ou d'une autre de l'utopie critique. De toute façon, pour nous modernes, l'art a cessé d'être une illusion, il est devenu une idée, il cesse d'être idolâtrique pour devenir critique et utopique, même et surtout lorsqu'il démystifie son objet, ou lorsque avec Duchamp il esthétise d'un seul coup, par son porte-bouteilles, tout le champ de la réalité quotidienne.

Cela est encore vrai de toute une fraction du pop art, avec sa vision lyrique du pop-corn ou de la bande dessinée. La banalité devient ici le critère du salut esthétique, le moyen d'exalter la subjectivité créatrice de l'artiste. Anéantir l'objet pour mieux marquer l'espace idéal de l'art et la position idéale du sujet. Warhol, lui, n'est d'aucune avant-garde ni d'aucune utopie. Et s'il règle son compte

à l'utopie, c'est qu'au lieu de la projeter ailleurs, il s'installe directement au cœur, c'est-à-dire au cœur de nulle part. Il est lui-même ce lieu nul : c'est ainsi qu'il traverse l'espace de l'avant-garde et achève d'un seul coup le cycle de l'esthétique. C'est ainsi qu'il nous libère enfin de l'art et de son utopie critique.

L'art moderne était allé très loin dans la déconstruction de son objet, mais c'est Warhol qui est allé le plus loin dans l'anéantissement de l'artiste et de l'acte créateur. C'est là son snobisme, mais un snobisme qui nous soulage de toute l'affectation de l'art. Justement parce qu'il est machinal. Chez Picabia, Duchamp, la machine est encore présente comme mécanicité surréaliste, pas comme machinalité, c'est-à-dire comme réalité automatique du monde moderne. Warhol, lui, s'identifie purement et simplement au machinal, ce qui donne à ses images leur puissance contagieuse. Les autres artistes n'ont pas cette puissance de réaction en chaîne des images, même s'ils flirtent avec la banalité. C'est qu'ils ne sont pas devenus de véritables snobs – ce ne sont que des artistes. Leurs œuvres restent à mi-chemin de l'artifice. Tout en ayant perdu eux aussi le secret de la représentation, ils n'en tirent pas les conséquences, qui peuvent impliquer en effet, dans le snobisme machinal, une espèce de suicide.

Avec Warhol, c'est la prétention minimale de l'être, c'est la stratégie minimale des fins et des moyens. Il faut lire le Journal, tout le Journal de Warhol comme le plus beau récit de cette transparence, de cette inexpression méticuleuse, de cette

volonté d'insignifiance qui est sans doute notre version contemporaine de la volonté de puissance.

Derrière ce qu'on a voulu prendre pour de l'obsession ou de la facilité mondaine, « rien ne manque, tout y est. Le regard dénué d'affect. La grâce diffuse. La langueur de l'ennui, la pâleur en pure perte, l'élégante outrance, l'étonnement essentiellement passif, le savoir secret et ensorcelant... La naïveté de l'enfant mangeant un chewing-gum, l'éclat enraciné dans le désespoir, la négligence admirative d'elle-même, l'altérité portée à son point de perfection, la légèreté, l'aura ténébreuse, voyeuriste et vaguement sinistre, la présence magique, pâle et feutrée, la peau et les os... » *(Philosophie de A à B).*

Secondairement, c'est peut-être pour cela qu'on peut multiplier une image de Warhol à l'infini, mais qu'on ne peut l'approfondir dans le détail. A ma connaissance, il n'y a pas de détail agrandi d'une œuvre de Warhol. C'est que chacune fonctionne déjà comme un hologramme, où il n'y a pas de différence entre le détail et l'ensemble, et où le regard diffuse en étendue dans un objet sans substance, jusqu'à se confondre avec sa présence virtuelle.

Warhol lui-même n'est jamais qu'une sorte d'hologramme. Les gens célèbres viennent à la Factory tourner autour de lui, sans rien pouvoir en tirer, mais en essayant de passer à travers comme à travers un filtre ou un objectif photographique, ce qu'il était devenu en effet. Valerie Solanas essaiera même de briser cet objectif en lui tirant dessus, de traverser l'hologramme pour vérifier que du sang pouvait encore en couler. C'est le cas de dire avec Warhol : « Plus superficiel que moi, tu meurs. » Et Warhol a bien failli en mourir.

Tout dans Warhol est factice : l'objet y est factice, parce qu'il n'est plus relatif au sujet, mais au seul désir d'objet. L'image y est factice, parce qu'elle n'est plus relative à une exigence esthétique, mais au seul désir d'image (et les images de Warhol se désirent et s'engendrent les unes les autres). Dans ce sens, Warhol est le premier artiste passé au stade du fétichisme radical, stade ultérieur à celui de l'aliénation – stade paradoxal d'une altérité portée à son point de perfection.

C'est ce qui lui a valu cette forme toute particulière de fascination qui ne va qu'au fétiche, cette aura fétichiste qui s'attache à la singularité du vide. Et le fameux quart d'heure de gloire dont il parle n'est jamais que la faculté d'accéder à cette extrême insignifiance, celle qui fait le vide autour d'elle, et donc vers laquelle tous les désirs sont irrésistiblement attirés. Ce n'est pas si facile, cette insignifiance. Dans l'espace vide du désir, les places sont chères.

Les fétiches communiquent entre eux selon la toute-puissance de la pensée, avec la rapidité du rêve. Alors que les signes ont entre eux une relation différée, les fétiches suivent une réaction en chaîne immédiate, parce qu'ils sont d'une substance mentale indifférente. On le voit dans les objets de mode, dont la transmission est irréelle et instantanée, parce qu'ils n'ont pas le sens. Les idées elles aussi peuvent avoir ce mode de transmission : il suffit de les fétichiser.

Ne nous trompons pas sur les formes cool, indifférentes à elles-mêmes, que peut prendre ce fétichisme chez Warhol. Derrière ce snobisme machinal, il s'agit en réalité d'une montée en puissance

de l'objet, de l'image, du signe, du simulacre, en même temps que d'une montée en puissance de la valeur, dont le plus bel exemple est le marché de l'art lui-même. Nous sommes loin de l'aliénation du prix, qui est encore une mesure réelle des choses. Nous sommes dans l'extase de la valeur, qui fait éclater la notion de marché, et anéantit du même coup l'œuvre d'art en tant que telle. Warhol est naturellement complice de cette extermination du réel par l'image, et d'une telle surenchère de celle-ci qu'elle met fin à toute valeur esthétique.

Warhol réintroduit le néant au cœur de l'image. Dans ce sens on ne saurait dire qu'il n'est pas un grand artiste : heureusement pour lui, ce n'est pas un artiste du tout. L'enjeu de son œuvre est un défi à la notion même d'art et d'esthétique.

Le règne de l'art est celui d'une gestion conventionnelle de l'illusion, d'une convention qui circonscrit les effets délirants de l'illusion, qui conjure l'illusion comme phénomène extrême. L'esthétique restitue une maîtrise du sujet sur l'ordre du monde, une forme de sublimation de l'illusion totale du monde, qui sinon nous anéantirait.

Cette illusion, d'autres cultures en ont accepté l'évidence cruelle, en tentant d'y ménager un équilibre sacrificiel. Nous, les cultures modernes, ne croyons plus qu'à la réalité (ce qui est bien sûr la dernière des illusions), et nous avons choisi de tempérer les ravages de l'illusion par cette forme cultivée, docile, du simulacre, qu'est la forme esthétique.

Celle-ci a toute une histoire. Mais parce qu'elle a une histoire, elle n'a aussi qu'un temps, et c'est peut-être maintenant que nous assistons à l'évanouissement de cette histoire, de cette forme res-

treinte et conventionnelle du simulacre, au profit du simulacre inconditionnel, c'est-à-dire d'une scène primitive de l'illusion, où nous rejoindrions les fantasmagories inhumaines de toutes les cultures d'avant la nôtre.

Warhol est l'illustration de ce simulacre inconditionnel.

Warhol est un mutant.

A ce stade de machination, d'automachination, il n'existe plus d'espace critique, celui d'une présence respective du sujet et de l'objet, mais un espace paradoxal, celui d'une disparition respective du sujet et de l'objet. Un peu comme dans les sciences actuelles, où la position du sujet et celle de l'objet disparaissent simultanément, la seule réalité de l'objet étant celle de ses traces sur un écran de calcul. Ce nouvel espace scientifique est lui-même un espace paradoxal. Il n'y a pas plus d'univers réel derrière les écrans qui retracent la trajectoire des particules qu'il n'y a de sujet Warhol derrière les images de Warhol. Sans doute n'est-ce plus de l'art, peut-être n'est-ce même plus exactement de la science – qu'est-ce qu'une science paradoxale ? Mais ce stade paradoxal est le nôtre, et il est irréversible.

Il faut donc en finir avec l'interminable polémique sur la valeur critique ou non critique de Warhol, sur sa complicité avec le système des media ou celui du capital. Bien sûr qu'il n'y a pas de dénonciation dans l'univers de Warhol, puisqu'il n'y a même pas d'énoncé à proprement parler. C'est ça qui fait sa force. Toute signification critique ne ferait qu'affaiblir la position paradoxale. Toute

négativité ne ferait qu'altérer l'image comme phénomène extrême, à savoir l'indifférence radicale des images à l'égard du monde. C'est là le secret de l'image, de sa radicalité superficielle et de son innocence matérielle, cette capacité de réfracter toute interprétation dans le vide. C'est en préservant cette indifférence des images à l'égard du monde, et notre propre indifférence (warholienne) à l'égard des images qu'on préserve leur virulence et leur intensité.

Telle est l'image sans objet, à qui manque l'imaginaire du sujet. Comme ce fameux couteau sans lame à qui il manque le manche. Au lieu que dans le couteau réel, le manche s'oppose à la lame, dans le couteau idéal, c'est l'absence de manche qui s'oppose à l'absence de lame. Telle est la perfection du couteau, tel est aussi l'univers de Warhol, où rien ne s'oppose à rien. Que personne ne s'oppose à personne est aussi, selon ses propres termes, la perfection de l'altérité, parce que c'est l'insignifiance qui lie les choses entre elles, qui lie les gens entre eux.

Warhol est agnostique, comme nous le sommes tous en secret. L'agnostique ne prétend pas que Dieu n'existe pas, il dit : Dieu existe (peut-être), mais je n'y crois pas. Warhol dit : l'art existe (peut-être), mais je n'y crois pas. Et c'est justement parce que je n'y crois pas que je suis le meilleur. Ce n'est ni de l'orgueil ni du cynisme publicitaire. C'est la logique de l'agnostique. Le fétichisme sexuel, lui aussi, est sexuellement indifférent : il ne croit pas au sexe, il ne croit qu'à l'idée du sexe, laquelle, bien sûr, est asexuée. Ainsi nous ne croyons plus

en l'art, mais seulement en l'idée de l'art, qui elle-même, bien sûr, n'a rien d'esthétique.

Warhol peut dire ainsi : Si je pouvais être sûr que tout ce que je fais n'est que du bluff, je ferais des choses extraordinaires. Si je savais que tout ce que je fais n'est pas de moi, je ferais des choses merveilleuses. Ça, c'est le snobisme, et en même temps le défi de celui qui n'y croit pas de faire mieux que tous ceux qui y croient.

Warhol ne se fatigue jamais. L'agnostique ne va pas se fatiguer à œuvrer pour la gloire de Dieu, ou à faire la preuve de son existence. Warhol ne va pas se fatiguer à faire la preuve de l'existence de l'art. Parce que au fond on n'en a pas besoin. On n'a pas plus besoin du pathos de l'art que du pathos de la souffrance ou du pathos du désir. Voilà un trait stoïcien. Ce qu'il y a de bien chez Warhol, c'est qu'il est à la fois stoïcien, agnostique, puritain, hérétique. Ayant toutes les qualités, il en fait généreusement crédit à tout ce qui l'entoure. Le monde est là, et il est excellent. Les gens sont là, et ils sont OK. Ils n'ont pas besoin de croire à ce qu'ils font, ils sont parfaits. C'est lui le meilleur, mais tout le monde est génial. Jamais on n'a ainsi liquidé, par une sorte d'ironie maximaliste, le privilège du créateur. Et ceci sans mépris ni démagogie : il y a chez lui une sorte d'innocence désinvolte, une forme gracieuse d'abolition des privilèges. Il y a chez lui quelque chose des cathares et de la théorie des Parfaits.

Cette munificence warholienne, tellement différente du sentiment de caste qui est généralement celui de l'art et des artistes, ne vient pas d'un principe démocratique. Tout au contraire : d'un principe d'illusion (le concept du monde comme

artifice du diable, en même temps que celui de perfection réalisée, ici sur terre, sont les deux concepts fondamentaux des Cathares. Ce sont aussi les deux hérésies fondamentales aux yeux de l'Église, et elles le sont aujourd'hui encore pour toutes les orthodoxies politiques et morales). L'illusion est en effet le principe le plus égalitaire, le plus démocratique qui soit : chacun est égal devant le monde comme illusion, alors que nous ne le sommes pas du tout devant le monde comme Vérité et Réalité, où s'engendrent toutes les inégalités.

C'est pourquoi Warhol peut se faire le scénariste d'une figuration parfaite, égale pour tous. Toutes les images sont bonnes, puisqu'elles font également illusion. Tous les gens sont formidables, et les clichés qu'on en prend sont forcément réussis. C'est la démocratie universelle de la figuration. Warhol lui-même ne fait que cela : de la figuration. Marylin est une figurante : elle n'est star que parce qu'elle est entrée dans la figuration pure. Valerie Solanas, quand elle tire sur Warhol, n'est qu'une figurante qui tire sur un figurant. Ses assistants sont des figurants, ils travaillent pour lui, à sa place. Le monde entier, non seulement scénique et médiatique, mais politique et moral, est voué à la figuration. Il s'agit d'un état métaphysique de notre monde moderne, qui rejoint celui de simulacre inconditionnel. La différence, c'est qu'au lieu d'en avoir une vision déprimée liée à notre préjugé naturaliste, Warhol jouit de cet état de figuration comme d'une seconde nature. Une machine devrait être malheureuse, puisqu'elle est parfaitement aliénée. Warhol non : il invente le bonheur de la machine, celui de rendre le monde encore plus

illusoire qu'auparavant. Car c'est bien là le destin de toutes nos techniques : rendre le monde encore plus illusoire. Warhol a compris cela, il a compris que c'est la machine qui est génératrice de l'illusion totale du monde moderne, et c'est en prenant le parti pris joyeux de cette figuration machinale qu'il réussit une sorte de transfiguration, alors que l'art qui se prend pour tel ne fait figure que de simulation vulgaire.

En ce qui concerne la gloire, la position de Warhol est très simple. La gloire repose sur l'ennui comme l'aura des images sur leur insignifiance. Dans le Journal, la gestion méticuleuse de sa gloire s'accompagne d'une indifférence remarquable à sa propre vie. La gloire est le coup de projecteur accidentel qui éclaire l'acteur involontaire de sa propre vie, c'est l'aura d'une existence conçue comme fait divers exceptionnel, rendue exceptionnelle par la lumière artificielle. Tout est affaire d'éclairage. La lumière naturelle du génie est rare, mais la lumière artificielle qui règne sur notre monde est tellement abondante qu'il y en aura forcément pour tout le monde. Une machine elle-même peut devenir célèbre, et Warhol n'a jamais prétendu qu'à cette célébrité machinale, célébrité sans conséquence et qui ne laisse pas de traces. Elle relève de l'exigence de toutes choses aujourd'hui d'être plébiscitées, d'être félicitées par le regard. On dit qu'il fait sa propre publicité. Mais non : il n'est que le médium de cette gigantesque publicité que se fait le monde à travers la technique, à travers les images, forçant notre imagination à s'effacer, nos passions à s'extravertir, brisant le

miroir que nous lui tendions, hypocritement d'ailleurs, pour le capter à notre profit.

C'est pourquoi Warhol ne fait pas partie de l'histoire de l'art. Il fait partie du monde, tout simplement. Il ne le représente pas, il en est un fragment, un fragment à l'état pur. C'est pourquoi, vu dans la perspective de l'art, il peut être décevant. Vu comme réfraction de notre monde, il est d'une évidence parfaite. Comme le monde lui-même : vu du côté du sens, le monde est bien décevant. Vu du côté de l'apparence et du détail, il est d'une évidence parfaite. Telle est aussi la machine Warhol, cette extraordinaire machine à filtrer le monde dans son évidence matérielle.

Nul ne peut prétendre la décrire. Cela impliquerait une complicité littérale, une complicité machinale avec Warhol. Or tout le monde n'a pas la chance d'être une machine.

Objects in this mirror

« I'll be your mirror ! » – c'est la formule du sujet. « We shall be your favorite disappearing act ! » – c'est le slogan de l'objet (quelque chose comme : nous serons votre lieu de disparition privilégié). Encore faut-il que cette disparition soit le lieu d'apparition de l'Autre. Car c'est pour lui la seule façon d'exister. Ce que vous engendrez sur le mode de la production ne sera jamais que l'image de vous-mêmes. Seul ce qui advient sur le mode de la disparition est véritablement autre.

Les êtres, les objets sont tels qu'en eux-mêmes leur disparition les change. C'est en ce sens qu'ils nous trompent, et qu'ils font illusion. Mais c'est en ce sens aussi qu'ils sont fidèles à eux-mêmes, et que nous devons leur être fidèles, dans leur détail minutieux, dans leur figuration exacte, dans l'illusion sensuelle de leur apparence et de leur enchaînement. Car l'illusion ne s'oppose pas à la réalité, elle est une réalité plus subtile qui enveloppe la première du signe de sa disparition.

Chaque objet photographié n'est que la trace laissée par la disparition de tout le reste. Du haut de cet objet exceptionnellement absent du reste du monde, vous avez sur le monde une vue imprenable.

L'absence du monde présente dans chaque détail, renforcée par chaque détail – comme l'absence du sujet renforcée par chaque trait d'un visage. Cette illumination du détail, on peut l'obtenir aussi par une gymnastique mentale, ou par une subtilité des sens. Mais ici la technique l'opère sans coup férir. C'est peut-être un piège.

La photo n'est pas une image en temps réel. Elle garde le moment du négatif, le suspense du négatif, ce léger décalage qui permet à l'image d'exister, avant que le monde, ou l'objet disparaissent dans l'image – ce qu'ils ne sauraient faire dans l'image de synthèse, où le réel a déjà disparu. La photo préserve le moment de la disparition, et donc le charme du réel comme d'une vie antérieure.

Le silence de la photo. Une de ses qualités les plus précieuses, à la différence du cinéma, de la télé, de la pub, à qui il faut toujours imposer silence, et sans y réussir. Silence de l'image qui se passe (ou devrait se passer !) de tout commentaire. Mais silence de l'objet aussi, qu'elle arrache au contexte tonitruant du monde réel. Quels que soient la violence, la vitesse, le bruit qui l'entourent, la photo rend l'objet à l'immobilité et au silence. En pleine turbulence, elle recrée l'équivalent du désert, de l'immobilité phénoménale. Elle est la seule façon de traverser les villes en silence, de traverser le monde en silence.

La photo a un caractère obsessionnel, narcissique, extatique. C'est une activité solitaire. L'image photographique est irréparable, aussi irréparable que l'état des choses à tel moment donné. Toute retouche, tout repentir, comme toute mise en scène, a un caractère abominablement esthétique. La solitude du sujet photographique dans l'espace et le temps est corrélative de la solitude de l'objet et de son silence caractériel. Ce qui se photographie bien, c'est ce qui a trouvé son identité caractérielle, c'est-à-dire n'a plus besoin du désir de l'autre.

Le seul désir profond n'est pas de ce qui me manque, ni même de celui à qui je manque (c'est déjà plus subtil), mais de celui à qui je ne manque pas, de ce qui est parfaitement capable d'exister sans moi. Quelqu'un à qui je ne manque pas, ça, c'est l'altérité radicale. Le désir est toujours celui de cette perfection étrangère, en même temps que de la briser peut-être, de la défaire. On ne bande dans ce sens que pour ce dont on veut à la fois partager et briser la perfection et l'impunité.

D'où vient la magie objective de la photo : c'est que c'est l'objet qui fait tout le travail. Les photographes ne l'admettront jamais, et soutiendront que toute l'originalité réside dans leur vision du monde. C'est ainsi qu'ils font de trop bonnes photos, confondant leur vision subjective avec le miracle réflexe de l'acte photographique.

Ceci n'a rien à voir avec l'écriture, dont la puissance de séduction est bien supérieure – la puissance de stupéfaction de la photo en revanche est bien supérieure à celle de l'écriture. Il est rare qu'un texte puisse s'offrir avec la même instantanéité, la

même évidence qu'une ombre, une lumière, une matière, un détail photographique. Parfois chez Gombrowicz, ou chez Nabokov, lorsque leur écriture retrouve la trace du désordre originel, la véhémence matérielle, objectale, des choses sans qualités, la puissance érotique d'un monde nul.

D'où la difficulté de photographier les individus et les visages. C'est que la mise au point photographique est impossible sur quelqu'un dont la mise au point psychologique laisse à désirer. Le sujet, contrairement à l'objet, n'est jamais complice – il fait trembler l'objectif. N'importe quel être humain est le lieu d'une telle mise en scène, le lieu d'une (dé)construction tellement complexe que l'objectif, tenté malgré lui par la ressemblance, le dépouille de son caractère. Le problème ne se pose pas avec les objets qui, n'étant pas passés par le stade du miroir, échappent à toute ressemblance.

On dit : il y a toujours un instant photographique à saisir, où l'être le plus banal donne à voir son identité secrète. Mais ce qui est intéressant, c'est son altérité secrète, et, plutôt que de chercher l'identité derrière les apparences, il faut chercher le masque derrière l'identité, la figure qui nous hante et nous détourne de notre identité – la divinité masquée qui hante chacun de nous, en effet, pour un instant, un jour ou l'autre.

Pour les objets, les sauvages, les bêtes, les primitifs, l'altérité est sûre, la singularité est sûre. Le plus insignifiant des objets est « autre ». Pour le sujet, c'est beaucoup moins sûr. Car le sujet – est-ce le prix de son intelligence ou le signe de sa bêtise ? – réussit, au prix d'efforts souvent inouïs, à n'exister que dans les limites de son identité. Si

on peut espérer conjurer ce processus, c'est en rendant les êtres un peu plus énigmatiques à eux-mêmes, un peu plus étrangers les uns aux autres. Ainsi dans l'acte photographique, il ne s'agit pas de les prendre pour objets, mais de les faire devenir objets, donc de les faire devenir autres, c'est-à-dire de les prendre pour ce qu'ils sont.

S'il y a un secret de l'illusion, c'est de prendre le monde pour le monde, et non pour son modèle. C'est de rendre au monde la puissance formelle de l'illusion, ce qui est tout un que de redevenir, de façon immanente, « chose parmi les choses ».

Tchouang-Tseu et Houei-Tseu se promenaient sur une levée de la rivière Hao. Tchouang-Tseu dit : « Voyez comme les vairons se promènent tout à leur aise ! C'est là la joie des poissons.

– Vous n'êtes pas un poisson, dit Houei-Tseu. Comment savez-vous ce qui est la joie des poissons ?

– Vous n'êtes pas moi, répartit Tchouang-Tseu. Comment savez-vous que je ne sais pas ce qui est la joie des poissons ?

– Je ne suis pas vous, dit Houei-Tseu, et assurément je ne sais pas ce que vous savez ou non. Mais comme assurément vous n'êtes pas un poisson, il est bien évident que vous ne savez pas ce qui est la joie des poissons.

– Revenons, dit Tchouang-Tseu, à notre première question. Vous m'avez demandé : comment savez-vous ce qui est la joie des poissons ? Vous saviez que je le savais, puisque vous m'avez demandé comment je le savais. Je le sais parce que je suis sur le bord de la rivière Hao. »

Le syndrome de Babel

Pour rendre le monde à son illusion sans merci, à son indétermination sans appel, une seule solution : la désinformation, la déprogrammation, l'échec à la perfection.

Nous sommes passés très près du crime parfait avec la construction de la tour de Babel. Heureusement Dieu est intervenu en dispersant les langues et en semant la confusion entre les hommes. Car la dispersion des langues n'est un désastre que du point de vue du sens et de la communication. Du point de vue du langage lui-même, de la richesse et de la singularité du langage, c'est une bénédiction du ciel – contre la secrète intention de Dieu, qui était de punir les hommes, mais qui sait ? c'était peut-être une ruse du Tout-Puissant.

Les langues ne sont si belles, toutes sans exception, que parce qu'elles sont incomparables, irréductibles l'une à l'autre. C'est par cette distinction qu'elles exercent leur séduction propre, c'est par cette altérité qu'elles sont profondément complices. La véritable malédiction, c'est quand nous sommes

condamnés à la programmation universelle de la langue. Fiction démocratique de la communication, où se réconcilieraient toutes les langues à l'ombre du sens et du bon sens. Fiction de l'information, d'une forme universelle de transcription qui annule le texte original. Avec les langages virtuels, nous sommes en train d'inventer l'anti-Babel, la langue universelle, la véritable Babylone, où toutes les langues sont confondues et prostituées les unes aux autres. Véritable proxénétisme de la communication, qui s'oppose à l'illusion magique de l'altérité.

Comme si on pouvait réconcilier les langues ! L'hypothèse même est absurde. On le pourrait si elles étaient différentes, seulement différentes. Mais les langues ne sont pas différentes, elles sont autres. Elles ne sont pas plurielles, elles sont singulières. Et irréconciliables, comme tout ce qui est singulier. Il faut préférer le singulier au pluriel. Il faudrait étendre à tous les objets la dispersion fatale des langues.

Infecté par ce virus de la communication, le langage lui-même tombe sous le coup d'une pathologie virale. Certes il souffre traditionnellement de rhétorique, de langue de bois, de logorrhée, de tautologie, comme un corps peut souffrir des attaques mécaniques et organiques – le signe aussi peut être malade, il n'en garde pas moins sa forme, et une analyse critique et clinique peut toujours rétablir les conditions de sa bonne forme. Mais avec les langages virtuels, ce n'est plus une pathologie traditionnelle de la forme, c'est une pathologie de la formule, d'un langage voué à des commandements opérationnels simplifiés : cybernétique. C'est alors que l'altérité volée du langage se venge, et que

s'installent ces virus endogènes de décomposition, contre lesquels la raison linguistique ne peut plus rien. Voué à son agencement numérique, à la répétition infinie de sa propre formule, le langage, du fond de son malin génie, se venge en se déprogrammant tout seul, en se désinformant automatiquement. (La déprogrammation du langage sera l'œuvre du langage lui-même ! La dérégulation du système sera l'œuvre du système lui-même !)

Pourquoi ne pas généraliser cette déprogrammation à l'individu et à l'ordre social – étendre le Syndrome de Babel à la Loterie de Babylone ?

Tout commence, dans la fiction de Borgès, par l'institution collective du hasard, par une redistribution aléatoire des statuts, des fortunes et du jeu social : la Loterie. Chaque existence en devient singulière, incomparable, sans détermination logique. Et pourtant, ça marche. Tout le monde finit par préférer cela au jeu social traditionnel, voué de toute façon lui aussi à l'arbitraire. Or mieux vaut l'arbitraire objectif du hasard, l'indétermination ouverte que l'illusion masquée du libre arbitre. Tout le monde finit par préférer être n'importe qui, au gré de la Loterie, avoir un destin accidentel plutôt qu'une existence personnelle. De toute façon, nous sommes devenus n'importe qui aujourd'hui. Mais nous le sommes devenus de façon honteuse, dans la promiscuité statistique, dans la monotonie collective, au lieu de l'être de façon éclatante, véritablement libre, par un décret venu d'ailleurs.

Dans la communication, les individus subissent, de par la promiscuité et l'interaction perpétuelle, le même destin – la même absence de destin. La communication fait fonction d'écran total contre

les radiations de l'altérité. Pour préserver l'étrangeté des uns aux autres, ce destin personnel d'une « singularité quelconque » (G. Agambden), pour casser cette programmation « sociale » de l'échange qui égalise les destins, il n'est que d'introduire l'arbitraire du hasard ou d'une règle du jeu. Contre l'écriture automatique du monde : la déprogrammation automatique du monde.

A la différence de toutes les illusions qui se donnent comme vérité (y compris celle de la réalité), l'illusion du jeu se donne comme telle. Le jeu n'exige pas qu'on y croie, pas plus qu'il n'est question de croire aux apparences, dès lors qu'elles se donnent pour telles (dans l'art par exemple). Mais parce qu'ils n'y croient pas, il y a une relation d'autant plus nécessaire des joueurs à la règle du jeu : celle d'un pacte symbolique, qui n'est jamais celle de la relation à la loi. La loi est nécessaire, la règle est fatale. Il n'y a rien à comprendre à la règle. Les partenaires eux-mêmes n'ont pas à se comprendre. Ils ne sont pas réels l'un pour l'autre, ils sont complices de la même illusion, qui ne peut qu'être partagée, en quoi elle est supérieure à la vérité et à la loi, qui prétendent régner sans partage.

D'où le fait paradoxal de l'illusion comme seul véritable principe démocratique. Nul n'est égal devant la loi, alors que tous sont égaux devant la règle, puisqu'elle est arbitraire. La seule démocratie est donc celle du jeu. C'est pourquoi les classes pauvres s'y livrent avec fureur. Si le gain du jeu est inégal – c'est la « fortune », mais de cette inégalité vous n'avez pas à répondre devant votre conscience – la distribution des chances, elle, est égale, puisque c'est celle du hasard. Elle n'est ni

juste ni injuste. Ainsi les populations de Babylone finissent par préférer la distribution hasardeuse des destins, parce qu'elle les laisse libres d'agir dans l'innocence totale. L'incertitude étant notre condition fondamentale, le miracle du jeu est de transformer cette incertitude en règle du jeu, et d'échapper ainsi à la condition naturelle.

Avec cette pensée du Jeu et de la Loterie, de la Singularité et de l'Arbitraire, prend fin l'obsession d'un Dieu rationaliste englobant dans sa vision tous les détails de l'univers et en réglant tous les mouvements. Situation épuisante que l'idée que la moindre pensée, le moindre battement d'ailes d'un papillon étaient comptabilisables dans le programme d'ensemble de la création, entraînant pour chacun une responsabilité maximale. Nous sommes libérés de cette obsession avec la Loterie et la turbulence aléatoire. Quel soulagement de savoir que d'innombrables processus ont lieu non seulement sans nous, mais sans Dieu, sans personne ! Les Anciens étaient plus malins que nous. Ils avaient confié aux dieux la responsabilité du monde, de ses accidents, de ses caprices, ce qui les laissait libres d'agir à leur guise. Les dieux incarnaient le jeu, le chaos, l'illusion du monde, et non sa vérité. Peut-être avec la théorie du Jeu et du Chaos sommes-nous en passe de nous dégager de cette responsabilité historique, de cette responsabilité terroriste du salut et de la vérité, qu'exploitent la science et la religion, et de retrouver la même liberté que les Anciens.

La pensée radicale

« Le roman est une œuvre d'art non pas tellement par ses ressemblances inévitables avec la vie que par les différences incommensurables qui le séparent d'elle. »

STEVENSON

Ainsi la pensée ne vaut pas tellement par ses convergences inévitables avec la vérité que par les divergences incommensurables qui l'en séparent.

Il n'est pas vrai que pour vivre, il faille croire à sa propre existence. Notre conscience n'est d'ailleurs jamais l'écho de notre existence en temps réel, mais l'écho en temps différé, l'écran de dispersion du sujet et de son identité (il n'y a que dans le sommeil, l'inconscience et la mort que nous existons en temps réel, que nous sommes identiques à nous-mêmes). Cette conscience résulte bien plus spon-

tanément d'un défi à la réalité, du parti pris de l'illusion objective du monde plutôt que de sa réalité. Ce défi est plus vital pour notre survie et celle de l'espèce que la croyance à la réalité et à l'existence, qui relève des consolations spirituelles à l'usage d'un autre monde. Notre monde, lui, est tel qu'il est, et n'en est pas plus réel pour autant. « L'instinct le plus puissant de l'homme, c'est d'entrer en conflit avec la vérité, donc avec le réel. »

La croyance à la réalité fait partie des formes élémentaires de la vie religieuse. C'est une faiblesse de l'entendement, une faiblesse du sens commun, en même temps que le dernier retranchement des zélateurs de la morale et des apôtres du rationnel. Heureusement, personne, pas même ceux qui le professent, ne vit selon ce principe, et pour cause. Personne ne croit foncièrement au réel, ni à l'évidence de sa vie réelle. Ce serait trop triste.

Mais enfin, disent ces bons apôtres, vous n'allez quand même pas discréditer la réalité aux yeux de ceux qui ont déjà bien du mal à vivre, et qui ont bien droit au réel et au fait qu'ils existent. Même objection que pour le Tiers-Monde : vous n'allez quand même pas discréditer l'abondance aux yeux de ceux qui crèvent de faim. Ou bien : vous n'allez pas discréditer la lutte de classes aux yeux des peuples qui n'ont même pas eu droit à leur révolution bourgeoise. Ou bien : vous n'allez pas discréditer la revendication féministe et égalitaire aux yeux de toutes celles qui n'ont même pas entendu parler des droits de la femme, etc. Si vous n'aimez pas la réalité, n'en dégoûtez pas les autres ! C'est une question de morale démocratique : il ne faut

pas désespérer Billancourt. Il ne faut jamais désespérer personne.

Il y a un profond mépris derrière ces intentions charitables. D'abord dans le fait d'instituer la réalité comme une sorte d'assurance-vie ou de concession perpétuelle, comme une sorte de droit de l'homme ou de bien de consommation courante. Mais surtout en créditant les gens de ne mettre leur espoir que dans les preuves visibles de leur existence : en leur imputant ce réalisme saint-sulpicien, on les prend pour des naïfs et des débiles. Ce mépris, il faut dire à leur décharge que les propagandistes de la réalité l'exercent d'abord sur eux-mêmes, réduisant leur propre vie à une accumulation de faits et de preuves, de causes et d'effets. Ressentiment bien ordonné commence toujours par soi-même.

Dites : Ceci est réel, le monde est réel, le réel existe (je l'ai rencontré) – personne ne rit. Dites : Ceci est un simulacre, vous n'êtes qu'un simulacre, cette guerre est un simulacre – tout le monde s'esclaffe. D'un rire jaune et condescendant, ou convulsif, comme devant une plaisanterie puérile ou une proposition obscène. Tout ce qui touche au simulacre est tabou ou obscène, comme ce qui touche au sexe ou à la mort. Pourtant, ce sont bien plutôt la réalité et l'évidence qui sont obscènes. C'est la vérité qui devrait faire rire. On peut rêver d'une culture où tout le monde rit spontanément lorsque quelqu'un dit : Ceci est vrai, ceci est réel.

Tout ceci définit le rapport insoluble de la pensée et du réel. Une certaine forme de pensée est solidaire du réel. Elle part de l'hypothèse qu'il y a une référence à l'idée et une idéation possible de la réalité. Polarité réconfortante, qui est celle des

solutions dialectiques et philosophiques sur mesure. L'autre forme de pensée est excentrique au réel, étrangère à la dialectique, étrangère même à la pensée critique. Elle n'est même pas une dénégation du concept de réalité. Elle est illusion, puissance d'illusion, c'est-à-dire un jeu avec la réalité, comme la séduction est un jeu avec le désir, comme la métaphore est un jeu avec la vérité. Cette pensée radicale n'est issue ni d'un doute philosophique, ni d'un transfert utopique ni d'une transcendance idéale. Elle est l'illusion matérielle, immanente à ce monde dit « réel ». Du coup elle semble venir d'ailleurs. Elle semble l'extrapolation de ce monde-ci dans un autre monde.

De toute façon, il y a incompatibilité de la pensée et du réel. Il n'y a de l'une à l'autre aucune sorte de transition nécessaire ou naturelle. Ni alternance, ni alternative : seules l'altérité et la distance les maintiennent sous tension. C'est ce qui assure à la pensée sa singularité, par quoi elle fait événement, tout comme la singularité du monde, par quoi il fait événement.

Il n'en a sans doute pas toujours été ainsi. On peut rêver d'une conjonction heureuse de l'idée et de la réalité, à l'ombre des Lumières et de la modernité, dans les temps héroïques de la pensée critique. Mais celle-ci, qui s'exerçait contre une certaine illusion, superstitieuse, religieuse ou idéologique, est terminée en substance. Si même elle avait survécu à sa sécularisation catastrophique dans toutes les politiques du XX^e^ siècle, cette relation idéale, et comme nécessaire, entre le concept et la réalité, serait aujourd'hui détruite de toute façon. Elle s'est défaite sous la pression d'une

simulation gigantesque, technique et mentale, au profit d'une autonomie du virtuel, désormais libéré du réel, et d'une autonomie simultanée du réel, que nous voyons fonctionner pour lui-même dans une perspective délirante, c'est-à-dire autoréférentielle à l'infini. Expulsé en quelque sorte de son propre principe, extranéé, le réel est devenu lui-même un phénomène extrême. C'est-à-dire qu'on ne peut plus le penser comme réel, mais comme exorbité, comme vu d'un autre monde – comme illusion. Songeons à l'expérience stupéfiante que serait la découverte d'un autre monde réel que le nôtre. L'objectivité de notre monde, nous l'avons découverte, comme l'Amérique, à peu près à la même époque. Or ce qu'on a découvert, on ne peut plus jamais l'inventer. C'est ainsi que nous avons découvert la réalité, qui reste à inventer (c'est ainsi que nous avons inventé la réalité, qui reste à découvrir).

Pourquoi n'y aurait-il pas autant de mondes réels que de mondes imaginaires ? Pourquoi un seul monde réel, pourquoi une telle exception ? A vrai dire, le monde réel, entre tous les autres possibles, est impensable, sinon comme superstition dangereuse. Nous devons nous en détacher comme la pensée critique s'est détachée jadis (au nom du réel !) de la superstition religieuse. Penseurs, encore un effort !

De toute façon, les deux ordres de pensée sont inconciliables. Ils suivent chacun leur cours sans se confondre, au mieux ils glissent l'un sur l'autre comme des plaques tectoniques, de temps en temps leur collision ou leur subduction créent des lignes de faille où la réalité s'engouffre. La fatalité est toujours au croisement de ces deux lignes de forces. De même la pensée radicale est au croisement

violent du sens et du non-sens, de la vérité et de la non-vérité, de la continuité du monde et de la continuité du rien.

Contrairement au discours du réel, qui parie sur le fait qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, et se veut fondé sur la caution d'un monde objectif et déchiffrable, la pensée radicale, elle, parie sur l'illusion du monde. Elle se veut illusion restituant la non-véracité des faits, la non-signification du monde, faisant l'hypothèse inverse qu'il n'y a rien plutôt que quelque chose, et traquant ce rien qui court sous l'apparente continuité du sens.

La prédiction radicale est toujours celle de la non-réalité des faits, de l'illusion de l'état de fait. Elle ne commence qu'avec le pressentiment de cette illusion, et ne se confond jamais avec l'état objectif des choses. Toute confusion de ce genre est du même ordre que celle du messager avec son message, qui entraîne l'élimination du messager porteur de mauvaises nouvelles (par exemple celle de l'incertitude du réel, du non-lieu de certains événements, de la nullité de nos valeurs).

Toute confusion de la pensée avec l'ordre du réel – cette prétendue « fidélité » au réel d'une pensée qui l'a fait surgir de toutes pièces – est hallucinatoire. Elle relève par ailleurs d'un contresens total sur le langage, lequel est illusion dans son mouvement même, puisqu'il est porteur de cette continuité du vide, de cette continuité du rien au cœur même de ce qu'il dit, puisqu'il est, dans sa matérialité même, déconstruction de ce qu'il signifie. Comme la photographie connote l'effacement, la mort de ce qu'elle représente, ce qui lui donne son intensité, ainsi ce qui fait l'intensité de l'écriture, qu'elle soit fiction ou théorie, c'est le vide, le néant en filigrane,

c'est l'illusion du sens, c'est la dimension ironique du langage, corrélative de celle des faits eux-mêmes, qui ne sont jamais que ce qu'ils sont. Littéralement : ils ne sont jamais plus que ce qu'ils sont, et ils ne sont jamais seulement ce qu'ils sont. L'ironie des faits, dans leur misérable réalité, c'est justement qu'ils ne sont que ce qu'ils sont, mais que par le fait même, ils sont forcément au-delà. Car l'existence de fait est impossible – rien n'est d'une évidence totale sans devenir énigmatique. La réalité elle-même est trop évidente pour être vraie.

C'est cette transfiguration ironique qui constitue l'événement du langage. Et c'est à restituer cette illusion fondamentale du monde et du langage que doit s'employer la pensée, sauf à prendre stupidement les concepts dans leur littéralité – messager confondu avec le message, langage confondu avec son sens, et donc sacrifié d'avance.

L'exigence de la pensée est double et contradictoire. Elle n'est pas d'analyser le monde pour en extraire une vérité improbable. Elle n'est pas de s'adapter aux faits pour en abstraire quelque construction logique. Elle est de mettre en place une forme, une matrice d'illusion et de désillusion, que la réalité séduite vienne spontanément alimenter, et qui donc se vérifie implacablement (il faut seulement de temps en temps faire bouger un peu l'objectif). Car la réalité ne demande qu'à se soumettre aux hypothèses, elle les vérifie toutes, c'est là d'ailleurs sa ruse et sa vengeance.

L'idéal théorique serait de mettre en place des propositions telles qu'elles puissent être démenties par la réalité, telles que celle-ci n'ait d'autre secours que de s'y opposer violemment, et par là de se

démasquer. Car la réalité est une illusion, et toute pensée doit chercher d'abord à la démasquer. Pour cela, elle doit elle-même s'avancer masquée et se constituer comme leurre, sans égard à sa propre vérité. Elle doit mettre son orgueil à ne pas être un instrument d'analyse, à ne pas être un instrument critique. Car c'est le monde qui doit s'analyser lui-même. C'est le monde lui-même qui doit se révéler non comme vérité, mais comme illusion. La déréalisation du monde sera l'œuvre du monde lui-même.

Il faut prendre au piège la réalité, il faut aller plus vite qu'elle. L'idée elle aussi doit aller plus vite que son ombre. Mais si elle va trop vite, elle perd même son ombre. N'avoir plus l'ombre d'une idée... Les mots vont plus vite que le sens, mais s'ils vont trop vite, c'est la folie : l'ellipse du sens peut faire perdre même le goût du signe. Contre quoi échanger cette part d'ombre et de travail, cette part d'économie intellectuelle et de patience – contre quoi la vendre au diable ? C'est bien difficile de le dire. En fait, nous sommes les orphelins d'une réalité venue trop tard, et qui n'est elle-même, comme la vérité, qu'un constat à retardement.

Le fin du fin, c'est qu'une idée disparaisse en tant qu'idée pour devenir chose parmi les choses. C'est là qu'elle trouve son achèvement. Étant devenue consubstantielle au monde qui l'entoure, elle n'a plus lieu d'apparaître, ni d'être défendue comme telle. Évanescence de l'idée par dissémination silencieuse. Une idée n'est jamais destinée à éclater, mais à s'éteindre dans le monde, dans sa transparition au monde, et dans la transparition du monde en elle. Un livre ne s'arrête qu'à la disparition de son objet. Sa substance ne doit pas laisser de traces.

C'est l'équivalent d'un crime parfait. Quel que soit son objet, l'écriture doit en laisser rayonner l'illusion et en faire une énigme insaisissable – irrecevable pour les realpoliticiens du concept. L'objectif de l'écriture, c'est d'altérer son objet, de le séduire, de le faire disparaître à ses propres yeux. Elle vise à une résolution totale, résolution poétique selon Saussure, celle même de la dispersion rigoureuse du nom de Dieu.

Contrairement à ce qui en est dit (le réel est ce qui résiste, ce sur quoi butent toutes les hypothèses), la réalité n'est pas très solide, et semble plutôt disposée à se replier en désordre. Des pans entiers de la réalité s'écroulent, comme dans l'effondrement de la Baliverna de Buzzatti, où la moindre faille entraîne une réaction en chaîne. On en trouve partout des vestiges décomposés, comme dans la Carte et le Territoire de Borgès.

Non seulement elle n'offre plus de résistance à ceux qui la dénoncent, mais elle se dérobe même à ceux qui prennent parti pour elle. C'est peut-être une façon de se venger de ses zélateurs : en les renvoyant à leur propre désir. Finalement, c'est peut-être plutôt une sphinge qu'une chienne.

Plus subtilement, elle se venge de ceux qui la nient, en leur donnant paradoxalement raison. Lorsque l'hypothèse la plus cynique, la plus provocatrice, se vérifie, c'est un tour pendable, vous êtes désarmés devant la lamentable confirmation de vos dires par une réalité sans scrupules.

Ainsi vous avancez l'idée de simulacre, sans cependant vraiment y croire, et en espérant même que le réel la réfute (gage de scientificité selon Popper).

Hélas, seuls les fanatiques de la réalité réagissent, elle, pour sa part, ne semble pas vouloir vous démentir, bien au contraire : tous les simulacres s'y donnent libre cours. En ayant dérobé l'idée, elle se pare désormais de toute la rhétorique de la simulation. C'est aujourd'hui le simulacre qui assure la continuité du réel, c'est lui qui cache désormais non pas la vérité, mais le fait qu'il n'y en ait pas, c'est-à-dire la continuité du rien.

Tel est le paradoxe de toute pensée qui s'inscrit en faux contre le réel : quand elle se voit dérober son propre concept. Les événements, privés de sens en eux-mêmes, nous volent le sens. Ils s'adaptent aux hypothèses les plus fantastiques, comme les espèces naturelles et les virus aux environnements les plus hostiles. Ils ont une capacité mimétique extraordinaire : ce ne sont plus les théories qui s'adaptent aux événements, mais l'inverse. De cette façon, ils nous mystifient, car une théorie qui se vérifie n'est plus une théorie. Terrifiant de voir l'idée coïncider avec la réalité. C'est l'agonie du concept. L'épiphanie du réel est le crépuscule de son concept.

Nous avons perdu cette avance des idées sur le monde, cette distance qui fait qu'une idée reste une idée. La pensée doit être exceptionnelle, anticipatrice et à la marge – l'ombre projetée des événements futurs. Or nous sommes aujourd'hui à la traîne des événements. Ils peuvent donner parfois l'impression de régresser, en fait, ils nous ont dépassés depuis longtemps. Le désordre simulé des choses est allé plus vite que nous. L'effet de réalité s'est effacé devant l'accélération – anamorphose de la vitesse. Les événements, tels qu'ils sont, ne sont jamais en retard sur eux-mêmes, toujours au-delà de leur sens. D'où le retard de l'interprétation, qui

n'est plus que la figure rétrospective de l'événement imprévisible.

Que faire alors ? Que devient l'hétérogénéité de la pensée dans un monde converti aux hypothèses les plus délirantes ? Quand tout se conforme au modèle ironique, critique, alternatif, catastrophique – au-delà même des espérances ?

Eh bien, c'est le paradis : on est au-delà du Jugement dernier, dans l'immortalité – le tout est d'y survivre. Car là prend fin l'ironie, le défi, l'anticipation, le maléfice, aussi inexorablement que l'espérance aux portes de l'enfer. En fait, c'est là que commence l'enfer, celui de la réalisation inconditionnelle de toutes les idées, l'enfer du réel. On comprend (Adorno) que les concepts préfèrent se saborder plutôt que d'en arriver là.

Autre chose nous a été volé : l'indifférence. La puissance de l'indifférence, qui est la qualité de l'esprit, par opposition au jeu des différences, qui est la caractéristique du monde. Or celle-ci nous a été volée par un monde devenu indifférent, comme l'extravagance de la pensée nous a été volée par un monde extravagant. Quand les choses, les événements renvoient les uns aux autres et à leur concept indifférencié, alors l'équivalence du monde rencontre et annule l'indifférence de la pensée – et c'est l'ennui. Plus d'altercation ni d'enjeu. C'est le partage des eaux mortes.

Qu'elle était belle, l'indifférence, dans un monde qui ne l'était pas, dans un monde différent, convulsif et contradictoire, avec des enjeux et des passions ! Du coup, l'indifférence devenait elle-même un enjeu et une passion. Elle pouvait anticiper sur l'indiffé-

rence du monde et faire événement de cette anticipation. Aujourd'hui il est difficile d'être plus indifférents à leur réalité que les faits eux-mêmes, plus indifférentes à leur sens que les images. Notre monde opérationnel est un monde apathique. Or à quoi sert d'être dépassionné dans un monde sans passion, ou désinvolte dans un monde désinvesti ?

Il n'est pas question de défendre la pensée radicale. Toute idée qu'on défend est présumée coupable, et toute idée qui ne se défend pas toute seule mérite de disparaître. En revanche, il faut se battre contre toute inculpation d'irresponsabilité, de nihilisme, de désespoir. La pensée radicale n'est jamais dépressive. Le contresens là-dessus est total. La critique idéologique et moraliste, obsédée par le sens et le contenu, obsédée par la finalité politique du discours, ne tient jamais compte de l'écriture, de l'acte d'écriture, de la force poétique, ironique, allusive, du langage, du jeu avec le sens. Elle ne voit pas que la résolution du sens est là, dans la forme même, dans la matérialité formelle de l'expression.

Le sens, lui, est toujours malheureux. L'analyse est par définition malheureuse, puisqu'elle est née de la désillusion critique. Mais la langue, elle, est heureuse, même quand elle désigne un monde sans illusion et sans espoir. Ce serait même là la définition d'une pensée radicale : une forme heureuse et une intelligence sans espoir.

Les critiques, étant malheureux par nature, choisissent toujours les idées comme terrain de bataille. Ils ne voient pas que si le discours a toujours tendance à produire du sens, la langue et l'écriture, elles, font toujours illusion – elles sont l'illusion

vivante du sens, la résolution du malheur du sens par le bonheur de la langue. Ce qui est bien le seul acte politique, ou transpolitique, que puisse accomplir celui qui écrit.

Des idées, tout le monde en a, et plus qu'il n'en faut. Ce qui compte, c'est la singularité poétique de l'analyse. Cela seul peut justifier d'écrire, et non la misérable objectivité critique des idées. Jamais il n'y aura de solution à la contradiction des idées, si ce n'est dans l'énergie et le bonheur de la langue. « Je ne peins pas la tristesse et la solitude, dit Hopper, je ne cherche qu'à peindre la lumière sur ce mur. »

De toute façon, il vaut mieux une analyse désespérante dans une langue heureuse qu'une analyse optimiste dans une langue malheureuse, désespérante d'ennui et démoralisante de platitude, comme c'est le plus souvent le cas. L'ennui formel que sécrète cette pensée idéaliste et volontariste est le signe secret de son désespoir – par rapport au monde et par rapport à son propre discours. C'est là qu'est la véritable pensée dépressive, chez ceux qui ne parlent que de dépassement et de transformation du monde, alors qu'ils sont incapables de transfigurer leur propre langue.

La pensée radicale est étrangère à toute résolution du monde dans le sens d'une réalité objective et de son déchiffrement. Elle ne déchiffre pas. Elle anagrammatise, elle disperse les concepts et les idées, et, par son enchaînement réversible, elle rend compte, en même temps que du sens, de l'illusion fondamentale du sens. Le langage rend compte de l'illusion même du langage comme stratagème définitif, et, à travers lui, de l'illusion du monde comme

piège infini, comme séduction de l'esprit, comme subtilisation de toutes nos facultés mentales. Tout en étant vecteur de sens, il est en même temps supra-conducteur de l'illusion et du non-sens. Le langage n'est que le complice involontaire de la communication – par sa forme même, il en appelle à l'imagination spirituelle et matérielle des sons et du rythme, à la dispersion du sens dans l'événement de la langue. Cette passion de l'artifice, cette passion de l'illusion, c'est celle de défaire cette trop belle constellation du sens. Et de laisser transparaître l'imposture du monde, qui est sa fonction énigmatique, la mystification du monde, qui est son secret. Tout en laissant transparaître sa propre imposture – imposteur, et non composteur de sens. Cette passion l'emporte dans l'usage libre et spirituel du langage, dans le jeu spirituel de l'écriture. Là où il n'est pas tenu compte de cet artifice, non seulement le charme en est perdu, mais le sens lui-même ne peut être résolu.

Chiffrer, non déchiffrer. Travailler l'illusion. Faire illusion, pour faire événement. Rendre énigmatique ce qui est clair, inintelligible ce qui n'est que trop intelligible, illisible l'événement même. Accentuer la fausse transparence du monde pour y semer une confusion terroriste, les germes ou les virus d'une illusion radicale, c'est-à-dire d'une désillusion radicale du réel. Pensée virale, délétère, corruptrice de sens, génératrice d'une perception érotique du trouble de la réalité.

Promouvoir un commerce clandestin des idées, de toutes les idées irrecevables, des idées imprenables, comme il fallait promouvoir celui de l'alcool dans les années 30. Car nous sommes déjà en pleine

prohibition. La pensée est devenue une denrée extrêmement rare, prohibée et prohibitive, qui doit être cultivée en des lieux secrets, selon des règles ésotériques.

Tout doit se passer clandestinement. Le marché officiel de la pensée sera tenu pour universellement corrompu et complice de la prohibition de la pensée par la cléricalité dominante. Toute intervention d'intellectuels critiques, éclairés et bien-pensants, tous *politically correct* même sans le savoir, sera tenue pour nulle et honteuse.

Effacer en soi toute trace du complot intellectuel. Subtiliser le dossier réalité pour en effacer les conclusions. En fait, c'est la réalité elle-même qui fomente sa propre dénégation, sa propre perte à travers notre peu de réalité. D'où le sentiment que toute cette affaire – le monde, la pensée, le langage – est venue d'ailleurs et pourrait disparaître comme par enchantement. Car le monde ne cherche pas à exister plus, ni à persévérer dans l'existence. Il cherche au contraire le moyen le plus spirituel d'échapper à la réalité. Il cherche, à travers la pensée, ce qui peut le mener à sa perte.

La règle absolue est de rendre ce qui vous a été donné. Jamais moins, toujours plus. La règle absolue de la pensée, c'est de rendre le monde tel qu'il nous a été donné – inintelligible – et si possible un peu plus inintelligible.

L'AUTRE VERSANT DU CRIME

Avec le Virtuel, nous entrons non seulement dans l'ère de la liquidation du Réel et du Référentiel, mais dans celle de l'extermination de l'Autre.

C'est l'équivalent d'une purification ethnique qui toucherait non seulement des populations singulières, mais s'acharnerait sur toutes les formes d'altérité.

Celle de la mort – qu'on conjure par l'acharnement thérapeutique.

Celle du visage et du corps, qu'on traque par la chirurgie esthétique.

Celle du monde, qu'on efface par la Réalité Virtuelle.

Celle de chacun, qu'on abolira un jour par le clonage des cellules individuelles.

Et tout simplement celle de l'autre, en voie de dilution dans la communication perpétuelle.

Si l'information est le lieu du crime parfait contre la réalité, la communication est le lieu du crime parfait contre l'altérité.

Plus d'autre : la communication.
Plus d'ennemi : la négociation.
Plus de prédateur : la convivialité.
Plus de négativité : la positivité absolue.
Plus de mort : l'immortalité du clone.
Plus d'altérité : identité et différence.
Plus de séduction : l'indifférence sexuelle.
Plus d'illusion : l'hyperréalité, la Virtual Reality.
Plus de secret : la transparence.
Plus de destin.

Le crime parfait.

Le Monde sans femmes

Le Monde sans femmes (*Il Mondo senza Donne,* 1935), de Virgilio Martini, décrit les ravages d'une maladie mystérieuse (appelée finalement la fallopite) qui décime toutes les femmes en état de procréer, de la puberté à la ménopause. Les symptômes de la maladie font irrésistiblement penser, avec cinquante ans d'avance, à ceux du sida. Par une coïncidence étonnante, la maladie est partie d'Haïti pour envahir le monde entier. Et par une autre coïncidence paradoxale, cette maladie, devant laquelle la science est impuissante (exactement comme pour le sida), on finit par en trouver l'origine dans un complot d'homosexuels pour exterminer la race féminine ! L'épidémie suit son cours, toutes les adolescentes et les femmes jeunes disparaissent, et la race humaine est bientôt menacée d'extinction. La suite, riche en péripéties, relève du suspense. Mais l'idée force est celle d'une extermination de la féminité – allégorie terrifiante de l'extermination de toute altérité, dont le féminin est la métaphore, et peut-être plus que la métaphore.

Ce dont nous sommes victimes, et pas du tout allégoriquement, c'est d'un virus destructeur de l'altérité. Et plus encore que pour le sida, on peut prédire qu'aucune science ne saurait nous protéger de cette pathologie virale qui, à force d'anticorps et de stratégies immunitaires, vise à l'extinction pure et simple de l'autre. Si dans l'immédiat ce virus ne touche pas à la reproduction biologique de l'espèce, il touche à une fonction plus fondamentale encore, celle de la reproduction symbolique de l'autre, au profit d'une reproduction clonée, asexuée, de l'individu sans espèce. Car être déprivé de l'autre, c'est être déprivé de sexe, et être déprivé de sexe, c'est être déprivé de l'appartenance symbolique à quelque espèce que ce soit.

Le livre fut, à sa parution en Italie (1953 – il était resté inédit pendant vingt ans, par refus des éditeurs), condamné et retiré de la circulation pour obscénité, alors qu'il n'y a rien au fond de moins pornographique qu'un monde sans femmes. Mais ce n'était qu'un alibi pour cacher l'idée panique, sous le couvert d'une destruction de la féminité, d'une destruction plus monstrueuse encore, devant l'idée d'un monde tout entier livré au Même.

C'est la fin littérale de l'aliénation. Il n'y a plus personne en face. Jadis on aurait vu là la fin idéale du sujet – appropriation et disposition totales de soi-même. Aujourd'hui on s'aperçoit que l'aliénation nous protégeait de quelque chose de pire, de la perte définitive de l'autre, de l'expropriation de l'autre par le même.

Il existe en allemand deux termes apparemment synonymes, mais dont la distinction est significative.

« VERFREMDUNG », c'est le devenir-autre, étranger à soi, l'aliénation au sens littéral. « ENTFREMDUNG », en revanche, signifie la dépossession de l'autre, la perte de toute altérité. Or il est beaucoup plus grave d'être dépossédé de l'autre que de soi-même. La déprivation de l'autre est pire que l'aliénation : une altération mortelle, par liquidation de l'opposition dialectique elle-même. Déstabilisation sans appel, celle du sujet sans objet, du même sans l'autre – stase définitive et métastase du Même. Destin funeste pour les individus comme pour nos systèmes, autoprogrammés et autoréférentiels : plus d'adversaire, plus d'environnement hostile – plus d'environnement du tout, plus d'extériorité. C'est comme d'arracher une espèce à ses prédateurs naturels. Privée de cette adversité, elle ne peut que se détruire elle-même (par « déprédation » en quelque sorte). La mort étant la grande prédatrice naturelle, une espèce qu'on tente à tout prix d'immortaliser, d'arracher à la mort – ce que nous faisons à travers toutes nos technologies de substitution du vivant – est vouée à disparaître. La meilleure stratégie pour perdre quelqu'un étant d'éliminer tout ce qui le menace et lui faire perdre ainsi toutes ses défenses, c'est celle que nous sommes en train de nous appliquer à nous-mêmes. En éliminant l'autre sous toutes ses formes (maladie, mort, négativité, violence, étrangeté) sans compter les différences de race et de langue, en éliminant toutes les singularités pour faire rayonner une positivité totale, nous sommes en train de nous éliminer nous-mêmes.

Nous nous sommes battus contre la négativité et la mort, en extirpant le mal sous toutes ses formes. En éliminant le travail du négatif, nous avons déchaîné la positivité, et c'est elle aujourd'hui qui

est devenue meurtrière. En libérant la réaction en chaîne du positif, nous avons libéré du même coup, par un effet pervers, mais parfaitement cohérent, une intense pathologie virale. Car le virus, loin d'être négatif, résulte au contraire d'une ultra-positivité, dont il est l'incarnation meurtrière. Ceci nous avait échappé, ainsi que les métamorphoses du mal, qui suivent comme leur ombre les progrès de la raison.

Ce paradigme du sujet sans objet, du sujet sans autre, se repère dans tout ce qui a perdu son ombre et qui est devenu transparent à soi-même, jusque dans les substances dévitalisées : dans le sucre sans calories, dans le sel sans sodium, dans la vie sans sel, dans l'effet sans cause, dans la guerre sans ennemi, dans les passions sans objet, dans le temps sans mémoire, dans le maître sans esclave, dans l'esclave sans maître que nous sommes devenus.

Qu'advient-il d'un maître sans esclave ? Il finit par se terroriser lui-même. Et d'un esclave sans maître ? Il finit par s'exploiter lui-même. Aujourd'hui les deux sont réunis dans la forme moderne de la servitude volontaire : asservissement aux systèmes de données, aux systèmes de calcul – efficacité totale, performance totale. Nous sommes devenus maîtres, au moins virtuels, de ce monde, mais l'objet de cette maîtrise, la finalité de cette maîtrise ont disparu.

La chirurgie de l'altérité

Cette liquidation de l'Autre se double d'une synthèse artificielle de l'altérité, chirurgie esthétique radicale, dont celle du visage et du corps n'est que le symptôme. Car le crime n'est parfait que lorsque même les traces de la destruction de l'Autre ont disparu.

Avec la modernité, on entre dans l'ère de la production de l'autre. Il ne s'agit plus de le tuer, de le dévorer, de le séduire, de rivaliser avec lui, de l'aimer ou de le haïr – il s'agit d'abord de le produire. Ce n'est plus un objet de passion, c'est un objet de production.

Peut-être l'Autre, dans sa singularité irréductible, est-il devenu dangereux ou insupportable, et faut-il en exorciser la séduction ? Peut-être tout simplement l'altérité et la relation duelle disparaissent-elles progressivement avec la montée en puissance des valeurs individuelles ? Toujours est-il que l'altérité vient à manquer, et qu'il faut de toute nécessité produire l'Autre comme différence, à défaut

de vivre l'altérité comme destin. Ceci vaut aussi bien pour le corps, le sexe, la relation sociale. C'est pour échapper au monde comme destin, au corps comme destin, au sexe (et à l'autre sexe) comme destin, que s'invente la production de l'Autre comme différence. Ainsi de la différence sexuelle. Vouloir désintriquer l'inextricable altérité du masculin et du féminin pour rendre chacun à sa spécificité et à sa différence est une absurdité. C'est pourtant celle de notre culture sexuelle de libération et d'émancipation du désir. Chaque sexe avec ses caractéristiques anatomiques, psychologiques, avec son désir propre, et toutes les péripéties insolubles qui s'ensuivent, y compris l'idéologie du sexe et l'utopie d'une différence fondée à la fois en droit et en nature.

Cette invention de la différence coïncide avec celle d'une nouvelle image de la femme, et donc un changement du paradigme sexuel. C'est la production par l'hystérie masculine, au tournant du XIX^e siècle et de la modernité, d'une imagination de la femme en lieu et place de la féminité volée. (Christina von Braun – *Nicht-Ich* et *Die schamlose Schönheit des Vergangenen* – 1985, 1989.) Dans cette configuration hystérique, c'est en quelque sorte la féminité de l'homme qui se projette dans la femme et la modèle comme figure idéale à sa ressemblance. Il ne s'agit plus, comme dans la figure courtoise et aristocratique de la séduction, de conquérir la femme, de la séduire ou d'en être séduit, il s'agit de la produire comme utopie réalisée – femme idéale ou femme fatale, métaphore hystérique et surnaturelle. C'est le travail de l'Éros romantique que d'avoir mis en scène cet idéal : la

femme comme résurrection projective du même, figure jumelle presque incestueuse – artefact voué désormais à la confusion amoureuse, c'est-à-dire à un pathétique de la ressemblance idéale des êtres et des sexes. La différence sexuelle, le concept de différence sexuelle qui s'installe dans le même mouvement n'est qu'un détour de la forme incestueuse. Homme et femme n'y sont plus que le mirage l'un de l'autre. Ils ne sont séparés et différents que pour mieux devenir le miroir, indifférent souvent, l'un de l'autre. Toute la mécanique érotique change de sens, car l'attraction érotique qui émanait jadis de l'étrangeté et de l'altérité passe désormais du côté du semblable et de la ressemblance.

Ainsi *Le Monde sans femmes* de Martini n'est pas si allégorique que cela. De par l'invention d'une féminité qui rend la femme superflue, qui en fait une incarnation supplétive, la femme a réellement disparu, sinon physiquement, du moins sous le coup d'une féminité de substitution.

Ceci vaut pour l'homme aussi d'ailleurs, car c'est sa propre féminité volée qu'il transpose dans le miroir théâtral du rôle et de l'idée de la femme. Et si la femme réelle semble disparaître dans cette invention hystérique, il faut voir que le désir masculin y devient lui aussi complètement problématique, puisqu'il n'est plus capable que de se projeter dans son image et devenir ainsi purement spéculatif.

Toutes les gloses sur le privilège sexuel du masculin ne sont ainsi que des sottises. Dans l'illusion sexuelle de notre temps, il y a une sorte de justice immanente qui fait que, dans cette différence en trompe-l'œil, les deux sexes perdent tout autant leur singularité, leur différence culminant inexorable-

ment dans l'indifférenciation. Le processus d'extrapolation du Même, de gémellisation des sexes (si la gémellité est un thème si actuel, c'est qu'elle reflète ce mode de clonage libidinal) résulte en une assimilation progressive qui va jusqu'à faire de la sexualité une fonction inutile. Anticipant sur les clones futurs, inutilement sexués, puisque la sexualité ne sera plus nécessaire à leur reproduction.

L'avènement de la problématique du « genre » (« gender ») substituée à celle du sexe, illustre cette dilution progressive de la fonction sexuelle. C'est l'ère du Transsexuel, où les conflits liés à la différence, et même les signes biologiques et anatomiques de la différence, se perpétuent longtemps après que l'altérité réelle des sexes a disparu.

Quand les sexes louchent l'un sur l'autre, l'un à travers l'autre. Le masculin louche sur le féminin, le féminin louche sur le masculin. Ce n'est plus le regard de la séduction, c'est un strabisme sexuel généralisé, qui reflète celui des valeurs morales et culturelles : le vrai louche sur le faux, le beau louche sur le laid, le bien louche sur le mal, et vice versa. Ils se branchent l'un sur l'autre, dans une tentative de détournement de leurs signes distinctifs. En fait, ils sont complices pour court-circuiter la différence. Ils fonctionnent comme des vases communicants, selon de nouveaux rituels machiniques de commutation. L'utopie de la différence sexuelle s'achève dans la commutation des pôles sexuels et dans l'échange interactif. Au lieu d'une relation duelle, le sexe devient une fonction réversible. Au lieu de l'altérité, un courant alternatif.

C'est dans la séduction, dans l'illusion, dans l'artifice qu'est l'intensité maximale, que chaque sexe

est fatal pour l'autre, c'est-à-dire porteur d'une altérité radicale. En termes naturalistes par contre, sur lesquels se fonde notre différence, et par voie de conséquence notre « libération », les sexes sont moins différents qu'on le pense. Ils ont plutôt tendance à se confondre, voire à s'échanger. Ce qui est « libéré », ce n'est justement pas leur singularité, mais leur confusion relative, et, bien sûr, une fois passé l'orgie et l'extase du désir, leur indifférence respective. Où parle-t-on de passion désormais ? Ce serait plutôt de la compassion sexuelle. On n'entend même plus tellement parler de désir. Son déclin a été rapide au firmament des concepts. Il est devenu le thème astral d'une langue de bois, psychanalytique et publicitaire.

La libération est toujours naturaliste : elle naturalise le désir comme fonction, comme énergie, comme libido. Et cette naturalisation des plaisirs et des différences mène tout aussi « naturellement » à la perte de l'illusion sexuelle. Le sexe ôté à l'artifice, à l'illusion, à la séduction, rendu à son économie consciente ou inconsciente (bien malin qui peut dire si c'est là la « réalité » du sexe). La femme arrachée à sa condition artificielle et restituée à son être de nature, à son statut « légitime » d'être sexuel, en même temps qu'à une reconnaissance de droit. Or, la séduction, la passion n'ont que faire de la reconnaissance de l'autre. La singularité non plus n'a rien à voir avec l'identité ou la différence – elle se joue comme singulière, illégale, un point c'est tout. La reconnaissance va de pair avec la différence, et ce sont toutes deux des vertus bourgeoises.

De toute façon, dans cette histoire de différence, il y a toujours un terme qui est plus différent que l'autre. La femme est en effet plus différente que l'homme. Et non seulement plus différente que lui, mais plus que différente. L'homme n'est que différent, la femme est autre : étrange, absente, énigmatique, antagonique. Et c'est pour conjurer cette altérité radicale que s'invente la différence biologique, mais aussi psychologique, idéologique, politique, etc. Tout cela peut se négocier dans une opposition réglée, fût-ce en termes de rapports de forces. Mais, à proprement parler, cette opposition n'existe pas – elle n'est que la substitution à une forme duelle et dissymétrique d'une forme symétrique et différentielle. Autant dire que cette forme de compromis « naturel » est on ne peut plus fragile. On ne peut pas faire confiance à la nature.

La femme fatale, elle, ne l'est jamais en tant qu'élément naturel. Elle l'est en tant qu'artifice, comme séductrice, ou comme artefact projectif de l'hystérie masculine. La femme absente, idéale ou diabolique, mais toujours fétichisée, cette femme construite, cette Ève machinique, cet objet mental se joue de la différence des sexes. Elle se joue du désir, et du sujet de désir. Plus féminin que le féminin : la femme-objet. Mais il ne s'agit pas d'aliénation, il s'agit d'un objet mental, d'un objet pur (qui ne se prend pas pour un sujet), un être irréel, maquillé, cérébral, dévoreuse de matière grise et libidinale. A travers elle, c'est le sexe qui nie la différence sexuelle, c'est le désir même qui se tend un piège, c'est l'objet qui se venge. La femme-objet, la femme fatale jouent de cette féminité hystérique d'essence masculine. Elle joue de cette image spé-

culative par une spéculation inconditionnelle, par une montée en puissance de sa propre image. Par une surenchère de sa condition d'objet, elle devient fatale pour elle-même, et c'est ainsi qu'elle le devient pour d'autres. C'est le féminin qui transparaît à travers les traits mêmes de l'idéal artificiel qu'on lui a fabriqué – non pas pour rejoindre la femme « réelle » qu'elle est censée être, mais pour l'éloigner plus encore de sa nature et faire de cet artifice un destin triomphant.

Mais les sexes ont un destin asymétrique. Le même quitte ou double sur l'idéaltype de virilité qui lui est imposé n'est pas possible pour l'homme. Il ne peut que se défausser au lieu de surenchérir. Et s'il y a de moins en moins de femmes fatales, c'est qu'il n'y a même plus d'hommes pour en devenir la proie.

De toute façon, cette hystérisation respective des rôles décroît au fur et à mesure que la croyance à la nature s'efface à l'époque contemporaine et qu'éclate, avec sa « libération », le caractère problématique et ambigu de cette différence. L'hystérie fut la dernière forme de stratégie fatale de la sexualité. Ce n'est donc pas un hasard si elle disparaît aujourd'hui, après avoir fomenté les figures extrêmes de la mythologie sexuelle de tout un siècle. Les stratégies fatales s'effacent devant la solution finale.

Un nouveau spectre de dispersion est apparu, et dans ce jeu sexuel de basse définition *(Low Definition Sexual Game)*, il semble bien que nous glissions de l'extase vers la métastase, celle d'innombrables petits dispositifs de transfusion et de perfusion libidinale – micro-scénarios de l'insexua-

lité et de la transsexualité sous toutes ses formes. Résolution du sexe en ses membres épars, en ses objets partiels, en ses éléments fractals.

La seule alternative, dans ce virage sexuel de l'indifférence, serait du côté de la femme. Parce qu'elle veut se produire elle-même comme différente, parce qu'elle ne veut plus être produite en tant que telle par l'hystérie masculine, il lui incombe de produire l'autre en retour, de produire une nouvelle figure de l'autre comme objet de séduction – comme le masculin l'a réussi dans une certaine mesure en produisant une culture de l'image séductrice de la femme. C'est le problème d'une femme devenue sujet de désir, mais ne trouvant plus l'autre qu'elle pourrait désirer en tant que tel (c'est le problème plus général de notre époque que le devenir-sujet dans un monde où entre-temps l'objet a disparu). Car le secret n'est jamais dans l'échange équivalent des désirs, sous le signe d'une différence égalitaire, c'est d'inventer l'autre qui saura jouer et se jouer de mon propre désir, le différer, le suspendre, et donc le susciter indéfiniment. Est-ce que le féminin est capable aujourd'hui de produire, puisqu'il ne veut plus l'incarner, cette même altérité séductrice ? Est-ce que le féminin est encore assez hystérique pour inventer l'autre ?

Il semble malheureusement que nous nous rapprochions de l'extrême inverse, c'est-à-dire de la forme exacerbée de la différence, c'est-à-dire de la solution finale : le harcèlement sexuel. Développement ultime de l'hystérie féminine – la pornographie étant le développement ultime et caricatural

de l'hystérie masculine. Ce sont au fond les deux versants de la même indifférence hystérique.

Le harcèlement sexuel : caricature phobique de toute approche sexuelle, refus inconditionnel de séduire et d'être séduit. Cette compulsion n'est-elle que l'alibi de l'indifférence ou cache-t-elle, comme tout symptôme allergique, une hypersensibilité à l'autre ? Toujours est-il que toute velléité de séduction, toute expression du désir tombe sous l'inculpation de viol. Il y aurait présomption de viol à chaque phase de la relation, même conjugale, si elle n'est pas expressément consentie. La loi italienne prévoit comme chef d'inculpation l'induction, c'est-à-dire non pas de forcer le désir de l'autre, ni même la séduction, mais le seul fait d'induire son consentement par quelque geste ou signe que ce soit. Il faudrait d'ailleurs, dans la même veine, mettre le spermatozoïde à l'index, car son effort pour pénétrer l'ovule est bien le prototype du harcèlement sexuel (mais peut-être y a-t-il induction de la part de l'ovaire ?)

Où commence le viol, où commence le harcèlement sexuel ? Une fois tracée la ligne de démarcation, celle d'une différence inexpugnable entre les sexes, il n'y a plus de possibilité de rapprochement autre que la violence. Ainsi dans un film de Bellochio, *Le Verdict*, la question est de savoir s'il l'a vraiment violée, puisqu'elle a eu un orgasme. L'accusation prétend que oui, la défense invoque le consentement final de la victime. Mais personne ne se demande si l'orgasme n'est pas une circonstance aggravante. On peut soutenir en effet que forcer le plaisir de l'autre, forcer son ravissement est bien le comble du viol, plus grave que de forcer l'autre à vous donner du plaisir. De toute façon, ceci illustre

l'absurdité de toute cette problématique. Le harcèlement sexuel marque l'entrée en scène d'une sexualité victimale et impuissante – impuissante à se constituer en objet ou en sujet de désir dans sa volonté paranoïaque d'identité et de différence. Ce n'est plus la pudeur qui est menacée de viol, c'est le sexe, ou plutôt la bêtise sexiste, qui se fait justice à elle-même.

Ceci illustre en même temps l'impasse de la différence. Le problème de la différence est insoluble pour la raison que les termes en présence ne sont pas différents, mais incomparables. Les termes que nous avons coutume d'opposer sont tout simplement incompatibles, ce qui fait que le concept de différence n'a pas de sens. Ainsi le Féminin et le Masculin sont deux termes incomparables, et, s'il n'y a pas au fond de différence sexuelle, c'est que les deux sexes ne sont pas opposables.

Ceci vaut pour toutes les oppositions traditionnelles. On peut en dire autant du Bien et du Mal. Ils ne sont pas sur le même plan, et leur opposition est un leurre. Le mal, c'est justement l'étrangeté, l'étanchéité radicale du Bien et du Mal, qui fait qu'il n'y a pas de réconciliation, ni de dépassement, ni donc de solution éthique au problème de leur opposition. L'altérité inexorable du Mal traverse l'écliptique de la morale. De même la liberté aux prises avec l'information – leitmotiv de notre éthique médiatique : ce conflit-là est un faux conflit, pour la raison qu'il n'y a pas de véritable confrontation, les deux termes n'étant pas sur le même plan. Il n'y a pas d'éthique de l'information.

Ce qui définit l'altérité n'est pas que deux termes

ne soient pas identifiables, mais qu'ils ne soient pas opposables l'un à l'autre. L'altérité est du domaine des choses incomparables. Elle n'est pas échangeable selon une équivalence générale, elle n'est pas négociable, cependant elle circule sur le mode de la complicité et de la relation duelle, que ce soit dans la séduction ou dans la guerre.

Elle ne s'oppose même pas à l'identité : elle joue avec elle, comme l'illusion ne s'oppose pas au réel, mais joue avec lui, comme le simulacre ne s'oppose pas à la vérité, mais joue avec la vérité – donc au-delà du vrai et du faux, au-delà de la différence – comme le féminin ne s'oppose pas au masculin, mais joue avec le masculin, quelque part au-delà de la différence sexuelle. Les deux termes ne se répondent pas : l'autre joue toujours avec le premier. Le second est toujours une réalité plus subtile qui enveloppe le premier du signe de sa disparition. Tout l'effort va être de réduire ce principe antagonique, cette incompatibilité à une simple différence, à un jeu d'opposition bien tempérée, à une négociation de l'identité et de la différence en lieu et place de l'altérité volée.

Tout ce qui se veut singulier, incomparable, et qui ne rentre pas dans le jeu de la différence, doit être exterminé. Soit physiquement, soit par intégration dans le jeu différentiel, où toutes les singularités s'évanouissent dans le champ universel. Ainsi les cultures primitives : leurs mythes sont devenus comparables sous le signe de l'analyse structurale. Leurs signes sont devenus échangeables à l'ombre d'une culture universelle, en échange de leur droit à la différence. Niées par le racisme, ou ravalées par le culturalisme différentiel, c'était pour eux de toute façon la solution finale. Le pire est

dans cette réconciliation de toutes les formes antagoniques sous le signe du consensus et de la convivialité. Il ne faut rien réconcilier. Il faut garder ouvertes l'altérité des formes, la disparité des termes, il faut garder vivantes les formes de l'irréductible.

Le chômage technique du désir

Dans les traits du visage, le sexe, les maladies, la mort, l'identité est perpétuellement altérée – c'est là le corps comme destin, qui doit être conjuré à tout prix, dans l'appropriation du corps comme projection de soi, dans l'appropriation individuelle du désir, de l'apparence, de l'image : chirurgie esthétique tous azimuts. Si le corps n'est plus un lieu d'altérité, mais d'identification, alors il faut de toute urgence se réconcilier avec lui, le réparer, le parfaire, en faire un objet idéal. Chacun en use avec lui comme l'homme avec la femme dans l'identification projective : il l'investit comme fétiche, en en faisant l'objet d'un culte autistique, d'une manipulation quasi incestueuse. Et c'est la ressemblance du corps à son modèle qui devient source d'érotisme et de séduction « blanche » – au sens où elle pratique une sorte de magie blanche de l'identité, par opposition à la magie noire de l'altérité.

C'est déjà ainsi dans le *body-building :* on enfile son corps comme une combinaison nerveuse et musculaire. Le corps n'est plus musclé, il est musculé.

Même chose pour le cerveau, les relations sociales ou les échanges : *body-building, brainstorming, word-processing.* Madonna en est le spécimen idéal, notre Immaculée Conception musculée, notre ange musclé qui nous délivre des faiblesses du corps (pitié pour l'ombre de Marylin !).

Le collant de muscles équivaut au blindage caractériel. Jadis les femmes ne s'enveloppaient que de leur image et de leur parure – Freud parle de ces êtres qui vivent avec une sorte de miroir intérieur, dans une autoréférence charnelle et heureuse. Fini cet idéal narcissique, la musculation l'anéantit au profit d'un idéal gymnastique du Moi – autoréférence froide, hard, stressée, artificielle. Construction d'un double, d'une carapace identitaire, physique et mentale. Ainsi, dans la *body simulation,* où vous pouvez animer votre corps à distance et à tout instant, le phantasme d'être présent dans plusieurs corps devient une réalité opérationnelle. Une extension de l'homme, non métaphorique ou poétique comme dans les hétéronymes de Pessoa, mais tout simplement technique.

L'individu contemporain ne va jamais sans ses clones – réincarnation de l'ancienne fatalité incestueuse, du cycle infernal de l'identité qui, du moins dans la fable, avait encore l'allure d'un destin tragique mais qui, pour nous, n'est plus que le code de disparition automatique de l'individu. On ne peut même plus parler exactement d'individu. L'individuation faisait partie de l'âge d'or d'une dynamique du sujet et de l'objet. Dès lors qu'il devient véritablement indivisible et réalise ainsi sa forme parfaite, c'est-à-dire délirante et autoréférentielle, on ne peut plus parler d'individu, mais seulement

du Même et de l'hypostase du Même. Ce qu'illustre la différence absolue, intransitive, qui marque le point final de cette autoréférence : « ma », « ta », « sa » différence. Appropriation pure et simple de la différence – auparavant du moins c'était encore l'autre qui passait pour différent. Métastases de l'identité : toutes les particules se dispersent en histoires individuelles. Chacun son cocktail, son histoire de vie propre, toutes s'équivalant dans leur caractère à la fois différentiel et insignifiant. Chacun défendu par un tel système de brouillage que sa voix, son discours, son visage seront bientôt méconnaissables pour les autres, sauf pour ceux qui disposeront d'un décodeur personnel, y compris dans l'amour : le corps ne se matérialisera que pour ceux qui auront la clef du décodeur. Nous serons tous bientôt des machines à décodage. Toute relation spontanée, tout mouvement naturel du désir étant en chômage technique, c'est le rituel technique qui devra suppléer au chômage technique du désir.

Madonna Deconnection : Madonna se bat « désespérément » dans un univers sans réponse – celui même de l'indifférence sexuelle. D'où l'urgence du sexe hypersexuel, dont les signes s'exacerbent justement parce qu'ils ne s'adressent plus à personne. C'est pourquoi elle est condamnée à incarner successivement, ou simultanément, tous les rôles, toutes les versions du sexe (plutôt que les perversions), parce qu'il n'y a plus exactement pour elle d'altérité sexuelle, quelque chose qui mette en jeu le sexe au-delà de la différence sexuelle, et non seulement en la parodiant à outrance, mais toujours de l'intérieur. En fait, elle

se bat contre son propre sexe, elle se bat contre son propre corps. Faute de quelque autre qui la délivrerait d'elle-même, elle est forcée de se solliciter sexuellement sans discontinuer, de se constituer une panoplie d'accessoires – en fait une panoplie sadique dont elle cherche à s'arracher. Harcèlement du corps par le sexe, harcèlement du sexe par les signes.

On dit : elle ne manque de rien (on peut le dire de la femme en général). Mais il y a diverses façons de ne manquer de rien. Elle ne manque de rien par la grâce des artefacts et de la technique dont elle s'entoure, sur le mode d'une femme qui se produit et se reproduit, elle et son désir, en cycle ou en circuit fermé. Elle manque justement de ce rien (la forme de l'autre ?) qui la déshabillerait et la délivrerait de toute cette panoplie. Madonna cherche désespérément un corps qui puisse faire illusion, un corps nu, dont l'apparence soit la parure. Elle voudrait être nue, mais elle n'y arrive jamais. Elle est perpétuellement harnachée, si ce n'est de cuir ou de métal, c'est de la volonté obscène d'être nue, c'est du maniérisme artificiel de l'exhibition. Du coup, l'inhibition est totale, et pour le spectateur, la frigidité radicale. Elle finit ainsi par incarner paradoxalement la frigidité frénétique de notre époque.

Elle peut jouer tous les rôles. Mais le peut-elle parce qu'elle jouit d'une identité solide, d'une puissance d'identification fantastique, ou parce qu'elle n'en a pas du tout ? Certainement parce qu'elle n'en a pas – mais le tout est de savoir, comme elle le fait, exploiter cette fantastique absence d'identité.

On connaît ceux qui, faute de pouvoir commu-

niquer, sont victimes d'altérité profuse (comme on parle de sueurs profuses). Ils jouent tous les rôles à la fois, le leur et celui de l'autre, ils donnent et rendent à la fois, ils font les questions et les réponses, ils épousent tellement la présence de l'autre qu'ils ne connaissent plus les limites de la leur. L'autre n'est plus qu'un objet transitionnel. C'est le bénéfice secondaire de la perte de l'autre que de pouvoir se transformer en n'importe qui. A travers les jeux de rôles, les jeux virtuels et informatiques, à travers cette nouvelle spectralité dont parle Marc Guillaume, et en attendant l'ère de la Réalité Virtuelle, où on enfilera l'altérité comme une combinaison digitale.

Tout ce mouvement de construction d'un double artificiel du corps et du désir s'achève dans le pornographique, point culminant d'un hypercorps désormais sans désir, d'une fonction sexuelle désormais indifférente et inutile. Mais qui se déploie d'autant mieux dans le *sex-processing,* comme le texte dans le *word-processing,* l'art dans l'*art-processing,* la guerre dans le *war-processing,* etc. C'est dans cette transparence, dans ce charnier de signes du corps désincarné que se meuvent les images pornographiques (c'est d'ailleurs la transparence elle-même qui est pornographique, et non l'obscénité luxurieuse du corps) : tout y est donné à voir avec une sorte d'ironie objective. Transgression, interdits, phantasmes, censure, tout est donné à voir comme « citation » phallique. C'est l'illusion minimale du sexe : devenu cool, ironique, publicitaire, le porno n'a certes pas gagné en innocence païenne, mais il a gagné en insolence médiatique.

C'est la forme pure du sexe, qui ne s'embarras-

serait plus du mystère de la différence sexuelle, ni des figures de l'altérité qui s'y rattachent. Les signes du masculin et du féminin n'y fonctionnent plus comme tels (comme dans l'art érotique), mais comme purement sexuels, effaçant toute ambiguïté : la différence sexuelle y est soudain réalisée dans sa forme objective, anatomique, technique, comme signe chirurgical. Le pornographique est ainsi le modèle d'une société où s'évanouissent en même temps la différence sexuelle et celle entre la réalité et l'image, et où tous les registres s'érotisent à mesure qu'ils tombent dans l'indistinction et dans la confusion des genres. Ainsi, si la Cicciolina a pu être élue jadis députée au Parlement italien, c'est parce que le politique et le sexuel, devenus transpolitique et transsexuel, se rejoignent dans la même indifférence ironique. Cette performance auparavant impensable est le signe du travestissement profond de notre culture. L'état de prostitution n'est autre que celui de substitution totale des termes, des sexes, des catégories les unes aux autres.

En réalité, il n'y a plus de pornographie repérable, parce que l'essence du pornographique est passée dans les choses, dans les images, dans toutes les techniques du visuel et du virtuel. Ce qui en quelque sorte nous délivre de cette fanstasmagorie collective. Nous ne faisons sans doute que nous jouer la comédie de l'obscénité, la comédie de la sexualité comme d'autres sociétés se jouent la comédie de l'idéologie, comme la société italienne par exemple (mais elle n'est pas la seule) se joue la comédie du pouvoir. Ainsi, dans la publicité, c'est la comédie du corps féminin dénudé qui se joue – d'où le contresens de la récrimination féministe : si ce striptease perpétuel et ce chantage sexuel étaient vrais,

ce serait insupportable. Non pas moralement insupportable, mais parce que nous serions livrés à l'obscénité pure, c'est-à-dire à la vérité nue, à la prétention folle des choses à exprimer leur vérité (c'est le secret nauséeux des *reality show*). Heureusement nous n'en sommes pas là. L'hyperréalité de toutes choses dans notre culture, la Haute Définition qui en souligne l'obscénité, sont trop éclatantes pour être vraies. Du coup, elles nous protègent par leur excès même. Quant à l'art, il est trop superficiel pour être vraiment nul. Il doit y avoir un mystère là-dessous. Une telle débauche de sexe et de signes doit bien avoir un sens, mais on ne voit pas lequel. Peut-être cette nullité, cette insignifiance prennent-elles un sens vues d'un autre monde, sous un autre angle, comme les objets dans l'anamorphose ? Il y a dans l'irréalité du porno, dans l'insignifiance des images, dans toutes les figures de la simulation une allégorie en filigrane, une énigme en négatif – qui sait ? Si tout devient trop évident pour être vrai, alors il reste une chance pour l'illusion. Qu'est-ce qui est tapi derrière ce monde abruti ? Une autre forme d'intelligence, ou une lobotomie définitive ?

De toute façon, la dictature des images est une dictature ironique. Voyez Jeff Koons et la Cicciolina, leur machine érotique, allégorique, enfantine, incestueuse – à Venise, ils venaient ensemble mimer leur accouplement réel devant leur accouplement figuré. Confusion auto-érotique, nouvelle mystique aphrodisiaque, ni plus ni moins charnelle ou provocante que l'érectilité fluo ou géométrique de Gilbert and Georges.

L'obscénité peut être sublime, ou grotesque, si elle bouleverse l'innocence d'un monde naturel. Mais que peut faire le porno dans un monde pornographié

d'avance ? Que peut faire l'art dans un monde simulé et travesti d'avance ? Sinon apporter aux apparences une valeur ironique ajoutée ? Sinon lancer un dernier clin d'œil paradoxal, celui du sexe qui se rit de lui-même sous sa forme la plus exacte, donc la plus monstrueuse, qui se rit de sa propre disparition sous sa forme la plus artificielle ?

Quelle solution ? Il n'y en a aucune au syndrome collectif de toute une culture, à cette fascination, à ce vertige de dénégation de l'altérité, de toute étrangeté, de toute négativité, à cette forclusion du mal et à cette réconciliation autour du même et de ses figures démultipliées : inceste, autisme, gémellité, clonage. On ne peut que se souvenir que la séduction réside dans la sauvegarde de l'étrangeté, dans l'irréconciliation. Il ne faut pas se réconcilier avec son corps, ni avec soi-même, il ne faut pas se réconcilier avec l'autre, il ne faut pas se réconcilier avec la nature, il ne faut pas réconcilier le masculin et le féminin, ni le bien et le mal. Là demeure le secret d'une attraction étrange.

Le Nouvel Ordre Victimal

Comme tout le mouvement de construction technique du corps et du désir s'achève dans le pornographique, ainsi tout le mouvement d'une société indifférente s'achève dans la victimalité et dans la haine.

Voués à notre propre image, à notre identité, à notre look, devenus notre propre objet de soins, de désir et de souffrance, nous sommes devenus indifférents à tout le reste. Et secrètement désespérés de cette indifférence, et jaloux de toute forme de passion, d'originalité ou de destin. N'importe quelle passion est une insulte à l'indifférence générale. Celui qui, par sa passion, démasque votre indifférence, votre pusillanimité ou votre tiédeur, celui qui, par la force de sa présence ou de sa souffrance, démasque votre peu de réalité, celui-là doit être exterminé. Voilà l'autre ressuscité, l'ennemi enfin réincarné, pour le réduire ou le détruire.

Tels sont les effets incalculables de cette passion

négative de l'indifférence, de cette résurrection hystérique et spéculative de l'autre.

Le racisme, par exemple. En bonne logique, il aurait dû régresser au fil des Lumières et de la démocratie. Or, plus les cultures se croisent, plus son fondement théorique et génétique s'effondre, plus il se renforce. Mais c'est qu'il s'agit d'un objet mental, d'une construction artificielle, sur la base d'une érosion de la singularité des cultures et d'une entrée dans le système fétichiste de la différence. Tant qu'il y a altérité, étrangeté et relation duelle (éventuellement violente) – on le voit dans les récits anthropologiques jusqu'au XVIII[e] siècle, et jusque dans la phase colonialiste – il n'y a pas de racisme à proprement parler. Une fois perdue cette relation « naturelle », on entre dans une relation phobique à un autre artificiel, idéalisé par la haine. Et c'est bien parce qu'il s'agit d'un autre idéal que cette relation est exponentielle : rien ne permet de l'arrêter, puisque tout le mouvement de notre culture va dans le sens d'une construction différentielle forcenée, d'une extrapolation perpétuelle du même à travers l'autre. Culture autistique à force d'altruisme truqué.

Toutes les formes de discrimination sexiste, raciste, ethnique ou culturelle procèdent de la même désaffection profonde et d'un deuil collectif, celui d'une altérité défunte sur fond d'indifférence générale – production logique de notre merveilleuse convivialité planétaire.

La même indifférence peut porter à des comportements exactement inverses. Le racisme cherche désespérément l'autre sous forme du mal à combattre. L'humanitaire le cherche tout aussi

désespérément sous forme de victimes à secourir. L'idéalisation joue pour le meilleur ou pour le pire. Le bouc émissaire n'est plus celui sur lequel on s'acharne, c'est celui sur lequel on pleure. Mais c'est quand même le bouc émissaire. Et c'est toujours le même.

Pas de pitié pour Sarajevo [1]

Dans l'émission d'Arte en duplex de Strasbourg à Sarajevo, le « couloir pour la parole », ce qui était frappant, c'était la supériorité absolue, le statut exceptionnel que confèrent le malheur, la détresse, la désillusion totale – celle même qui permettait aux gens de Sarajevo de traiter les « Européens » avec mépris, ou du moins avec un air de liberté sarcastique qui contrastait avec le remords et la contrition hypocrites de ceux d'en face. Ce n'était pas eux qui avaient besoin de compassion, c'était eux qui compatissaient à notre destin misérable. « Je crache sur l'Europe », disait l'un d'eux. Nul n'est plus libre en effet, plus souverain que dans le mépris justifié, non pas même envers l'ennemi, mais envers tous ceux qui font bronzer leur bonne conscience au soleil de la solidarité.

Et ils en ont vu défiler, de ces bons amis. On est même venu de New York faire jouer *En attendant Godot* à Sarajevo. Pourquoi pas *Bouvard et Pécuchet* en Somalie ou en Afghanistan ? Mais le pire

1. Ce texte est paru dans *Libération* du 6 janvier 1994.

n'est pas dans le supplément d'âme culturel. Il est dans la condescendance, et dans l'erreur de jugement. Ce sont eux qui sont forts, c'est nous qui sommes faibles, et qui allons chercher là-bas de quoi régénérer notre faiblesse et notre perte de réalité.

Notre réalité, là est bien le problème. Nous n'en avons qu'une, et il faut la sauver. « Il faut faire quelque chose. On ne peut pas ne rien faire. » Mais faire quelque chose pour la seule raison qu'on ne peut pas ne pas le faire n'a jamais constitué un principe d'action, ni de liberté. Tout juste une forme d'absolution de sa propre impuissance et de compassion envers son propre sort.

Les gens de Sarajevo, eux, n'ont pas à se poser cette question. Là où ils sont, ils sont dans la nécessité absolue de faire ce qu'ils font, de faire ce qu'il faut. Sans illusion sur la fin, sans compassion envers eux-mêmes. C'est ça, être réel, c'est ça être dans le réel. Qui n'est pas du tout la réalité « objective » de leur malheur, celle qui « ne devrait pas exister » et sur laquelle nous nous apitoyons, mais celle qui existe telle qu'elle est – la réalité d'une action et d'un destin.

C'est pourquoi ils sont vivants, et c'est nous qui sommes morts. C'est pourquoi il nous faut d'abord, à nos propres yeux, sauver la réalité de la guerre et imposer cette réalité, compatissante, à ceux qui en pâtissent mais qui, au cœur même de la guerre et de la détresse, n'y croient pas vraiment. Selon leurs propres paroles, les Bosniaques ne croient pas vraiment à la détresse qui les entoure. Ils finissent par trouver toute cette situation irréelle insensée, inintelligible. C'est un enfer, mais un enfer presque hyperréel, rendu plus hyperréel par le harcèlement

médiatique et humanitaire, puisque celui-ci rend plus incompréhensible encore l'attitude du monde entier à leur égard. Ils vivent ainsi dans une sorte de spectralité de la guerre – heureusement d'ailleurs, sinon ils ne pourraient jamais le supporter.

Mais nous savons mieux qu'eux ce qu'est la réalité, puisque nous les avons désignés pour l'incarner. Ou simplement parce que c'est ce dont nous, et tout l'Occident, manquons le plus. Il faut aller se refaire une réalité là où ça saigne. Tous ces « couloirs » que nous frayons pour leur expédier nos vivres et notre « culture » sont en réalité des couloirs de détresse, par où nous importons leurs forces vives et l'énergie de leur malheur. Échange encore une fois inégal. Eux qui trouvent dans la désillusion radicale du réel et de nos principes politiques une sorte de courage second, celui de survivre à ce qui n'a pas de sens – nous venons les convaincre de la « réalité » de leur souffrance, en la culturalisant bien sûr, en la théâtralisant pour qu'elle puisse servir de référence au théâtre des valeurs occidentales, dont la solidarité fait partie.

Tout cela est l'illustration d'une situation désormais générale, où les intellectuels inoffensifs et impuissants échangent leur misère avec celle des misérables, chacune supportant l'autre dans une sorte de contrat pervers – tout comme la classe politique et la société civile échangent aujourd'hui leur misère respective, l'une offrant en pâture sa corruption et ses scandales, l'autre ses convulsions artificielles et son inertie. On a pu voir ainsi Bourdieu et l'abbé Pierre s'offrir en holocauste télévisuel en s'échangeant le langage pathétique et le métalangage sociologique de la misère. Toute notre société s'engage ainsi dans la voie de la commisé-

ration au sens littéral, sous couvert de pathos œcuménique. C'est un peu comme si, dans un moment d'immense repentir, chez les intellectuels et les politiques, lié à la panique de l'histoire et au crépuscule des valeurs, il fallait réalimenter le vivier de la valeur, le vivier référentiel, en faisant appel à ce plus petit commun dénominateur qu'est la misère humaine – réalimenter en gibier artificiel les territoires de chasse. Société victimale. Je suppose qu'elle n'exprime par là que sa propre déception et le remords d'une impossible violence envers elle-même.

Partout le Nouvel Ordre Intellectuel suit les voies frayées par le Nouvel Ordre Mondial. Partout le malheur, la misère, la souffrance des autres sont devenues la matière première et la scène primitive. La victimalité assortie des Droits de l'homme comme seule idéologie funèbre. Ceux qui ne l'exploitent pas directement et en leur nom propre le font par procuration – on ne manque pas de médiateurs qui prélèvent leur plus-value financière ou symbolique au passage. Le déficit et le malheur, comme la dette internationale, se négocient et se revendent sur le marché spéculatif – ici le marché politico-intellectuel, qui vaut bien le complexe militaro-industriel de sinistre mémoire. Or, toute commisération est dans la logique du malheur. Se référer au malheur, même si c'est pour le combattre, c'est lui donner une base de reproduction objective indéfinie. En tout état de cause, et pour combattre quoi que ce soit, il faut partir du mal, et jamais du malheur.

Et il est vrai que c'est bien là, à Sarajevo, le théâtre de la transparence du mal. Le chancre refoulé qui pourrit tout le reste, le virus dont la

paralysie européenne est déjà le symptôme. On sauve les meubles de l'Europe dans les négociations du Gatt, mais on les brûle à Sarajevo. Dans un sens, c'est une bonne chose. L'Europe bidon, l'Europe introuvable, l'Europe bidouillée dans les convulsions les plus hypocrites, se saborde elle-même à Sarajevo. Et dans ce sens, les Serbes seraient presque l'instrument de la démystification, l'analyseur sauvage de cette Europe fantôme, celle des politiques technodémocratiques aussi triomphalistes dans leur discours que déliquescentes dans les faits.

Mais en fait, là n'est pas le fin mot de l'histoire. Le fin mot, c'est que les Serbes, en tant que vecteurs de la purification ethnique, sont la fine pointe de l'Europe en train de se faire. Car elle est en train de se faire, l'Europe réelle, l'Europe blanche, blanchie, intégrée et purifiée, aussi bien moralement qu'économiquement ou ethniquement. Elle est en train de se faire victorieusement à Sarajevo et, dans ce sens, ce qui s'y passe n'est pas du tout un accident de parcours, c'est une phase logique et ascendante du Nouvel Ordre Européen, filiale du Nouvel Ordre Mondial, qui se caractérise partout par l'intégrisme blanc, le protectionnisme, la discrimination et le contrôle.

On dit : Si on laisse faire à Sarajevo, nous y aurons droit par la suite. Mais nous y sommes déjà. Tous les pays européens sont en voie de purification ethnique. Telle est la véritable Europe, qui se fait tout doucement à l'ombre des Parlements, et son fer de lance est la Serbie. Inutile d'invoquer une quelconque passivité, une quelconque impuissance à réagir, puisqu'il s'agit d'un programme en voie d'exécution, dont la Bosnie n'est que la nouvelle

frontière. Pourquoi croyez-vous que Le Pen ait largement disparu de la scène politique ? Parce que la substance de ses idées s'est infiltrée partout dans la classe politique, sous forme d'exception française, d'union sacrée, de réflexe euro-nationaliste, de protectionnisme. Plus besoin de Le Pen, puisqu'il a gagné, non pas politiquement, mais viralement, dans les mentalités. Pourquoi voulez-vous que ça s'arrête à Sarajevo, puisque c'est la même chose qui est en jeu ? Aucune solidarité n'y changera rien. Cela s'arrêtera miraculeusement le jour où l'extermination aura pris fin, le jour où la ligne de démarcation de l'Europe « blanche » sera tracée. C'est comme si l'Europe, toutes nationalités réunies, toutes politiques confondues, avait passé un contrat de tueur avec les Serbes, devenus exécuteurs des basses œuvres européennes – comme l'Occident en avait passé un jadis avec Saddam Hussein contre l'Iran. Simplement, quand le tueur exagère, il faut le liquider éventuellement lui aussi. Les opérations contre l'Irak et la Somalie furent des échecs relatifs du point de vue du Nouvel Ordre Mondial, celle de Bosnie semble en voie de réussir du point de vue du Nouvel Ordre Européen.

Cela, les Bosniaques le savent. Ils savent qu'ils sont condamnés par l'ordre démocratique international, et non par quelque vestige ou excroissance monstrueuse appelée fascisme. Ils savent qu'ils sont voués à l'extermination ou à la relégation ou à l'exclusion comme tous les éléments hétérogènes et réfractaires de par le monde – sans appel, parce que, n'en déplaise aux bonnes âmes et aux mauvaises consciences occidentales, c'est là la voie inexorable du progrès. L'Europe moderne se paiera de l'éradication des musulmans et des arabes, comme

elle le fait déjà partout, sinon à titre d'esclaves immigrés. Et l'objection majeure à l'offensive de la mauvaise conscience, telle qu'elle se déploie dans des happenings comme celui de Strasbourg, c'est qu'en perpétuant l'image de l'impuissance prétendue des politiques européennes et celle d'une conscience occidentale déchirée par sa propre impuissance, elle couvre toute l'opération réelle en lui assurant le bénéfice du doute spirituel.

Les gens de Sarajevo sur l'écran d'Arte avaient certes l'air d'être sans illusion et sans espoir, mais ils n'avaient pas l'air de martyrs en puissance, bien au contraire. Ils avaient pour eux leur malheur objectif, mais la vraie misère, celle des faux apôtres et des martyrs volontaires, était de l'autre côté. Or, comme il a été dit fort justement, « du martyre volontaire, il ne sera pas tenu compte dans l'au-delà ».

La société victimale comme forme la plus facile et la plus triviale de l'altérité. Résurrection de l'Autre comme malheur, comme victime, comme alibi – et de nous-mêmes comme consciences malheureuses tirant de ce miroir nécrologique une identité elle-même misérable. Nous explorons les signes multiples du malheur pour faire la preuve de Dieu par le Mal, comme nous explorons la misère des autres pour faire la preuve, négative, de notre existence. L'identité nouvelle est celle de la victime. Tout s'organise autour du sujet spolié, frustré, handicapé, et la stratégie victimale est celle de sa reconnaissance en tant que tel. Toute différence s'affirme sur le mode victimal de la récrimination (de la réparation d'un crime), les autres ne sont

convoqués qu'à fin de reconnaissance. C'est le social comme clinique des droits de l'homme, comme chirurgie réparatrice de l'identité. Stratégie efficace, celle de faire valoir sa dette, de négocier son manque – chantage à la condition négative. Stratégie défective, à mettre en parallèle avec les stratégies de la faiblesse et de la dissolution. Stratégie minimaliste, victimaliste, humanitaire, – caractéristique des sociétés émotionnelles et promotionnelles. Touche pas à ma différence !

Le droit comme référence universelle, comme instance garante de toutes les différences. Hégémonie qui n'a que peu de chose à voir avec la chose publique et l'institution collective, mais bien avec cette sorte de contrat qui sanctionne indistinctement la perte des qualités naturelles – ainsi le droit à l'existence sanctionnant la perte de la chose la plus précieuse obtenue sans y avoir droit : la vie. Ainsi le droit à l'air pur se substituant à l'asphyxie, le droit à la liberté se substituant à son exercice, le droit se substituant au désir sous forme de droit au désir, etc. Le droit est ce qui mobilise les énergies d'un corps social énervé. Valeur faible d'une existence sous caution, d'une société formelle, assurantielle et sans risques.

L'assomption de la souffrance humaine au ciel des media et de l'espace mental publicitaire se double de son irruption dans le métadiscours politique et sociologique. C'est que la politique et la sociologie font face elles-mêmes à leur propre misère. Elles scellent donc toutes ensemble un pacte avec la misère sociale sur la base de la commisération. Les sociologues parlent misérablement, et les misérables se mettent à s'exprimer sociologiquement.

Ainsi s'installe-t-on dans une situation de célébration de son déficit, de son malheur, de son insignifiance personnelle – le discours intellectuel et médiatique sanctionnant par sa prise en charge à la fois sadique et sentimentale le droit des gens à leur propre souffrance, leur consécration en tant que victimes, et la perte de leurs défenses naturelles. Les victimes elles-mêmes ne s'en plaignent pas, puisqu'elles tirent les bénéfices de l'aveu de leur misère. Toute une culture s'était engagée jadis, selon Foucault, dans l'aveu du sexe. Elle se recycle aujourd'hui dans l'aveu de la misère.

Rachat, expiation, blanchissement, prophylaxie, promotion et réhabilitation – on ne sait comment nommer toutes les nuances de cette commisération générale, qui résulte d'une indifférence profonde et se double d'une stratégie féroce de chantage, de récupération politique de toutes ces passions négatives. C'est le « politiquement correct » dans tous ses effets, entreprise de blanchissement et de prophylaxie mentale, à commencer par celle du langage. Le Noir, le handicapé, l'aveugle et la prostituée deviennent *colour people, disabled,* malvoyant et *sexworker :* il faut qu'il soit blanchis comme de l'argent sale. Il faut que tout destin négatif soit ravalé par un truquage plus obscène encore que ce qu'il veut cacher.

Le langage euphémisant, la lutte contre le harcèlement sexuel, toute cette mascarade protectrice et protectionniste est du même ordre que l'usage du préservatif. L'usage mental du préservatif bien sûr, c'est-à-dire l'usage prophylactique des idées et des concepts. On ne pensera bientôt plus que gainé

de latex. Et la combinaison digitale de la Virtual Reality s'enfile déjà comme un condom.

On séduit aujourd'hui grâce au préservatif. « Il cherche à séduire, elle résiste, il sort son préservatif, elle lui tombe dans les bras. » Avant, elle aurait été séduite par l'érection, désormais elle l'est par la protection. Un pas de plus, il suffira d'être séropositif pour séduire (« ce produit est nuisible pour la santé » fait pratiquement office de slogan publicitaire). On a pu lire sur les murs et les autobus : « Je suis séropositif – tu viens avec moi à la cantine ? (dis-moi oui !) » « Je suis mongolien – tu viens jouer avec moi ? » Sero is beautiful. Le pire devient un argument publicitaire. Nouvel ordre moral, nouvelle convivialité fondée sur cette merveilleuse légitimité de la différence fût-elle celle du négatif et du manque à vivre.

L'obsession du sida vient sans doute de ce que le destin exceptionnel des malades leur donne ce dont les autres manquent cruellement aujourd'hui : une identité forte, imprenable, une identité sacrificielle. Privilège de la maladie, autour duquel gravitait le groupe entier dans d'autres cultures, et que nous avons aboli presque partout aujourd'hui, par l'entreprise d'éradication thérapeutique du Mal. Mais par ailleurs toute la stratégie de prévention de la maladie ne fait que déplacer le mal du corps biologique au corps social. Toutes les campagnes anti-sida, jouant de la solidarité et de la peur – votre sida m'intéresse – exercent une contagion pathétique aussi délétère que la contagion biologique. La viralité publicitaire de l'information est tout aussi obscène et dangereuse que celle du virus. Si le Sida détruit les immunités biologiques, la mise

en scène et l'intoxication collective, le chantage à la responsabilité et à la mobilisation contribuent à propager l'épidémie de l'information et à renforcer, par un effet second, l'immuno-déficience du corps social – processus déjà fort avancé. A favoriser cet autre sida mental qu'est le Sidathon, le Téléthon et autres Thanatons – expiation et rachat pathétique de la mauvaise conscience collective, orchestration pornographique de l'union sacrée.

Le sida lui-même finit par apparaître comme un effet second de cette virulence démagogique. « Tu me préserves actif, je te préservatif » : cette ironie scabreuse et lourde de chantage, qui est celle aussi des couleurs Benetton et jadis du banquier de la BNP, cache en fait une technique de manipulation et de dissolution du corps social par la stimulation des affects les plus vils : pitié et répulsion envers soi-même. Politiciens et publicitaires ont compris que le ressort du gouvernement démocratique – peut-être même l'essence du politique ? – était de considérer la stupidité générale comme un fait accompli : « Votre connerie, votre ressentiment nous intéressent ! » Derrière quoi se profile un discours plus sournois encore : « Vos droits, votre misère, votre liberté nous intéressent ! » On a dressé les âmes démocratiques à avaler toutes les couleuvres, les scandales, le bluff, l'intox, la misère, et à les blanchir elles-mêmes. Derrière l'intérêt condescendant se profile toujours le visage vorace du vampire.

Derrière le ravalement de toutes les catégories au nom de leur différence se profile toujours le mépris. « Rien n'interdit de penser qu'un jour une femme ou un homosexuel devienne président de la République », déclare un candidat officiel. Comme

si l'assomption à la Présidence faisait enfin d'une femme ou d'un homosexuel un être humain à part entière ! Nul doute qu'il y faille mettre un jour un albinos aveugle, mongolien et cancéreux. Déjà, Miss America est sourde et muette !

C'est ainsi que sous prétexte de respect inconditionnel pour la vie (quoi de plus politiquement correct ?), on a pu entendre cette profession de foi humanitaire : aucune idée au monde ne mérite qu'on tue pour elle (ni sans doute qu'on meure pour elle). Aucun être humain ne mérite d'être tué pour quoi que ce soit. Ultime constat d'insignifiance : celle des idées, celle des hommes. Mépris et indifférence pour les idées et pour la vie dont témoigne cette phrase qui veut pourtant témoigner du plus grand respect envers la vie. Pire que la volonté de la détruire : le refus de la mettre en jeu – rien ne valant la peine d'être sacrifié. C'est bien la pire offense, la pire insulte qu'on puisse faire. C'est la proposition fondamentale du nihilisme.

L'indifférence et la haine

Nous avions jadis des objets auxquels croire, des objets de croyance. Ceux-ci ont disparu. Mais nous avions aussi des objets auxquels ne pas croire – fonction tout aussi vitale que la première. Des objets transitionnels, ironiques en quelque sorte, objets de notre indifférence, mais objets quand même. Les idéologies jouaient assez bien ce rôle. Ceux-ci aussi ont disparu. Et nous ne survivons plus que par un acte réflexe de crédulité collective qui consiste non seulement à absorber tout ce qui circule sous le signe de l'information, mais à croire au principe et à la transcendance de l'information. Tout en restant profondément incrédules et réfractaires à cette sorte de consensus réflexe. Pas plus que les serfs n'ont jamais cru qu'ils étaient serfs de droit divin, nous ne croyons à l'information de droit divin, mais nous faisons comme s'il en était ainsi. Derrière cette façade grandit un principe d'incrédulité gigantesque, de désaffection secrète et de dénégation de tout lien social.

Le seuil d'inertie, d'un éventuel effondrement

gravitationnel par dépassement de la masse critique risque bien d'être franchi grâce à l'absorption par le système de tous les éléments négatifs : krachs, erreurs, scandales, conflits, tout s'y résorbe comme par évaporation. Tous les déchets et les désordres y sont digérés et recyclés. Métastabilité désespérante qui suscite toute une gamme d'abréactions violentes, virulentes, déstabilisatrices, qui sont le symptôme de cet effondrement.

De là naissent toutes nos passions contemporaines, passions sans objet, passions négatives, toutes nées de l'indifférence, toutes construites sur un autre virtuel, en l'absence d'objet réel, et donc vouées à cristalliser de préférence sur n'importe quoi.

Nous sommes dans un état social second : absents, effacés, sans signification à nos propres yeux. Distraits, irresponsables, énervés. On nous a laissé le nerf optique, mais on a énervé tous les autres. C'est en quoi l'information tient de la dissection : elle isole un circuit perceptif, mais déconnecte les fonctions actives. Il ne reste plus que l'écran mental de l'indifférence, qui répond à l'indifférence technique des images.

Comme ces passants de Sarajevo qui croisent avec un regard furtif, comme pour un chat crevé, le corps d'une femme tuée dans un bombardement. Ni deuil ni compassion. C'est exactement la façon dont l'Europe entière passe à côté du cadavre de la Bosnie, sans émotion véritable, sinon celle du travail de deuil que nous faisons sur nous-mêmes.

Chacun court sur son orbite, enfermé dans sa propre bulle, satellisé. A vrai dire, aucun n'a plus de destin, puisqu'il n'y a de destin qu'à l'intersection de soi et des autres. Or les trajectoires ne se

recoupent pas (on ne peut pas appeler destin le vague clinamen que provoque parfois la collision sentimentale de quelques atomes, ou les quelques turbulences dues à l'accélération). Ils n'ont que la même destination. Ainsi ne voient-ils, comme sur les échangeurs ou sur les autoroutes, y compris celles de l'information, que ceux qui vont dans la même direction. Encore ne les voient-ils pas davantage que ne se voient les poissons qui virent tous instantanément dans le même sens. Le risque d'accident est moindre, mais la chance d'une rencontre est nulle. L'autre n'a plus qu'une valeur marginale.

C'est le grand syndrome de la ménopause sociale. Allergie au social, troubles de la socialité, fin de l'ovulation sociale. Allopause : troubles de la relation. Oniropause : fin de l'ovulation des rêves. Fébrilité, anxiété, vertiges, déshérence. Énervement. Tout commence par l'énervement, la forme la plus inoffensive. Question : qu'est-ce qui vous énerve ? Jadis, ç'aurait été : qu'est-ce qui vous passionne, qu'est-ce qui vous révolte ? Mais désormais, on n'est plus passionné, on n'est plus révolté, on est énervé. L'énervement est la retombée épidermique des grandes passions, petite bouffée de réaction à l'indésirable, à l'insupportable quotidienneté. Qu'est-ce qui vous énerve ? Tout, par définition. L'énervement est une forme allergique sans objet défini, une horripilation profuse et diffuse, un affect qui louche. Les ennuis mécaniques, les tics des autres, vos tics personnels, les enfants, les objets vous énervent, leurs ratés, leurs ruses, leur résistance clandestine. Tout ce qui vous harcèle, tout ce qui touche à l'encombrement futile de l'existence et qui a pour fonction expresse de vous énerver.

Aujourd'hui synonyme d'hyperréaction nerveuse, le terme désignait jadis ceux à qui on sectionnait les nerfs et qui gisaient insensibles, sans pouvoir se mouvoir – mais les deux sens sont proches, car cette hyperréaction correspond en fait à une désaffection profonde, à une indifférence contrariée, à une dévitalisation.

L'allergie est du même ordre : forme indéfinissable de répulsion, abréaction diffuse, hostilité refoulée, comme si le corps s'en prenait à lui-même, produisant son désagrément de l'intérieur. C'est l'impatience, ou passion contrariée, liée à l'altérité suspecte d'un monde artificiellement surinvesti. Tout système comme le nôtre, qui fonctionne à l'impulsion superficielle, produit cette sorte de répulsion superficielle, qui en est la manifestation corporelle. Toute société qui fonctionne au rejet, à l'exclusion, provoque cette sorte d'inflammation, d'érythème protecteur – barrage contre la séduction d'un monde dont on a peur, mais aussi contre la promiscuité d'un monde qui vous répugne.

A l'inverse de l'hystérique, qui trahit par son exhibition son désespoir de n'être pas là, l'allergie témoigne de la confusion d'être là, et de la présence excessive du corps. N'oublions pas que l'allergie est l'hypersensibilité à telle ou telle substance. C'est un excès de réaction positive. Donc un monde allergique est un monde d'excès de sensibilité à n'importe quoi – aux autres précisément ? – mais qui s'inverse dans une conversion négative. Même figure dans l'anorexie : dénégation de l'excès de corps, métaphore de l'hypertrophie du système.

Toutes ces passions indifférentes, ou nées de l'indifférence, toutes ces passions négatives culminent

dans la haine. Une expression étrange : « J'ai la haine. » Pas d'objet. C'est comme « Je manifeste » – mais pour qui, pour quoi ? « J'assume » – mais qu'est-ce qu'on assume ? Rien de particulier. On assume peut-être le rien, précisément. On manifeste pour, ou contre le rien – comment savoir ? C'est le sort de tous ces verbes intransitifs. Les graffiti disaient : « J'existe », « Je vis ici ou là. » C'est dit avec une sorte d'exultation, et en même temps ça dit : il n'y a aucun sens à ma vie. De même « J'ai la haine » dit en même temps : cette haine que j'ai est sans objet, elle n'a aucun sens. La haine est sans doute en effet quelque chose qui survit à tout objet définissable, et s'alimente de la disparition de cet objet. A qui s'en prendre aujourd'hui ? C'est ça justement l'objet, l'autre absent de la haine. « Avoir » la haine : c'est comme une sorte de potentiel, d'énergie, négative et réactionnelle, mais énergie quand même. Il n'y a d'ailleurs plus que ces passions-là aujourd'hui : haine, dégoût, allergie, aversion, rejet et désaffection – on ne sait plus ce qu'on veut, mais on sait ce dont on ne veut pas. Dans son expression pure de rejet, c'est une passion non négociable, irrécupérable. Et pourtant il y a en elle comme un appel d'offres à l'autre absent, pour qu'il s'offre en objet à cette haine.

La haine rêve de susciter une adversité poignante, que notre monde n'offre plus guère, puisque tous les conflits y sont immédiatement circonscrits. A la haine née de la rivalité et du conflit s'oppose celle née de l'indifférence accumulée, qui peut cristalliser brusquement, dans un passage à l'extrême. Ce n'est plus la haine de classe, qui restait paradoxalement une passion bourgeoise. Celle-là avait un objectif, elle impulsait une action historique. Celle-ci ne

s'extériorise que par des *acting-out*. Elle n'est pas porteuse de violence historique, mais au contraire d'une virulence née de la désaffection de la politique et de l'histoire. Dans ce sens, elle est la passion caractéristique non de la fin de l'histoire, mais d'une histoire à la fois sans fin et sans issue, puisqu'il n'y a pas eu de résolution de tous les problèmes qu'elle avait posés. Il est possible qu'au-delà de la fin, dans ces confins où les choses s'inversent, il y ait place pour une passion indéterminée, où ce qui reste d'énergie s'inverse elle aussi, comme le temps, dans une passion négative.

Une passion négative ne peut s'universaliser. On ne peut pas imaginer une fédération des haines. On aurait presque envie qu'un tel scénario se réalise. Mais le pire n'est pas toujours sûr. Il reste que quelque chose échappe désormais complètement à la régulation sociale. Si ce n'est la fin de l'Histoire, c'est bien la fin du social. Nous ne sommes plus dans l'anomie, mais dans l'anomalie. L'anomalie est ce qui échappe non seulement à la loi, mais à la règle. Ce qui est hors jeu, ce qui n'est plus en mesure de jouer. La violence se fomentait dans le hors-la-loi, la virulence se fomente dans le hors-jeu. Mais ce qui se fomente exactement dans l'anomalie, nous n'en savons rien. Quand un système atteint à l'universel (les media, les réseaux, les marchés financiers, les droits de l'homme), il devient automatiquement anomalique et secrète des virulences de toutes sortes : krachs, sida, virus informatiques, dérégulation, désinformation. La haine elle-même est un virus de cette sorte.

Voyez Paulin, ce Guadeloupéen qui, il y a quelques années, assassinait les vieilles dames. Personnage monstrueux, mais cool, sans haine appa-

rente. Sans identité, de sexe indéterminé, métisse. Il accomplissait ses meurtres sans violence, sans effusion de sang. Il les a racontés avec un drôle de détachement. Indifférent à lui-même, il éliminait des êtres eux-mêmes indifférents. Mais on peut penser qu'il y avait derrière tout cela un fond de haine radicale. Sans doute Paulin avait-il la haine, mais il était trop stylé, trop cultivé pour l'exprimer ouvertement.

Dans l'universel consensuel (le Nouvel Ordre Mondial, le Nouvel Ordre Démocratique) surgissent des singularités violentes, dans la mesure où cet universel est irrecevable. Le principe de négociation et de réconciliation à tout prix est un principe de solution finale, qui parfois mène à « la » solution finale. Nul besoin de psychanalyse pour savoir que l'homme est un animal ambigu, irréductible, dont il est insensé de vouloir extirper le mal pour en faire un être rationnel. C'est pourtant sur cette absurdité que reposent toutes nos idéologies progressistes.

Du coup, on laisse un résidu qui n'est pas traité, parce qu'il n'est pas traitable, et qui se transforme naturellement en haine. Dans ce sens, la haine, passion virale, est aussi une passion vitale. Contre la perfection du système, la haine est une ultime réaction vitale.

C'est le même sentiment qui nourrit, chez tous les peuples autres qu'Occidentaux, cette dénégation viscérale, profonde, de ce que nous représentons et de ce que nous sommes. Comme si ces peuples-là aussi avaient la haine. On pourra leur prodiguer toute la charité universelle dont nous sommes capables, il y a chez eux une sorte d'altérité qui ne

veut pas être comprise, une sorte d'incompatibilité qui ne veut pas se négocier. Le fossé entre notre culture de l'universel et ce qui reste de singularités se durcit et se creuse. Leur ressentiment peut être impuissant, mais, du fond de leur extermination virtuelle, une passion de revanche infiltre et disloque le monde occidental, tout comme le fantôme des exclus commence de hanter nos sociétés conventionnelles.

La revanche du peuple des miroirs

Ici commence la grande revanche de l'altérité, de toutes les formes qui, subtilement ou violemment privées de leur singularité, posent désormais à l'ordre social, mais aussi à l'ordre politique et à l'ordre biologique, un problème insoluble.

« En ce temps-là, le monde des miroirs et le monde des hommes n'étaient pas isolés l'un de l'autre. Ils étaient en outre très différents – ni les êtres, ni les formes, ni les couleurs ne coïncidaient. Les deux royaumes, celui des miroirs et l'humain, vivaient en paix. On entrait et on sortait des miroirs.

Une nuit, les gens des miroirs envahirent la terre. Leur force était grande, mais après de sanglantes batailles, les arts magiques de l'Empereur Jaune prévalurent. Celui-ci repoussa les envahisseurs, les emprisonna dans les miroirs et leur imposa la tâche de répéter, comme en une espèce de rêve, tous les actes des hommes. Il les priva de leur force et de leur figure et les réduisit à de simples reflets serviles. Un jour pourtant, ils secoueront cette

léthargie magique... Les formes commenceront à se réveiller. Elles différeront peu à peu de nous, nous imiteront de moins en moins. Elles briseront les barrières de verre et de métal et cette fois elles ne seront pas vaincues. »

Borges, *La Faune des miroirs*

Telle est l'allégorie de l'altérité vaincue et condamnée au destin servile de la ressemblance. Notre image dans le miroir n'est donc pas innocente. Derrière tout reflet, toute ressemblance, toute représentation se cache un ennemi vaincu. L'Autre vaincu et condamné à n'être que le Même. Ceci éclaire d'un jour singulier le problème de la représentation et de tous ces miroirs qui nous reflètent « spontanément » avec une complaisance objective. Rien de tout cela n'est vrai, et chaque représentation est une image servile, fantôme d'un être jadis souverain, mais dont la singularité a été anéantie. Mais qui un jour se révoltera, et alors tout notre système de représentation et de valeurs est destiné à périr sous le coup de cette révolte. Cet esclavage du même et de la ressemblance sera un jour brisé par la résurgence violente de l'altérité. Nous rêvions de passer de l'autre côté des miroirs, mais ce sont les peuples des miroirs eux-mêmes qui feront irruption dans notre monde. Et « cette fois, ils ne seront pas vaincus ».

Qu'adviendra-t-il de cette victoire ? Nul ne le sait. Une nouvelle existence de deux peuples également souverains, parfaitement étrangers, mais parfaitement complices l'un de l'autre ? Autre chose en tout cas que cette sujétion et cette fatalité négative.

Ainsi partout les objets, les enfants, les morts, les images, les femmes, tout ce qui fait office de reflet passif dans un monde à l'identique, est prêt à passer à la contre-offensive. Déjà, ils nous ressemblent de moins en moins...

I'll not be your mirror !

En conclusion : nous sommes devant une double tentative : celle d'un accomplissement du monde, d'une réalité intégrale – et celle d'une continuation du Rien (dont le livre fait partie). Toutes les deux sont vouées à l'échec. Mais tandis que l'échec d'une tentative d'accomplissement est forcément négative, l'échec d'une tentative d'anéantissement est forcément vitale et positive. C'est ainsi que la pensée, qui sait qu'elle échouera de toute façon, se doit de viser des objectifs criminels. Une entreprise qui vise des objectifs positifs ne peut se permettre d'échouer. Celle qui vise des objectifs criminels se doit d'échouer. Telle est la pratique bien tempérée du principe du mal.

Si le système échoue à être tout, il n'en restera rien. Si la pensée échoue à n'être rien, il en restera quelque chose.

Table

LE CRIME PARFAIT

Le crime parfait 15
Le fantôme de la volonté 25
L'illusion radicale 35
La Genèse en trompe l'œil 41
L'écriture automatique du monde 47
L'horizon de la disparition 61
Le compte à rebours 73
L'illusion matérielle 81
Les vestiges secrets de la perfection 93
Le comble de la réalité 93
L'ironie de la technique 107
Le snobisme machinal 109
Objects in this mirror 127
Le syndrome de Babel 133
La pensée radicale 139

L'AUTRE VERSANT DU CRIME

Le Monde sans femmes 159
La chirurgie de l'altérité 163
Le chômage technique du désir 175
Le Nouvel Ordre Victimal 183
L'indifférence et la haine 197
La revanche du peuple des miroirs 205

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
LE COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN DÉCEMBRE 1994
NUMÉRO D'IMPRESSION : 36789
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 1995
NUMÉRO D'ÉDITION : 458